

**NOUVELLE-CALEDONIE**  
**Le projet d'accord de Valls rejeté.**  
**l'archipel divisé**

PAGES 10-11

**8 MAI**  
**La guerre aura-t-elle à nouveau lieu en Europe ?**

PAGES 6-9

**ALEXANDRE KOJÈVE**  
**Un philosophe fort en Hegel**

PAGES 22-23

# Libération

# LÉON AU BALCON

Premier pape américain de l'histoire, Robert Francis Prevost devrait s'inscrire dans les pas de François. **PAGES 2-5**

Léon XIV, jeudi au Vatican. PHOTO STOYAN NENOV/REUTERS



(PUBLICITÉ)

bien<sup>n</sup>ale  
 internationale  
 design  
 saint-étienne

13<sup>e</sup> édition  
 22 mai – 6 juillet 2025  
 ressource(s)  
 présager demain  
[biennale-design.com](http://biennale-design.com)

M 00135 - 509 - F: 2,80 €

## EDITORIAL

Par PAUL QUINIO

## Première

Quatre petits tours. Autrement dit, une promenade de santé plus qu'un chemin

de croix. Mais une petite surprise malgré tout. Et une première historique, avec un pape... américain (mais pas trumpien), né à Chicago, de père français et de mère italienne. Le conclave ouvert mercredi dans l'après-midi à Rome aura livré son verdict, la fameuse fumée blanche d'abord, l'annonce au balcon une heure plus tard, dès jeudi en fin d'après-midi. Une rapidité qui a

laissé penser que le favori, le cardinal italien Pietro Parolin, bras droit de François, avait tué le match avant même qu'il commence. Mais c'est finalement Robert Prevost, 69 ans, désormais

Léon XIV, qui prend les rênes de l'Eglise catholique. Très proche lui aussi de François, il figurait aussi parmi les favoris qui cochaient «toutes les cases». Il est évidemment trop tôt

pour connaître dans le détail les orientations que donnera le nouveau pape à son pontificat. Ses premiers mots devant la foule amassée place Saint-Pierre respiraient la fidélité à la fibre sociale bergolienne. Son parcours a lui été influencé par la théologie de la libération lors de son long séjour en Amérique du Sud, au Pérou. Les chantiers que Léon XIV a devant lui sont connus. A l'heure où les

guerres sévissent de par le monde, ou d'autres conflits menacent, il a sans surprise évoqué «la recherche de paix». Dans un monde où les replis identitaires prospèrent, notamment, sur les oppositions religieuses, le nouveau souverain pontife saura-t-il porter un dialogue apaisé avec les autres religions? Il s'est en tout cas présenté comme le représentant d'une église «ouverte au dialogue». Restent

Par  
BERNADETTE SAUVAGET  
Envoyée spéciale à Rome

**A** 19 h 10, une immense clameur emplit la place Saint-Pierre. Le cardinal français Dominique Mamberti vient de prononcer la formule célèbre: «*Habemus papam.*» Léon XIV, c'est le nom que s'est choisi le plus latino des cardinaux américains, Robert Francis Prevost, le 267<sup>e</sup> pape de l'Eglise catholique. «*Leone, Leone*», reprend déjà l'immense foule. A 19 h 23, Léon XIV apparaît sur la loggia des bénédicitions de la basilique Saint-Pierre. Il sourit, il est acclamé. Des deux mains, il salue les milliers de personnes qui sont là. «*Viva il Papa!*», crie la foule. Robert Francis Prevost, presque au bord des larmes, a manifestement du mal à contenir son émotion. Les fanfares jouent les hymnes. «*La paix soit avec vous tous*», sont les premiers mots prononcés par un Léon XIV parlant italien avec un fort accent américain.

La première surprise de Prevost est le choix de son nom. Ceux qui étaient avancés étaient plutôt ceux de Jean XXIV (celui que François citait souvent comme le nom probable de son successeur) ou Paul VII. En se nommant Léon XIV, il annonce la couleur. Il sera un pape social. Son prédécesseur, Léon XIII, a publié une encyclique qui a fait date dans l'Eglise catholique, *Rerum Novarum* qui a mis en place la doctrine sociale catholique. Dans sa première adresse au monde, Prevost se situe clairement dans la lignée de François, dessine les lignes d'une Eglise catholique inclusive, celle que voulait le pape défunt. «*Dieu nous aime tous*, insiste-t-il. *Le mal ne prévaudra pas.*»

## JE FAIS CONFIANCE À L'ESPRIT SAINT

De l'héritage de Bergoglio, Léon XIV reprend aussi le thème de la synodalité, une entreprise de transformation de la gouvernance de l'institution catholique, rabotant le pouvoir des clercs. Le premier pape nord-américain de l'histoire rend un hommage appuyé à son prédécesseur. «*Merci à François*», lance-t-il, provoquant des applaudissements.

A 18 h 08, la fumée blanche a surpris. Le conclave de 2025 est un conclave court. Léon XIV a été élu au quatrième tour. Comme Joseph Ratzinger, il y a vingt ans, qui était

# Léon XIV Le Vatican change de pape, pas de cap

Fumée blanche, première adresse et foule en liesse... Récit des dernières heures d'un bref conclave, à l'issue duquel l'Américain Robert Francis Prevost a été élu 267<sup>e</sup> pape de l'histoire, après quatre tours.

entré dans la chapelle Sixtine comme l'ultra favori. Prevost figurait, lui aussi, dans les listes de favoris. Mais avec d'autres comme l'Italien Pietro Parolin ou le Français Jean-Marc Aveline... Clairesemée en milieu d'après-midi, la place Saint-Pierre s'est emplie

à partir de 17 heures. Clémentine, Clotilde et Jeanne, trois jeunes Françaises en vacances à Rome, pressent le pas. «*Nous voulons être là pour l'*Habemus papam*. C'est historique*», explique Clémentine, élève à l'Institut national du service public. Jeanne, la seule catholique

des trois, dit: «*Je n'ai pas de préférence. Je fais confiance à l'Esprit saint.*» L'élection du pape est toujours un événement. Selon le Vatican, 6 000 journalistes venant de 90 pays sont accrédités pour couvrir l'affaire, soit 1 000 de plus qu'il y a douze ans. «*Dès qu'il y aura*

*la fumée blanche, je me précipiterai à Saint-Pierre*», confiait, il y a quelques jours, le dominicain Renaud Escande, directeur des Pieux établissements, une fondation qui administre les cinq églises françaises de Rome. C'est une tradition à Rome que sa population vienne saluer immédiatement son nouveau pape. Venu d'abord s'incliner sur la tombe de François, un groupe de pèlerins réunionnais espérait que l'élection interviendrait avant vendredi, la date de leur départ. C'est fait. Ils ont eu de la chance...

## DES PRÊTRES SE SONT MIS À COURIR

Dès que la fumée blanche est apparue, une foule immense a accouru, envahissant les rues adjacentes de la place Saint-Pierre. Des prêtres arrivent à vélo. Des groupes de religieuses courrent à toute vitesse. C'est une cohue invraisemblable. «*Notre bus nous a laissés à un kilomètre. Nous sommes arrivés aujourd'hui pour un pèlerinage à Rome. C'est incroyable d'être là. Nous ne savons pas encore qui c'est. Mais nous savons que nous avons un pape!*» s'exclame Marie-José, une catholique du diocèse de Nanterre. Avec son amie Solange, elle tente, comme elle peut, de se frayer un chemin pour pénétrer sur la place Saint-Pierre, déjà pleine à craquer.

Responsable de la future librairie du centre culturel Saint-Louis-des-Français, Maud était déjà en chemin vers la place Saint-Pierre. «*J'ai compris tout de suite qu'il y avait eu déjà la fumée blanche car des prêtres se sont mis à courir*, raconte-t-elle.

*Peu importe la nationalité du nouveau pape pourvu qu'il soit dans la lignée de François. Qu'il soit clément et ouvert au monde.*» Jeudi soir, 80 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Léon XIV semble en avoir les gages.

Sur le bras de Charlemagne, une terrasse au-dessus de la colonnade du Bernin, les photographes ont campé de longues heures pour tenir leur place. De là-haut, la petite cheminée de la chapelle Sixtine et la fumée blanche ne sont pas visibles. Mais ils étaient positionnés stratégiquement en direction de la loggia des bénédicitions. Depuis la fumée blanche, c'est vers elle que se tournent les regards. Portant la soutane blanche et une mozzette rouge, Léon XIV est finalement apparu: le premier pape nord-américain de l'histoire de l'Eglise catholique. ♦



Robert Francis Prevost, le nouveau pape Léon XIV, s'adresse à la foule, au Vatican, jeudi. PHOTO FRANCESCO SFORZA. VATICAN MEDIA. REUTERS

# Robert Francis Prevost, un super DRH américain au Vatican

**A 69 ans, le plus latino des cardinaux des Etats-Unis, de père français et de mère italienne, est un bergoglien raisonnablement ouvert aux réformes, amateur de tennis et fin cuisinier.**

En devenant pape sous le nom de Léon XIV, Robert Prevost, âgé de 69 ans, brise un tabou qui a longtemps prévalu dans l'Eglise catholique. Il était impossible pour un Étasunien, jusqu'en 2025, de prendre les rênes de cette institution, forte aujourd'hui d'1,4 milliard de fidèles à travers le monde, par peur, entre autres, de collusion avec la puissance américaine. En outre, l'épiscopat étasunien est l'un des grands pourvoeure de fonds du Vatican. Comment cet homme secret et même presque timide selon ceux qui l'ont fréquenté a-t-il brisé cette loi d'airain ? Prevost, né d'un père français, catéchiste dans sa paroisse, et d'une mère italienne, est réputé être le plus «latino» des Américains. Sa biographie révèle un parcours atypique et cosmopolite. Le nouveau pape est né à Chicago

et a grandi aux Etats-Unis. Formé à l'université de Philadelphie en mathématiques et en philosophie, il a été ordonné prêtre en 1982 puis a étudié à Rome jusqu'en 1987 et soutenu une thèse en droit canonique (le droit interne à l'Eglise catholique), à l'Angelicum, l'université romaine de l'ordre des Dominicains.

**Travailleur.** Par son parcours, Robert Prevost a dressé un pont entre l'Amérique du Sud et l'Amérique du Nord. S'il est de nationalité américaine, il a, au cours de sa carrière religieuse, longuement séjourné au Pérou, une vingtaine d'années, d'abord comme missionnaire de son ordre, celui des augustiniens, de 1985 à 1998. Puis, Prevost séjourne à nouveau à Rome pendant une douzaine d'années, exerçant des responsabilités de plus en plus importantes chez les augustiniens. En 2013, c'est le retour au Pérou. Cette fois-ci, il est nommé évêque par le Vatican, à la tête du diocèse pauvre de Chiclayo.

Sa rencontre avec François a lieu à l'occasion du voyage du pape au Pérou, en 2018. Elle sera déterminante. Cinq ans plus tard, le pape l'appelle à Rome pour lui confier le stratégique et puissant dicastère pour les évêques.

C'est un vrai et grand signe de confiance. Au Vatican, ce «ministère» est chargé de nommer une partie des évêques à travers le monde. Prevost est, en quelque sorte, le super DRH de l'épiscopat mondial. Le plus latino des cardinaux américains acquiert là une expérience de la curie romaine, une nouvelle corde à son arc.

Modeste, il a décidé de vivre, à Rome, au siège de son ordre, situé à quelques dizaines de mètres à peine du Vatican. En tant que préfet du dicastère pour les évêques, il aurait pu en effet prétendre à un vaste appartement de plusieurs centaines de mètres carrés que le Vatican réserve à ses très hauts responsables. Prevost n'est pas, de fait, un ecclésiastique de salon comme il en existe beaucoup à Rome. Travailleur, il est réputé être un homme

**Prevost n'est pas un ecclésiastique de salon comme il en existe beaucoup à Rome.**

d'écoute. Mais il est très peu connu en dehors des cercles de l'Eglise catholique.

**Petite voiture.** Ancien joueur de tennis et fin cuisinier, Prevost est un bergoglien raisonnablement ouvert aux réformes. Concernant le diaconat féminin, il estimait par exemple, il y a quelques temps, que l'heure n'était pas encore venue mais ne l'excluait pas totalement à l'avenir. Dans la lignée sociale de François, il a fréquenté assidûment, au Pérou, le théologien Gustavo Gutierrez, le théoricien de la théologie de la libération. C'est aussi un proche de l'archevêque de Chicago, Blase Cupich, l'un des grands opposants, au sein de l'épiscopat américain, à Donald Trump, et le premier à protester contre la politique anti-migrants de la nouvelle administration américaine. Avant l'entrée en conclave, Prevost est vite apparu dans la liste des «papabile». «Il coche toutes les cases», disait de lui un vaticaniste aguerri. Le très discret Prevost a fui la presse tout au long des réunions préparatoires. Et, pour cela, avait trouvé une solution originale : se mettre au volant lui-même d'une modeste petite voiture pour sortir de l'enceinte du Vatican et gagner son domicile. Peu importe... Parmi les cardinaux électeurs qui se connaissaient peu, Prevost était, hormis l'ancien secrétaire d'Etat Pietro Parolin, l'un des rares à avoir une visibilité mondiale grâce à sa fonction à la tête du dicastère pour les évêques, les recevant lors de leurs visites à Rome et accompagnant François dans plusieurs de ses voyages internationaux.

B.S. (à Rome)

# Des chantiers chaque jour que dieu fait

**Violences sexuelles, place des femmes, montée des identitarismes... De quel catholicisme le successeur de François sera-t-il le promoteur? Les premiers jours de Léon XIV donneront d'ores et déjà un ton, un style, et des pistes.**

**L**e pontificat de François a été davantage un pontificat de ruptures, d'intuitions et de grands gestes que de réformes. Parmi les cardinaux, la majorité pense cependant qu'il n'y aura pas de retour en arrière radical. L'œuvre du jésuite argentin reste néanmoins inachevée. Que faire de l'héritage de François? C'est l'une des questions. Que faut-il approfondir? Que pourrait laisser de côté le nouveau pape, Léon XIV? Ses premiers jours à la tête de l'Eglise catholique donneront déjà un ton, un style, des pistes sur ce qu'il entend entreprendre. Quoi qu'il en soit, pour le successeur de François, reste à traiter des dossiers brûlants.

## La montée des identitarismes

Dans un monde déchiré par les guerres, travaillé par les populismes et où les fractures entre riches et pauvres se creusaient, la voix du pape François a apporté. Symboliquement s'entend, comme une sorte de conscience morale. Une des questions cruciales est la montée générale des identitarismes. Pour nombre d'observateurs, il serait obsolète de vouloir catégoriser les catholiques entre progressistes et conservateurs. La grille de lecture plus appropriée (mais qui recoupe quand même peu ou prou la précédente) serait une opposition entre un catholicisme d'ouverture, en dialogue avec le monde, les évolutions sociétales et techniques, et un catholicisme identitaire, se repliant sur ses rites, ses dogmes et ses traditions.

Ce match est, de fait, fondamental. Les populismes occidentaux d'extrême droite, à forte tonalité anti-islam, s'abreuvant à l'idée du clash des civilisations, ont remis à l'honneur le concept de chrétienté, pour exalter la défense de ce qu'il considère être la civilisation occidentale, et pour fendre, entre autres, les droits des personnes LGBT. François avait clairement choisi son camp, celui de ce qu'il appelait la fraternité universelle. De quel catholicisme son successeur sera-t-il le promoteur?

## La gouvernance de l'Eglise catholique

L'un des grands chantiers inachevés de François est celui de la «synodalité», un terme un peu abscons qui désigne à la fois une décentralisation de l'Eglise catholique et l'ins-

tauration d'une sorte de démocratie délibérative. Cette réforme de la gouvernance de l'Eglise catholique, un partage plus équilibré du pouvoir a donné lieu à deux sommets mondiaux à Rome, en 2023 et 2024. Tout au long de son pontificat, le jésuite argentin a pourfendu le cléricalisme, c'est-à-dire le pouvoir des clercs dans l'Eglise catholique, et a voulu instaurer un mode de fonctionnement qui intègre davantage «le peuple de Dieu», l'ensemble des fidèles. Ce chantier reste au milieu du gué.

La question de la gouvernance se pose également au regard de l'extrême diversité des catholiques. Présent sur l'ensemble du globe, le catholicisme est, en tant que tel, très multiculturel. Face à cette situation, l'extrême centralisation romaine paraît, elle aussi, de moins en moins adaptée. Au début de son pontificat, François avait envisagé de laisser une plus grande autonomie aux conférences épiscopales locales pour y remédier. Sans l'acter. Monarchie absolue, régime autoritaire, la papauté, telle qu'elle est configurée actuellement, est, elle aussi, en question. C'est presque une survivance moyenâgeuse. L'exercice du pouvoir très autoritaire du pape François a amené des spécialistes de droit canonique à interroger cette «omnipuissance» et à en demander sa réforme, notamment, ce qui est une nouveauté, dans les rangs conservateurs qui ont eu à subir les foudres de l'Argentin.

## Les violences sexuelles

Depuis un quart de siècle, les affaires de violences sexuelles ont profondément entamé la crédibilité de l'Eglise catholique, y compris parmi ses fidèles. Si des avancées majeures ont été réalisées dans les pays occidentaux, notamment en France, aux Etats-Unis ou en Allemagne, la question demeure entière dans le Sud global. C'est vrai particulièrement en Afrique et en Asie, là où le catholicisme est en expansion. En 2019, François avait convoqué au Vatican un sommet mondial des conférences épiscopales qui avait mis au jour cette fracture entre les catholicismes du nord et du sud. En clair, les vagues #MeToo successives, moteur des prises de conscience, demeurent un phénomène occidental. Par ailleurs, dans les hiérarchies catholiques en Europe et en Amérique, de nombreuses



La basilique Saint-Pierre au deuxième et dernier jour du conclave, jeudi. PHOTO HANNAH MCKAY. REUTERS

voix se font entendre pour signifier qu'il est temps de tourner la page de ce problème. Bref, des signaux peu encourageants. Le nouveau pape a pourtant devant lui de grands chantiers en la matière: les violences sexuelles contre les majeurs, en particulier les religieuses.

## La place des femmes

Les femmes constituent indéniablement les forces vives de l'Eglise catholique. Ce sont elles qui, sur le terrain, font tourner la machine, suppléant au manque de prêtres. Ce ne sont pas seulement des «petites» mains. De grandes théologaines ont émergé depuis un quart de siècle, comme la Française Anne-Marie Pelletier, qui participe à des travaux au Vatican. Pourtant, l'Eglise catholique demeure bel et bien un des grands bastions contemporains du patriarcat. La tenue du conclave en est la démonstration

éclatante. Dans la chapelle Sixtine, pour voter, il n'y avait que des hommes et qui plus est, âgés. Sous son pontificat, le pape François a fait bouger quelques lignes. Il leur a donné le droit de vote pendant le synode sur la synodalité et a nommé des femmes à des postes importants à la curie. Cette évolution dans la gouvernance cache cependant une conception archaïque et genrée du rôle des femmes, encore interdites d'accéder aux ministères, comme celui du diaconat, le stade avant l'accès à la prêtrise. Cette question est clivante, presque explosive. Il n'est pas certain que le prochain pape, à moins qu'il ne soit poussé par la mobilisation des femmes, veuille ouvrir ce dossier.

## La morale sexuelle

Pape venu du Sud, François a axé principalement son message sur la justice sociale, moins sur les

mœurs. Même s'il a ouvert des portes en direction des divorcés remariés pour qui il a levé l'interdiction de communier, même s'il a permis la bénédiction des couples homosexuels, il n'a pas changé la doctrine catholique en matière de sexualité. Il n'a par exemple pas touché au catéchisme, qui condamne fermement les relations homosexuelles. En réalité, il y a une réelle dissociation entre ce que vivent les fidèles catholiques et très souvent le clergé lui-même, et la stricte doctrine qui ne permet les relations sexuelles qu'au sein du mariage. Bref, une hypocrisie généralisée. Est-ce tenable? Comme pour la place des femmes dans l'Eglise catholique, ce dossier est explosif. Et il faudra beaucoup d'audace pour que Léon XIV s'y attelle...

**BERNADETTE SAUVAGET**  
Envoyée spéciale à Rome

# Le budget du Vatican, un enfer à gérer

Le pape François avait fait de la réorganisation de l'Etat et de l'assainissement de ses comptes l'une de ses priorités. Sans y parvenir : la dette montait à environ 70 millions d'euros l'an dernier.

**E**n début de semaine, le sujet a été largement abordé lors des congrégations générales. Mais de l'avis dominant, ces réunions préparatoires des cardinaux jalonnant les journées qui précèdent le conclave n'ont pas permis de trouver de solution : les finances du Saint-Siège sont dans le rouge et les vaticanistes plaisent en indiquant qu'il faudrait un «miracle» pour résoudre la question. Le déficit pontifical est estimé à 78 millions d'euros en 2022, 83 en 2023 et encore environ 70 millions en 2024. En 2013, après une série de scandales financiers, les discussions juste avant l'élection de Jorge Mario Bergoglio avaient déjà été l'occasion d'aborder les trous budgétaires. Le pape argentin avait d'ailleurs fait de la réorganisation de l'Etat du Vatican et de l'assainissement de ses comptes l'une de ses priorités.

#### RIGUEUR

Au terme de ses douze années de pontificat et après de nombreuses tentatives de réformes, les écuries de la Curie n'ont pas été complètement nettoyées. Certes, François n'a pas hésité à traîner devant le tribunal pontifical le puissant cardinal sarde Giovanni Angelo Becciu et à le faire juger pour fraude financière dans le cadre de l'investissement dans un immeuble de luxe situé sur Sloane Avenue, à Londres. Dans cette affaire opaque, le Vatican a perdu près de 200 millions d'euros et entaché son image notamment dans l'utilisation du denier de Saint-Pierre, à savoir les dons que les fidèles effectuent pour soutenir l'Eglise et l'action caritative du pape.

Le scandale révélé en 2019 s'est soldé quatre ans plus

tard par une condamnation en première instance du cardinal à cinq ans et demi de prison, 8 000 euros d'amende avec interdiction perpétuelle d'occuper des fonctions publiques. Une première à ce niveau dans l'histoire millénaire du Saint-Siège. Numéro 2 de la secrétairerie d'Etat du Vatican au moment des faits, le cardinal Becciu a toujours clamé son innocence, se disant victime de règlements de comptes internes. Il a fait appel du jugement.

Depuis, les réformes pour plus de transparence se sont en tout cas multipliées. L'Institut pour les œuvres de religion (IOR) fondé en 1942, et connu comme «la banque du Vatican», a été réorganisé. Longtemps suspecté de faciliter le blanchiment d'argent, éclaboussé par de sombres affaires notamment au début des années 80 sous le mandat de l'archevêque Marinkus, l'IOR est soumis à des règles plus strictes en matière de transparence financière depuis 2019. Environ 5000 comptes suspects ont été fermés et la banque collabore aujourd'hui avec les autorités internationales.

«La réforme de l'IOR a été importante et l'affaire Becciu a servi d'exemple, analyse un bon connaisseur des arcanes du Vatican. Mais cela n'a pas résolu les problèmes financiers du Saint-Siège car les contrôles ne fonctionnent pas. Chaque dicastère du Vatican veut conserver jalousement son autonomie financière ce qui rend difficile la rationalisation des comptes et le contrôle des budgets.»

Côté dépenses, François a pourtant cherché à imposer

une certaine rigueur. Il a notamment demandé aux prélats d'avoir un train de vie plus sobre et a réduit les salaires des cardinaux de la Curie qui perçoivent aujourd'hui 4500 euros mensuels. Mais c'est côté recettes que le Vatican rencontre les plus grosses difficultés.

«La chute du nombre de catholiques pratiquants en Occident et les scandales de pédophilie dans l'Eglise ont entraîné une baisse des contributions. De plus, à force de promouvoir l'Eglise des pauvres, le pape François a dissuadé les riches fidèles des Etats-Unis et d'Allemagne de contribuer au denier de Saint-Pierre», constate, amer, un vaticaniste.

#### BIENS CÉDÉS

En 2023, les recettes du denier se seraient élevées à environ 50 millions d'euros. Disposant d'un patrimoine immobilier considérable (estimé à plus de 5000 propriétés dans le monde, dont l'essentiel en Italie), le Vatican n'en tire néanmoins qu'un revenu limité. Ces bâtiments (appartements, bureaux, palais) sont en effet occupés par des institutions religieuses, des universités mais aussi loués par des employés du Saint-Siège ou des particuliers à des tarifs préférentiels, en dessous des prix du marché. Pour couvrir une partie des pertes financières, le Vatican a commencé à vendre certains de ses bijoux de famille : des biens sont cédés chaque année, pour un montant d'une vingtaine de millions d'euros.

En novembre, l'un des derniers messages de François aux cardinaux aura été pour les informer de sa «préoccupation» concernant les comptes de l'Etat en particulier du système de retraite qui (pour ses milliers bénéficiaires) présenterait un déficit de plusieurs dizaines de millions d'euros. Comme le budget du Vatican, les montants du fonds de pension sont tenus secrets mais le pape a tenu à souligner qu'il fallait «prendre en urgence des mesures structurelles que l'on ne peut plus repousser [...] Le système actuel ne garantit plus la viabilité pour les générations futures». Son successeur héritera, aussi, d'ardoises pontificales et de réformes financières inachevées.

ÉRIC JOZSEF  
Correspondant à Rome

# Bordeaux CLIMAT TOUR



Debats Vikash Dhorasoo, Lauren Bastide, Dominique Méda, Jean-Baptiste Fressoz, François Gemenne, Frah (Shaka Ponk), Léa Falco, Thomas Legrand, Yamina Saheb, Nora Hamadi DJ Set Mu danse pour le climat, La Fine Equipe Lieux Athénée Municipal et Université de Bordeaux – Campus Victoire

16/17 mai

Gratuit sur inscription

# Guerre en Europe Un continent au bord des armes ?

Face à l'impérialisme russe et à l'abandon des Etats-Unis, le Vieux Continent s'est lancé dans une course au réarmement, mettant fin à trente-cinq ans d'innocence. Les Européens ont pris conscience que la paix n'était pas éternelle.

Par  
**JEAN QUATREMER**  
Correspondant européen

**Q**uatre-vingts ans après la capitulation de l'Allemagne nazie, les bruits de bottes se font de plus en plus sonores sur le Vieux Continent. Comme un sinistre rappel des années 30, l'heure est au réarmement massif des désormais pacifiques démocraties européennes pour faire face au danger qui, encore une fois, vient de l'Est : contrairement à 1870, 1914 et 1939, il n'est pas germanique, l'Allemagne étant désormais fermement ancrée dans l'Union, mais de Russie, un pays dont les ambitions territoriales dévorantes mettent en péril la paix. Après la Tchétchénie, la Géorgie ou l'Ukraine, le pays a confirmé qu'il était bien le digne héritier de l'URSS, cet «empire du mal» («Evil Empire») comme l'avait qualifié le président américain Ronald Reagan le 8 mars 1983. Le risque d'une guerre est d'autant plus grand que les Etats-Unis de Donald Trump laissent désormais planer le doute sur la solidité du bouclier militaire dont ils ont fait bénéficier les

Européens depuis 1945 et qui a dissuadé l'URSS d'attaquer.

**«Pas de frontières»**

«La menace revient à l'Est» a reconnu Emmanuel Macron lors d'une allocution télévisée prononcée le 5 mars, et pour qui la Russie a déjà lancé une guerre hybride contre l'Europe. «L'agressivité [de ce pays] ne semble pas connaître de frontières» : il «est devenu [...] pour les années à venir, une menace pour la France et pour l'Europe.» Beaucoup estiment, tant à Bruxelles que dans plusieurs capitales européennes, qu'une guerre est possible, si ce n'est probable d'ici trois à cinq ans. «Si demain des petits hommes verts viennent prendre un village russophone en Lettonie, Trump interviendra-t-il? Le simple fait qu'on n'en soit pas sûr montre que l'Europe est en danger», estime Nathalie Loiseau, présidente (Horizons) de la commission spéciale contre les ingérences étrangères du Parlement européen. Conclu-

sion : «Nous devons réarmer l'Europe de toute urgence», a martelé le 2 mars la présidente de la Commission, Ursula von der Leyen. Un pessimisme largement partagé par les citoyens européens comme le montre un sondage publié en mars sur le site de la revue *du Grand Continent* et effectué dans neuf pays de l'Union : 55% des sondés jugent que le niveau de risque d'un conflit avec la Russie est «élevé» dans «les prochaines années» (49 % en Italie, 50 % en France, 51 % en Allemagne, 67 % aux Pays-Bas, 71 % en Pologne ou encore 74 % en Roumanie). Ils ont aussi intégré la rupture de facto du lien transatlantique, puisque 51 % estiment que Donald Trump est un ennemi de l'Europe (jusqu'à 66 % au Danemark) et donc logiquement 70 % des sondés affirment que l'Europe ne peut compter que sur ses propres forces pour se défendre, seuls 14 % pariant encore sur l'Otan. Autrement dit, la possibilité d'une guerre fait son «retour» en Europe.

Mais il ne faut pas s'y tromper : en réalité, la paix n'a régné que sur le territoire de l'Union (dont on fête ce vendredi le 75<sup>e</sup> anniversaire) et seulement depuis trente-cinq ans, d'où cette illusion des Européens les plus jeunes qu'ils vivaient dans un monde sécurisé.

## Dissuasion nucléaire

Pour s'en tenir à l'Europe, les guerres de décolonisation des années 50-70 et, depuis 2001, l'Afghanistan, l'Irak ou encore la Syrie, ont vu l'engagement direct de soldats européens sur des théâtres extérieurs. Surtout, il ne faut pas oublier les quarante-six ans de «guerre froide» (1946-1991) qui est passée près de la guerre chaude à plusieurs reprises (comme lors du blocus de Berlin de 1948-1949 ou de la crise des missiles de Cuba en 1962) : les plus vieux ont vécu leur jeunesse dans la terreur d'une guerre nucléaire totale, ce qui montre bien que la paix est une idée neuve. Cet état de conflit permanent ou

larvé a donc conduit l'Europe à se transformer, dès le lendemain de la guerre, en véritable arsenal sous la houlette (et à son profit via l'achat de matériels militaires) des Etats-Unis. Ce n'est qu'après la chute de l'URSS en 1991 que les dépenses militaires ont chuté sous la barre des 3 % du PIB puis sous les 2 % au début des années 2000. Rien n'a interrompu ce mouvement ni la guerre en ex-Yugoslavie en 1991-1999 qui a pourtant montré qu'un conflit était toujours possible en Europe ni le réveil de l'impérialisme russe ni l'engagement pris en 2014 par les pays de l'Otan de porter l'effort de défense à 2 %. Ainsi, en France, le budget militaire a atteint 2 % du PIB au début des années 2000 et est passé sous ce seuil en 2008, au moment de la guerre en Géorgie. En Allemagne, il est passé sous les 2 % dès 1992 pour atteindre 1,1 % en 2014. Par comparaison, les Etats-Unis ne sont jamais descendus sous la barre des 3,1 % du PIB. L'Europe, à partir **Suite page 8**





# A Kyiv, des commémorations au goût amer

**Dans la capitale ukrainienne, le 80<sup>e</sup> anniversaire de la victoire contre l'Allemagne nazie fait douloureusement écho à la guerre menée contre la Russie.**

**A**ux bruits de bottes qui feront trembler la place Rouge à Moscou ce vendredi, quand la Russie célébrera en grande pompe le 80<sup>e</sup> anniversaire de la victoire sur l'Allemagne nazie, Kyiv répondait, jeudi, par une sobre «Journée du souvenir et de la victoire sur le nazisme pendant la Seconde Guerre mondiale 1939-1945». En début de matinée, le président Volodymyr Zelensky et son épouse, accompagnés seulement des ambas-

sadeurs et de quelques membres du gouvernement, se sont présentés devant le monument du soldat inconnu et la flamme éternelle, pour une cérémonie brève et confidentielle. Depuis le début de l'offensive russe, en 2022, le pays ne célèbre plus en pompe officielle aucune fête nationale. Ce n'est qu'une fois le cortège présidentiel reparti en trombe et l'imposant dispositif de sécurité levé que les Kyiviens ont pu venir à leur tour déposer des œillets et des roses par-dessus les bouquets officiels.

**Divorce.** Tamara vient commémorer tous les ans la mémoire de son père, Andreï Dorichenko, lieutenant de l'Armée rouge, originaire de la région de Kyiv et qui a combattu à Stalingrad. La vieille dame aurait préféré continuer de célébrer la victoire le 9 Mai,

«comme avant, quand nous étions tous unis». Mais dès 2015, alors que la Russie avait ouvert les hostilités et envahi une partie de son territoire, l'Ukraine avait commencé à prendre ses distances et introduit le 8 Mai, pour se mettre à l'heure européenne. En 2023, le divorce fut définitivement consommé, et le 8 Mai devint une fête nationale. D'autant que la Russie a fini, ces dernières années, de s'approprier la mémoire de la «Grande Victoire» dans la «Grande Guerre patriotique», qu'elle a érigée en culte et qu'elle utilise pour justifier l'offensive contre l'Ukraine.



**Au musée de l'Histoire de l'Ukraine dans la Seconde Guerre mondiale à Kyiv jeudi.**

«En tentant de s'approprier l'Ukraine, la Russie s'approprie la mémoire d'autrui et déforme l'histoire, a dénoncé Volodymyr Zelensky sur Telegram, en publiant les images de la cérémonie matinale. Et nous n'abandonnons pas cette mémoire au nouveau nazisme russe, tout comme nous ne lui abandonnons pas notre présent.» Quelques heures plus tôt, le président s'était adressé aux Ukrainiens, assimilant la guerre d'il y a huit décennies à celle que la Russie a déclenchée il y a trois ans contre l'Ukraine: «Malheureusement, [...] la situation s'est reproduite et, comme auparavant, la sirène d'alerte aérienne a de nouveau retenti au-dessus de Kyiv, le mal s'est de nouveau abattu sur notre terre ukrainienne.»

**«Insensé».** Le passé et le présent se font écho et se répondent dans l'enceinte du musée de l'Histoire de l'Ukraine dans la Seconde Guerre mondiale. A l'entrée du parc mémorial s'élève une construction du XIII<sup>e</sup> siècle, une porte d'entrée dans l'ancienne forteresse, qui rappelle vaguement un théâtre en miniature. L'effet est renforcé par l'inscription «DETI» («enfants»), en grandes lettres sur le sol, allusion abrupte au théâtre de Marioupol, bombardé par les Russes le 16 mars 2022, et dans lequel périrent des centaines de personnes et de nombreux enfants. A l'intérieur, défilent les portraits des enfants tués depuis le début de l'offensive russe, dans toute l'Ukraine. Dmytro (1) tire sa mère par le bras: «Ils sont vraiment morts?

— Oui.

— Même les tout-petits?

— Oui.

— Et les plus grands aussi, c'est quand ça a fait boum?»

Le gamin de 4 ans regarde avec de grands yeux écarquillés. Puis fait comprendre à sa mère qu'il veut ressortir à l'air libre. «On vient souvent ici parce qu'il aime bien regarder les chars et les missiles, s'excuse presque Olha (1), brune menue au regard clair. Moi je regarde ces vieux obus et je me dis que c'est insensé qu'aujourd'hui des gens continuent à considérer que c'est normal de les lancer sur d'autres gens.» Depuis trois ans, Dmytro a appris à se réfugier dans la salle de bains pendant les alertes aériennes, sans jamais vraiment comprendre ce qui se passait. Mais le 24 avril, quand la capitale a été violemment frappée, «il a eu très peur pour la première fois, et depuis il n'arrête pas de me demander si les gens meurent quand ça fait boum».

Sur le parvis du musée, une dalle flanquée d'une foule monumentale de soldats, travailleurs, femmes et orphelins, à l'ombre de la gigantesque Mère Patrie, les Ukrainiens entendent reprendre possession de leur place dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

«L'Ukraine, qui n'avait alors pas de statut d'Etat, s'est vu refuser la possibilité de développer sa propre version des événements de la guerre», clame le panneau d'ouverture de l'exposition «Notre Victoire», qui présente l'apport des Ukrainiens dans la lutte contre le nazisme. Et de conclure: «Comme il y a quatre-vingts ans, l'Ukraine combat non seulement pour son propre avenir, mais pour l'avenir de toute l'Europe.»

**VERONIKA DORMAN**

Envoyée spéciale à Kyiv

Photo JEDRZEJ NOWICKI

(1) Le prénom a été changé.

**Suite de la page 6** de 1991, s'est persuadée que la paix était éternelle et, pour mieux jouir des «dividendes de la paix», en clair développer un Etat social, elle a remis les clés de sa défense aux Etats-Unis. Avec une exception, la France qui a réussi à garder une armée certes réduite, mais très professionnelle s'appuyant sur une base industrielle capable de produire à peu près tous les matériels. Surtout, elle a conservé, en dépit des pressions de ses partenaires, l'Allemagne pacifiste en particulier, sa force de dissuasion nucléaire.

#### «Innocence révolue»

Il aura fallu la première élection de Donald Trump pour que ces derniers se décident à ouvrir un œil, celui-ci ayant clairement indiqué qu'il se désengageait de l'Otan. Mais avec l'élection du démocrate Joe Biden, ils l'ont refermé. Il aura fallu l'invasion de l'Ukraine, en février 2022, pour qu'ils admettent qu'un «*changement d'époque*», selon les termes d'Olaf Scholz, alors chancelier allemand, venait d'avoir lieu. Depuis, les Vingt-Sept ont augmenté leur budget militaire dans des proportions inédites depuis 1990 (326 milliards d'euros en 2024, en augmentation de 31% par rapport à 2021).

Trump, à peine réélu, a dissipé les dernières illusions de ceux qui espéraient encore que le lien transatlantique survivrait. En maltraitant l'Ukraine et en s'alignant sur Moscou, il a signifié à l'Europe qu'elle était seule. «*L'innocence des trente dernières années depuis la chute du mur de Berlin est désormais révolue*», a ainsi martelé Emmanuel Macron le 5 mars. Le message semble avoir été reçu par les opinions publiques européennes. Dans le sondage du *Grand Continent*, 43% des citoyens sont favorables à ce que le budget de la défense passe

à 5 % du PIB, comme le réclame Trump (48% en France, 43% en Allemagne, mais seulement 19% en Italie), soit un niveau de temps de guerre (pendant la guerre d'Algérie, le budget français était compris entre 5% et 6% du PIB). La Commission encourage désormais les Vingt-Sept à investir 800 milliards d'euros dans les prochaines années en s'affranchissant du Pacte de stabilité budgétaire. Mais, les budgets de plusieurs Etats étant à l'os, il faudra aller plus loin, notamment en lançant un emprunt européen pour mutualiser l'effort de défense.

Tout laisse donc à penser que la guerre est inéluctable puisque, historiquement, un tel effort de réarmement a toujours débouché sur un conflit, comme le reconnaît le géopolitologue Frédéric Encel, maître de conférences à Sciences-Po qui vient de publier *la Guerre mondiale n'aura pas lieu* (Odile Jacob). Mais, tempère Nathalie Loiseau, «*nous ne sommes pas engagés dans une course à la guerre, mais dans une course à la dissuasion contre la Russie*». Selon Frédéric Encel, la situation actuelle n'a rien à voir avec celles qui prévalaient à l'été 1914 ou 1939 : «*Il n'y a plus d'alliance militaire dans le monde, en dehors de l'Otan qui est purement défensive. Ensuite, la principale caractéristique des nationalismes et des populismes du XX<sup>e</sup> siècle, c'est l'interventionnisme militaire, alors qu'aujourd'hui ils sont non interventionnistes et même munichois. Enfin, les populations rejettent catégoriquement l'envoi de soldats à l'étranger comme le montre la Russie qui est obligée de recruter dans les prisons, de surpayer des soldats venant des confins de son empire et d'avoir recours à des mercenaires étrangers.*» Bref, le pire n'est pas tout à fait certain. ◆



Le 24 avril, une attaque aérienne russe a fait une dizaine de morts et de nombreux blessés. PHOTO GLEB

## A Görlitz, la peur d'être «en première ligne»

Dans la ville allemande frontalière de la Pologne, la reconversion d'une usine de construction ferroviaire en fabrique de chars symbolise le «*changement d'époque*» depuis le début de la guerre en Ukraine.

Görlitz, c'est un peu le «*monde d'hier*» décrit par Stefan Zweig dans ses mémoires, le monde d'avant les nazis. Les ruelles pavées de la ville allemande, les églises baroques et les immeubles de la Renaissance attirent chaque année environ 150 000 touristes. En 1945, ce lieu idyllique devait subir le même sort que Dresde, mais il n'a pas été rasé, épargné in extremis par la capitulation du 8 mai 1945. Quatre-vingts ans après la défaite de l'Allemagne nazie, cependant, la peur de la guerre est revenue à Görlitz. «*On voit des poids lourds transportant des véhicules*

*blindés sur l'autoroute A4 en direction de l'Ukraine et des trains chargés de matériels militaires à la gare*», raconte le curé de la paroisse catholique, Roland Elsner. «*Les fidèles me demandent de quoi l'avenir sera fait*», ajoute-t-il. Görlitz est le symbole de la «*Zeitenwende*» («*changement d'époque*») décreté en février 2022 par l'ancien chancelier Olaf Scholz après l'attaque russe contre l'Ukraine. Nulle part ailleurs en Allemagne, le malaise n'est aussi grand. «*On ne croyait pas ici que les Russes puissent un jour nous menacer. Certains continuaient à le penser*», résume le curé.

L'annonce de la reconversion de l'usine de construction ferroviaire en fabrique d'armes a marqué un tournant pour une ville qui fabriquait des trains depuis cent-soixante-quinze ans. Le français Alstom a revendu le site au groupe d'armements KNDS, une joint-venture qui réunit le français Nexter et l'allemand Krauss-Maffei Wegmann.

#### «CA N'EN FINIT PAS»

A partir de 2026, les employés ne fabriqueront donc plus des wagons mais des composants pour le char de combat Leopard 2 ou encore le véhicule blindé Boxer. C'est toujours mieux qu'une fermeture du site, se félicite le maire, Octavian Ursu. La disparition de cette industrie, qui employait encore du temps de la RDA 20 000 salariés, était programmée. «*Et il vaut mieux que les emplois restent ici*», pense-t-il.

La gauche radicale mène campagne contre cette reconversion pour dénoncer «*l'en-grenage de la guerre*». «*Les gens ne se posent pas vraiment la question de savoir ce qu'ils vont fabriquer. L'important, c'est la préservation des emplois*», explique Max Scholz, 24 ans, membre du bureau de la section locale

du parti Die Linke. «*Les gens craignent que Görlitz ne devienne une cible militaire*», ajoute le curé. Le jeune informaticien manifeste devant l'usine pour dénoncer une nouvelle «*course aux armements*». «*Quand quelqu'un commence à s'armer, l'autre emboîte le pas et ça n'en finit pas*», déplore-t-il en promettant de ne jamais prendre les

armes si les conservateurs réactivaient le service militaire obligatoire, suspendu en 2011.

Le retour de la guerre trotte dans les têtes, confirme Monique Hänel, qui était la candidate à la députation pour le parti écolo Die Grünen en février. «*J'ai peur que les Ukrainiens ne finissent par capituler, que les Russes poursuivent leur route vers l'Allemagne et que Görlitz ne soit en première ligne*», dit-elle.

Le maire a invité son homologue polonais de Zgorzelec, située l'autre côté de la rivière Neisse, pour une cérémonie commune jeudi. Mais «*à Görlitz, il y a plus de monde dans les rues pour commémorer, le 20 avril, le jour de l'anniversaire du Führ-*

*rer*», plaisante à peine Kurt Bernert, un enseignant installé depuis vingt ans à Görlitz. «*On voit des jeunes faire le salut nazi dans la rue*», assure-t-il.

Kurt Bernert vient chaque semaine protester contre les «*manifs du lundi*», un rassemblement hétéroclite d'antivax, de militants antiislam, de conspirationnistes, de militants d'extrême droite et de néonazis. «*Ils défilent avec des tambours, comme les chemises brunes, et personne ne dit rien*», peste-t-il. La peur de la guerre est doublée de la peur d'un retour d'un régime autoritaire. «*J'ai des amis qui se sont installés à Görlitz il y a dix ans. Ils viennent et déménagent*», ajoute l'enseignant.

#### POSITION AMBIGUË

A la fois nostalgiques d'une Allemagne communiste «protégée» par l'Union soviétique, les habitants de



# «Les Européens sont en train de redécouvrir que leur sécurité a un prix»

**L'historien Thomas Gomart analyse le mouvement de «réarmement» engagé ces dernières années en Europe, sur fond d'invasion russe de l'Ukraine et de désengagement des Etats-Unis de Donald Trump.**

Célébrer la paix en préparant la guerre. Les Européens ont commémoré jeudi les quatre-vingts ans de la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte de tension militaire accrue sur le continent depuis l'invasion russe de l'Ukraine en février 2022. Poussée depuis le retour au pouvoir de Donald Trump par la menace d'un désengagement américain, la Commission européenne a présenté en mars un plan de 800 milliards d'euros destiné à «réarmer l'Europe». Un mouvement qui témoigne d'une «prise de conscience», de la part des Européens, de la nécessité d'assurer leur propre sécurité, explique à Libération l'historien Thomas Gomart, directeur de l'Institut français des relations internationales (Ifri) et auteur de *l'Accélération de l'histoire. Les noeuds géostratégiques d'un monde hors de contrôle* («Essais», Tallandier, 2024).

**Avec la guerre en Ukraine et la menace croissante de l'impérialisme russe, les Européens sont-ils en train de redécouvrir la possibilité de la guerre sur leur continent, quatre-vingts ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale?**

En réalité, la guerre n'avait pas vraiment disparu du continent européen. Elle avait disparu seulement entre pays membres l'Union européenne. Le projet européen, développé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale avec la réconciliation franco-allemande comme base fondatrice, a produit de la sécurité pour ses membres. Mais le continent européen ne se limite pas à l'UE ni à l'Otan. Il y a notamment eu les guerres dans les Balkans dans les années 1990, et d'autres événements violents comme à Chypre dans les années 1970. Aujourd'hui, la guerre est à nouveau aux portes du continent, que ce soit avec l'invasion russe de l'Ukraine, les affrontements dans le Caucase entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan ou les tensions en Méditerranée, notamment entre la Grèce et la Turquie. Au fond, la situation est tendue sur des points de contact

entre l'Union européenne et ce que furent jadis les empires russe et ottoman.

**Dans ce contexte, comment analysez-vous les appels au «réarmement» émanant des gouvernements et des institutions européennes?**

Ces discours témoignent du retour d'un cycle de confrontation interétatique de type classique, sur fond de réurgence de la menace russe. Depuis la fin de la guerre froide [en 1989], les Européens ont plutôt été dans une logique de projection de leur force en dehors du continent – en Irak, en Afghanistan, en Libye, au Sahel par exemple –, toujours en coalition avec les Etats-Unis. En parallèle, l'Europe a été frappée par le terrorisme, ce qui a justifié pour un certain nombre de pays, dont la France, la priorité donnée à la sécurité intérieure. Désormais, les Européens sont dans un moment de chevauchement de ces différents cycles stratégiques entre la menace terroriste et la menace étatique, qui avait été un peu trop vite écartée. En toile de fond de ces évolutions, il y a

un mouvement historique de désarmement, entamé dans les années 1970. Les Américains et les Russes ont suivi ce mouvement après la fin de la guerre froide, mais seulement pendant une période très courte : ils ont commencé à réarmer massivement à la suite de l'attaque du 11 septembre 2001. En France, la décision de réarmer a seulement été prise en 2017, par Emmanuel Macron, après deux générations de désarmement structurel. D'autres pays ont suivi un peu plus tard, après l'invasion russe de l'Ukraine en février 2022, à l'image de l'Allemagne.

**Quel rôle a joué le retour de Donald Trump à la tête des Etats-Unis dans cette prise de conscience européenne?**

Le retour de Donald Trump accélère les efforts de réarmement des Européens, car les Etats-Unis s'alignent idéologiquement, désormais, sur la Russie de Vladimir Poutine. Ce n'est pas forcément une surprise pour la France, dont la culture stratégique, avec la dissuasion nucléaire, est fondée sur l'idée que les Etats-Unis n'engageront jamais leurs intérêts stratégiques pour l'Europe. Pour l'Allemagne, qui a conçu sa défense de manière complètement intégrée à l'Otan, c'est beaucoup plus traumatisant. La construction européenne, dans son ensemble, s'est produite dans un cadre de sécurité garanti par Washington. Les Européens ont donc eu tendance à considérer que leur sécurité faisait presque partie de l'acquis communautaire. Depuis la

présidence de George W. Bush et de manière plus spectaculaire encore avec Donald Trump, les Etats-Unis leur reprochent ouvertement d'avoir ainsi prospéré sans financer leur sécurité. Ils disent aux Européens : «Vous êtes suffisamment prospères pour assurer par vous-même votre sécurité.» Les Européens sont donc en train de redécouvrir que leur sécurité a un prix.

**Le secrétaire général de l'Otan, Mark Rutte, appelait en décembre à «passer à un état d'esprit de temps de guerre». Les peuples européens sont-ils préparés psychologiquement à la perspective d'une guerre?**

Aujourd'hui, les mesures de préparation de guerre prises en Finlande ou en Suède [où un manuel de survie «en cas de crise ou de guerre» a été distribué aux habitants, ndlr] font ricaner dans certains milieux, comme la France. C'est un tort, car il est évident que les sociétés européennes vont être ébranlées dans les années qui viennent par des chocs auxquels elles ne sont guère préparées. Ces chocs peuvent être liés à la guerre, sous différentes formes d'hybridité. Pour des raisons historiques, cette menace est prise très au sérieux par des pays comme la Pologne, les pays baltes ou les pays scandinaves. Elle l'est moins pour des pays a priori moins concernés pour des raisons géographiques. Or, ce qui est en jeu, c'est la cohésion de l'UE et de l'Otan. Au-delà de la guerre, les pays européens seront aussi touchés par des événements extrêmes de nature environnementale ou sanitaire. Il est donc indispensable d'apprendre à réagir collectivement, par exemple, par des exercices de préparation collectifs. Les Européens doivent travailler leur résilience.

**La menace d'une guerre contribue-t-elle à renforcer un sentiment d'unité parmi les Européens?**

Dans le cadre de la guerre en Ukraine, les Européens ont maintenu une position d'unité depuis 2014, et a fortiori depuis 2022 – si on met de côté la Hongrie de Viktor Orbán. Aujourd'hui, compte tenu de l'attitude de Vladimir Poutine, de Donald Trump ou des pressions lointaines de la Chine, les Européens comprennent que leurs destins sont liés et que leur capacité à répondre uniquement au niveau national à ces forces tectoniques est très limitée. Le bon niveau de réponse, c'est l'Union européenne. Mais le sentiment d'unité entre citoyens européens reste difficile à sonder.

Recueilli par  
**SAMUEL RAVIER-REGNAT**

Görlitz votent aussi en masse pour l'AfD (Alternative für Deutschland). La ville est considérée comme le pouls de l'extrême droite en Allemagne. Nulle part ailleurs, l'AfD n'engrange autant de voix dans une ville moyenne (56000 habitants). Le coprésident de l'AfD, Tino Chrappa, a obtenu dans cette circonscription 48,9%.

Il était donc courageux d'organiser une exposition sur le national-socialisme pour démontrer la légende du «grand frère russe protecteur» entretenu par l'AfD. «Görlitz n'a jamais été libérée par l'Armée rouge», insiste Jasper von Richthofen, le directeur du musée d'Histoire. On y découvre que le 8 Mai n'a pas la même signification dans l'Ouest allemand, où cette date a toujours été ressentie comme une capitulation. A l'Est, c'était un jour férié qui commémorait la «libération» du fascisme.

«A l'Ouest, on nous demandait à l'école d'interroger nos parents ou nos grands-parents sur leurs responsabilités sous le nazisme. A l'Est,

ce n'était pas la peine. La propagande disait que les nazis étaient de l'autre côté du Mur», explique le directeur en montrant sur une photo le 30<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Görlitz défilant à Paris sous l'Arc de triomphe.

Quant à l'extrême droite, pro-russe, elle adopte une position très ambiguë en appelant à la fois au dialogue avec Moscou tout en relativisant les crimes de nazis, ennemis invisibles de Poutine en Ukraine. «Les membres des SS n'ont pas tous commis des crimes», a déclaré Tino Chrappa.

Du coup, on se sait plus très bien d'où vient le danger d'une troisième guerre mondiale à Görlitz. Un électeur sur deux donne sa voix à l'extrême droite dans une région où l'antifascisme a été une doctrine pendant quarante ans... «L'après-guerre n'a jamais cessé à Görlitz», résume Jasper von Richthofen.

**CHRISTOPHE BOURDOISEAU**

Envoyé spécial à Görlitz (Allemagne)



INTERVIEW

# Nouvelle-Calédonie Valls décolle sans accord, les tensions enflent

Le projet du ministre des Outre-Mer, qui prévoyait le transfert de compétences régaliennes aux institutions locales, a été rejeté par les non-indépendantistes. Un échec qui annonce une nouvelle période d'instabilité.

Par  
**BAPTISTE GOURET**  
Correspondant à Nouméa

Pas de fumée blanche au terme du «conclave» néo-calédonien. Entamé lundi, le troisième cycle de négociations depuis la reprise des échanges entre indépendantistes et loyalistes, fin février, se voulait celui de la dernière chance, en présence du ministre des Outre-Mer, Manuel Valls, arrivé une dizaine de jours plus tôt dans l'archipel. Après trois jours de discussions souvent houleuses menées jusqu'à mercredi dans l'intimité du Sheraton de Deva, un hôtel de luxe situé à environ deux heures de Nouméa, «nous devons constater avec franchise qu'aucun accord n'a été conclu», a reconnu Valls, jeudi, avant son retour vers la métropole. Le ministre avait décidé de délocaliser les négociations loin de la capitale dans l'espoir d'apaiser les échanges, qui s'étaient tendus à l'approche de cette nouvelle séquence. Vendredi 2 mai, les représentants des loyalistes et du Rassemblement-Les Républicains, les deux formations les plus dures des non-indépendantistes, étaient sortis furieux d'une première rencontre avec le ministre. En cause: le projet d'accord remis par Manuel Valls aux délégations calédoniennes. Approuvé par l'ensemble des indépendantistes et les non-indépendantistes modérés, ce document a déclenché la colère des loya-

listes radicaux, qui y ont vu les contours d'une «indépendance-association». «Nous avons pris nos responsabilités et posé un projet sur la table, en conscience et sachant qu'il susciterait des réactions», s'est défendu Manuel Valls. Le projet d'accord abordait deux thèmes hennis par les partisans d'un maintien ferme et définitif de l'archipel dans la République française: la fin du processus de décolonisation, inscrit dans l'accord de Nouméa signé en 1998, et le droit à l'autodétermination, qui offrirait la possibilité aux Calédoniens, sous certaines conditions, de s'exprimer une nouvelle fois sur la souveraineté de l'archipel. «Manuel Valls a pris parti contre ceux qui ont voté non par trois fois à l'indépendance», a réagi Philippe Blaise, membre du groupe Les Loyalistes au Congrès, en référence aux référendums d'autodétermination organisés en 2018, 2020 et 2021, qui ont tous vu le «non» à l'indépendance l'emporter, mais dont le dernier a été boycotté par les indépendantistes.

#### «LOURD DE MENACES»

Pire encore, pour cette frange des non-indépendantistes: le projet d'accord du locataire de la rue Oudinot suggérait le transfert vers les institutions locales des compétences régaliennes (défense, justice, monnaie...), avec la possibilité qu'elles en déléguent une partie à l'Etat; l'instauration d'une double

nationalité; et la reconnaissance internationale de la Nouvelle-Calédonie. Des thèmes «que nous n'avions jamais abordés avant que Manuel Valls ne les pose sur la table, en arrivant il y a quelques jours», s'est insurgé Nicolas Metzdorf, député calédonien (Ensemble pour la République) et leader loyaliste, lors d'une conférence de presse organisée jeudi. «Ce qu'a fait le ministre, en venant de manière unilatérale déposer un projet d'indépendance-association de la Nouvelle-Calédonie, a complètement tué les chances de réussite du conclave», a affirmé le parlementaire.

Au document de Manuel Valls, ces derniers avaient opposé un tout autre projet: celui d'un fédéralisme interne basé sur le choix, laissé aux trois provinces, de définir leur propre statut. Celles du Nord et des îles, peuplées majoritairement de Kanak et dirigées par les indépendantistes, pourraient alors adopter un statut d'indépendance-association, tandis que la province Sud, aux mains des loyalistes, ferait le choix de rester française. «Nous sommes conscients des volontés et des aspirations différentes qui coexistent en Nouvelle-Calédonie, notre projet est celui de la souplesse institutionnelle», assume Virginie Ruffenach, du Rassemblement-Les Républicains. Une vision séparatiste, pour Manuel Valls, qui repose «sur un fédéralisme et une souveraineté interne asymétriques». «Nous ne pouvions pas l'accepter», affirme-t-il.

Sans cet accord tant espéré par les Calédoniens, encore traumatisés par les émeutes de mai 2024, l'archipel risque de s'enfoncer un peu plus dans l'instabilité politique et institutionnelle. «Je crois que le vide laissé par l'absence d'un compromis est lourd de menaces», s'est inquiété Manuel Valls. «De tout temps, l'échec des discussions a conduit à la radicalisation» en Nouvelle-Calédonie, a prévenu Calédonie ensemble, parti de droite modéré favorable au projet d'accord du ministre.

#### «PAS UN ÉCHEC, UNE ÉTAPE»

Les tensions pourraient en effet redoubler à l'approche des élections provinciales. Le scrutin, prévu en décembre 2024, avait été reporté à novembre 2025 dans l'espoir qu'un compromis soit trouvé d'ici-là. L'échec des négociations laisse sans réponse la question centrale du corps électoral, gelé en 2007 en réponse aux inquiétudes d'un peuple





# Pour le tourisme, la peur d'une «longue traversée du désert»

**Alors que la clientèle étrangère s'est détournée de l'archipel et que les tensions intercommunautaires nuisent au tourisme interne, les professionnels du secteur s'inquiètent d'une crise durable de leur activité.**

Bouleversé par une pandémie mondiale et une série d'attaques mortelles de requins, le secteur du tourisme calédonien pensait avoir survécu au pire, ces cinq dernières années. C'était avant qu'un pays tout entier s'embrace, et sombre dans une des pires crises de son histoire, avec les

émeutes du printemps 2024 déclenchées par un projet de réforme du corps électoral local.

**Licenciements.** Deuxième économie de l'île après l'industrie du nickel, le tourisme représentait, avant ces émeutes, environ 5% du PIB de l'archipel. Avec 26 000 touristes enregistrés au premier trimestre, l'année 2024 s'annonçait prometteuse pour ce territoire qui dispose d'atouts considérables, à commencer par un lagon classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Tout s'est effondré à l'explosion des premières violences, le 13 mai. De 9 300 touristes internationaux accueillis en avril, l'archipel est tombé à 1 500 en juin 2024. Un an après, la reprise est timide. Les derniers chiffres disponibles révèlent «une baisse de 61%

des touristes en février 2025 par rapport à février 2024», présente Julie Laronde, directrice de Nouvelle-Calédonie Tourisme, agence chargée de la promotion de la destination à l'international. «La filière est à bout de souffle», alerte celle-ci. Les 5 400 emplois directs du secteur, jusqu'ici globalement préservés par les dispositifs de soutien à l'économie mis en place par l'Etat, sont menacés à court terme. «Il va y avoir des licenciements», prévient Julie Laronde.

Certains ont pris les devants. Directeur général d'un groupe de tour-opérateurs, Franck Emery a licencié les trois salariés de son agence dédiée aux séjours touristiques sur le «Caillou». «Ça marchait bien, mais c'est fini, il ne se passe plus rien», constate le chef

**Le ministre des Outre-Mer, Manuel Valls, le 1<sup>er</sup> mai, en Nouvelle-Calédonie à Pouembout. PHOTO DELPHINE MAYEUR. AFP**

d'entreprise. Comme la grande majorité des acteurs du tourisme calédoniens, sa clientèle était composée quasi exclusivement d'Australiens et de Néo-Zélandais, qui ont déserté l'archipel. En cause, notamment : le niveau d'alerte élevé fixé par les autorités des deux pays, situés à environ trois heures de vol de Nouméa, depuis l'éclatement des émeutes. Sur son site de conseils aux voyageurs, le gouvernement australien demande à ces ressortissants de «reconsidérer [leur] voyage» en Nouvelle-Calédonie. «Un vrai frein à la relance», note Julie Laronde.

En février, le niveau d'alerte a été revu à la baisse, uniquement pour une zone allant de Koné à Nouméa, sur la côte ouest. Dans les autres régions, «les tensions politiques et les troubles civils pourraient s'intensifier à court terme», estiment les autorités australiennes. Un état des lieux très éloigné de la réalité de l'archipel, où le calme est revenu partout depuis plusieurs mois. «C'est très subjectif, mais ils ont une responsabilité envers leurs ressortissants», justifie Julie Laronde.

**Ralenti.** Le retour poussif des touristes internationaux s'explique aussi par une desserte aérienne désormais limitée. Face à l'effondrement du marché, les compagnies ont revu à la baisse ou même supprimé leurs liaisons hebdomadaires vers La Tontouta, l'aéroport international de l'archipel. «Le nombre de sièges a été réduit de 40% par rapport à 2023», expose la directrice de Nouvelle-Calédonie Tourisme. La compagnie locale, Aircalin, a mis un terme à sa liaison avec Tokyo, qui tournait au ralenti depuis la crise du Covid, pour concentrer tous ses moyens sur sa nouvelle ligne Nouméa-Paris via Bangkok, censée garantir le retour des touristes venus de métropole. «Le tuyau pour entrer et sortir de Nouvelle-Calédonie était déjà étroit, il n'a fait que se réduire», regrette Vaéa Frogier, présidente du syndicat des agences de voyages. La reprise d'un trafic d'avant crise n'est pas attendue avant 2028-2029. «On va connaître une longue traversée du désert», s'inquiète celle-ci.

Les professionnels ne peuvent pas non plus compter sur un rebond du tourisme interne. Depuis les émeutes, les habitants de Nouméa et son agglomération, de loin les plus aisés, se déplacent peu dans l'archipel. La perte de pouvoir d'achat liée à la crise n'est pas la seule explication. Une partie de la population de la province Sud, à majorité loyaliste, assume ne plus vouloir donner un centime aux résidents de la province Nord et des îles, en grande majorité kanak et indépendantistes, qu'ils jugent responsables des destructions de mai 2024. «C'est un argument qu'on entend régulièrement», confirment Richard et Marthe, propriétaires d'un gîte à Poindimié, une commune de la côte est. En un an, le carnet de commandes est resté désespérément vide. «On a eu quatre réservations en 2025», se désole Richard. Leurs deux bungalows accueillaient auparavant une trentaine de clients par mois. Dans ce contexte difficile, le retour des croisiéristes dans l'archipel depuis le mois d'octobre est perçu comme une bouffée d'oxygène par les acteurs du tourisme. «Ce n'est pas suffisant, mais c'est un bon signal», pense Julie Laronde. Une vaste campagne de promotion a été lancée sur les marchés français, australien et néo-zélandais pour «rassurer et restaurer l'image» du pays. Son slogan : «Nouvelle-Calédonie, nouveau départ.»

**B.G. (Correspondant à Nouméa)**

Dans les allées du centre commercial Crétteil Soleil (Val-de-Marne), les nombreux clients de l'enseigne de fast-fashion sont facilement repérables. A leurs bras, de grands cabas bruns pleins à craquer estampillés Primark. Dans celui de Sofia, venue dénicher une tenue pour l'anniversaire de sa meilleure amie, une nouvelle robe et une paire de sandales à talon, certes, mais aussi tout un tas d'articles qu'elle n'avait pas prévu d'acheter : un short, deux tee-shirts, une coque de téléphone, un mug et des vernis. «*J'ai fait plus d'une heure de transports pour venir, donc j'en ai profité pour me faire plaisir*», décrit la trentenaire, satisfaite d'avoir «*tenu son budget de 60 euros*».

Dans ce temple du vêtement bon marché, tout est fait pour consommer : trois étages, 8 300 mètres carrés, une centaine de cabines d'essayage, plus de 80 caisses. Des produits à ne plus savoir où donner de la tête, des clients dans chaque recoin munis d'immenses paniers souples gris, des employés qui plient, ramassent, replient, conseillent très occasionnellement.

#### «TRÈS PETITES MARGES»

Et c'est ce qui fait le succès de la marque irlandaise de fast-fashion. Débarqué en France en 2013, Primark y a franchi le milliard d'euros de chiffre d'affaires en 2024 (1,03 milliard), soit une croissance de 16 % en un an. Et sa rentabilité emprunte le même chemin avec 15,5 millions d'euros de bénéfices, contre 12,9 millions un an plus tôt. Le tout sans pub dans les grands médias ni vente en ligne.

La recette de la marque, fondée en 1969 sous le nom de Penneys : «*De très gros volumes, pas de petites séries et de très petites marges nettes [1,5% en 2024, ndlr]*», résume Carine Mamou, consultante en stratégie spécialisée dans le prêt-à-porter. «*Ils ont plus de 450 points de vente dans le monde donc ils peuvent produire massivement. C'est une économie d'échelle.*»

Aujourd'hui, l'entreprise compte 28 magasins en France, et prévoit deux nouvelles ouvertures : à Montpellier en juin et à Caen à l'automne. Dans les rayons, les prix dépassent rarement les quelques euros. Compter 1,10 euro pour une brosse à cheveux, 3 euros pour un tee-shirt en coton, 4 euros pour des baskets en toile ou 8 euros pour un jean. De quoi répondre au slogan de la marque : «*Amazing fashion,*



# SUCCESS-STORY Primark sort le ticket de casse

Avec une croissance de 16 % en France l'an dernier, la marque irlandaise de fast-fashion continue de séduire en surfant sur les prix dérisoires, sans trop se soucier du bien-être de ses salariés et de l'environnement.

Par ISMÉRIE VERGNE



Primark a plus de 450 points de vente dans le monde (ici, à Cologne, en Allemagne). PHOTO ANDEZ. ABACA

*amazingprices*» («Une mode incroyable à des prix incroyables»). Et comme rien n'est cher, le client se laisse tenter par tout.

D'autant que Primark ne mise pas que sur le textile. Aux collections femme, homme, enfants et bébé, s'ajoutent la maison et les produits de beauté. «Une fois que vous avez touché une cible de clients, c'est facile de lui vendre le plus de produits possibles en répondant à un maximum de ses besoins ou envies», estime Carine Mamou. L'acheteur peut aussi bien repartir avec un rouge à lèvres qu'un tapis de bain.

#### DISNEY, HELLO KITTY, MARVEL

Si Primark dénote autant dans le secteur de l'habillement, c'est aussi parce qu'à l'heure des Shein, Temu et autres plateformes en ligne de fast-fashion, la marque arrive encore à mobiliser ses clients dans des magasins physiques. L'enseigne n'a jamais franchi le pas de la vente en ligne. Tout au plus propose-t-elle du *click and collect* outre-Manche. «En cela, elle s'affiche comme le

*Lidl de la mode. Lidl est là depuis des années, il vend de tout mais il ne fait pas de vente en ligne sur l'alimentaire. Primark casse les codes de la même façon puisqu'il persiste sur le retail [vente au détail] physique dans des gros centres commerciaux, là où il y a beaucoup d'enseignes qui ferment», analyse Laetitia Lamari, cofondatrice de Butterly Agency et spécialiste du retail.*

Car depuis la pandémie de Covid-19, le secteur du prêt-à-porter de milieu et d'entrée de gamme traverse une crise. Les plans sociaux s'enchaînent (Naf Naf, Kookaï, Pimkie, Du pareil au même), parfois jusqu'à la liquidation judiciaire (Camaïeu, San Marina). Nouvelle victime, l'enseigne Jennyfer a demandé sa mise en liquidation judiciaire le 30 avril, avec une fermeture de tous les magasins le 28 mai.

«Ce tremblement de terre a obligé toutes les marques de prêt-à-porter à revoir leur positionnement. Les marques d'entrée de gamme comme Primark ou Kiabi ont renforcé leurs fondamentaux pour apporter un produit désirables, dans l'air du temps, extrêmement bien positionné en termes de prix, explique Carine Mamou. Ils proposent à la fois des intemporels déclinés dans toutes les couleurs et toutes les matières et des vêtements marqués dont l'achat plaisir est déclenché par des coups de cœur.» La clé de ces achats d'impulsion, ce seraient les licences: des collections réalisées en collaboration avec des marques bien connues du grand public comme Disney, Hello Kitty, Marvel, ou des célébrités comme les chanteuses Billie Eilish et Rita Ora.

«Ces produits créent de l'effet, et donc du partage spontané: on en parle, on les montre, on y va juste pour voir et on finit par acheter parce que c'est dans l'air du temps», constate Benoît Heilbrunn, professeur à l'ESCP Business School et codirecteur de l'Observatoire marques, imaginaires de la consommation et politique à la Fondation Jean-Jaurès. Ces produits sous licence représentent 15% du chiffre d'affaires de Primark, d'après le magazine spécialisé *LSA*.

Et difficile de passer à côté des immenses vitrines des magasins Primark où les petits prix de ces collections sont exhibés. Installées dans des artères commerçantes ou des grands centres commerciaux, ces boutiques remplacent la publicité. «Le panneau publicitaire, c'est le point de vente. Il lui offre une visibilité directe auprès de millions de passants sans investissement

en communication», note Benoît Heilbrunn. Une stratégie d'autant plus efficace que l'expérience en magasin encourage à la consommation. «En boutique, la frénésie d'achat permise parce que ce n'est pas cher est encore plus folle, parce que le client se dit qu'il a fait le déplacement, qu'il peut toucher et essayer», estime Delphine Dion, professeure de marketing à l'Essec Business School. «Aller chez Primark c'est un loisir, c'est la sortie en famille ou entre copines. Quand on y va, on sait très bien qu'on n'y va pas pour une minute mais presque pour une balade qui va durer trois heures», décrit Laetitia Lamari. Une fois rentrées chez elles, des clientes - car ce sont très majoritairement des femmes - se mettent en scène pour partager leurs achats en ligne. Sur TikTok, sous le hashtag #PrimarkHaul, près de 160 000 de ces vidéos appelées «hauls» («achats»), qui atteignent parfois plusieurs centaines de milliers de vues. Ces micro voire nano-influenceuses (entre quelques milliers et dizaines de milliers d'abonnés) présentent un à un à leur communauté les articles achetés chez Primark. Depuis leur chambre ou leur dressing, elles précisent le prix, la composition, la taille, et proposent même parfois des «try-on» (essayages).

#### «TRÈS SOUVENT ÉPINÉE»

Des vidéos qui misent sur l'identification et la proximité. «Primark s'appuie sur la plus vieille ficelle du marketing qui est le fait de considérer que le client est toujours le premier ambassadeur et prescripteur d'une marque», rappelle Benoît Heilbrunn. «C'est le principe du bouche-à-oreille, la fierté de la bonne affaire, de l'achat malin. "Tiens, regarde mon jean, il est top et en plus il n'est pas cher"», complète Delphine Dion. L'enseigne entretient néanmoins sa présence sur les réseaux sociaux en offrant des produits à certaines micro-influenceuses.

Pour Delphine Dion, les réseaux sociaux encouragent la bousculade d'achats: «Cette mode pas chère et parfaitement en phase avec les tendances que l'on voit sur les réseaux sociaux permet aux individus de reproduire les pratiques de consommation des célébrités en se mettant en scène avec de nouvelles tenues.»

Mais si Primark est capable de pratiquer des prix aussi bas et de satisfaire les envies du consommateur, c'est parce que d'autres paient

«Le panneau publicitaire, c'est le point de vente. Il offre à Primark une visibilité directe auprès de millions de passants.»

Benoît Heilbrunn  
professeur à l'ESCP  
Business School

le vrai prix. «On s'est habitué à se dire qu'un tee-shirt pouvait valoir 5 euros, mais entre le coût de la main-d'œuvre et de la matière première, ça ne peut pas coûter ce prix-là. Ce n'est pas possible. Alors les coûts compressibles que sont les salaires, les conditions de travail et les matières premières trinquent», souligne Mathilde Pousseo, déléguée générale du collectif Ethique sur l'étiquette, qui milite pour une mode plus respectueuse des droits des travailleurs.

Comme la majorité des enseignes de fast-fashion, Primark fait produire ses articles dans des pays où les

coûts de main-d'œuvre sont très bas (Chine, Bangladesh, Inde, Turquie...). «Primark fait partie des enseignes engluées dans le scandale du Rana Plaza», rappelle Benoît Heilbrunn. En 2013, plus de 1100 ouvriers de l'habillement étaient morts dans l'effondrement d'un immeuble abritant des ateliers textiles à Dacca, au Bangladesh. Primark faisait partie des clients de l'usine.

Les salariés des points de vente ne sont pas plus épargnés. «Le chiffre d'affaires ne fait que grandir mais les conditions de travail ne font que se dégrader, déplore un membre de la CGT Primark.

On est des agents à tout faire, en rayon, en caisse, à la livraison, à la trésorerie. Le tout pour un salaire minium.» En mars, des grèves pour dénoncer ces conditions de travail ont été menées aux antennes de Lyon et de Mulhouse, comme le détaille le média en ligne *Basta!* dans une enquête parue fin avril. «L'enseigne est très souvent épingle pour le harcèlement de ses salariés, la répression syndicale qu'elle exerce mais aussi pour les entraves aux droits des travailleurs qu'elle a systématisées», précise Benoît Heilbrunn.

Avec ses importants volumes de production, l'enseigne contribue aussi à faire de la mode l'une des industries les plus polluantes. L'industrie du textile représente chaque année 8 % des émissions mondiales de gaz à effet de serre et 20 % des eaux usées d'après les Nations unies. Primark s'engage néanmoins à réduire de moitié ses émissions carbone et à ce que 100 % de ses références «contiennent des matériaux recyclés ou issus de sources plus durables» d'ici 2030. Et se félicite que ses émissions aient diminué de 1,9 % depuis 2019 et que 66 % de ses produits respectent l'engagement de circularité. Du moins pour leur production car l'avenir des articles, une fois dans nos armoires, reste plus incertain.

La marque, qui n'a pas répondu aux sollicitations de *Libération*, reste dans le viseur de la loi «anti-fast-fashion» qui vise «à réduire l'impact environnemental de l'industrie textile», avec notamment la mise en place d'un malus écologique et une interdiction de la publicité. Votée à l'unanimité par l'Assemblée nationale en mars 2024, elle sera présentée au Sénat en juin. ▶

# MUSIQUE IMAGES LIVRES FOOD RADAR



C'est le week-end

Rendez-vous chaque samedi dans

Libération



LIBÉ.FR

### En Caroline du Nord, l'ultime scrutin de 2024 sourit (enfin) aux démocrates

Il aura fallu six mois et deux jours d'empoignade politique, de recomptages méticuleux et de joutes judiciaires pour que s'éteigne enfin le tumulte électoral américain de 2024. Mercredi, dans une déclaration empreinte de sobriété – en contraste saisissant avec l'acharnement déployé depuis novembre –, le républicain Jefferson Griffin a concédé sa défaite face à la démocrate Allison Riggs (photo) pour un siège à la Cour suprême de Caroline du Nord. PHOTO REUTERS

# Droits de douane: Londres et Washington, un deal a minima



Keir Starmer s'est entretenu au téléphone avec Donald Trump depuis une usine de voitures du centre de l'Angleterre, jeudi. PHOTO A. PEZZALI. AFP

**L'accord avec le Royaume-Uni annoncé jeudi par Donald Trump réjouit Keir Starmer, mais la guerre commerciale déclarée par Washington au reste du monde n'est pas éteinte pour autant.**

Par  
**MARIE BILLON**  
Intérim à Londres  
et **PHILIPPE COSTE**  
Correspondance à New York

**A** près sa raclée électorale lors des élections locales du 1<sup>er</sup> mai, la majorité travailliste avait besoin de positif et elle prend ce qu'on lui donne. Ce deal avec les Etats-Unis est une bonne nouvelle pour l'administration du Premier ministre

britannique, Keir Starmer, qui a qualifié le moment de «jour historique»... peut-être un peu prématurément. Depuis plusieurs années, déjà sous les gouvernements conservateurs au moment de la première administration Trump, Londres voulait un accord commercial avec les Etats-Unis, une charte qui régulerait le commerce entre les deux pays selon des règles qui feraient les affaires des deux parties. C'est ce que les Britanniques viennent de signer avec l'Inde.

Mais ce n'est pas ce qui ressort des négociations britanno-américaines de jeudi. La preuve : pas d'encre sur le papier. C'est un document prometteur qui engage à faire mieux, puisque les négociations ne sont pas terminées. Londres peut toutefois se vanter d'avoir réussi à éliminer les droits de douane sur

son acier et son aluminium, et à les réduire de 25% à 10% pour l'industrie automobile sur la quasi-totalité des véhicules exportés aux Etats-Unis – 100 000, pour 102 000 exportés chaque année en Amérique, selon la Society of Motor Manufacturers and Traders.

**Pompier pyromane.** Pour le reste des biens exportés vers les Etats-Unis, les droits de douane de 10% restent de mise. Alors pour si peu, Londres n'a pas fait de compromis sur la taxe sur le numérique, même si Washington aurait bien voulu qu'elle soit baissée – voire carrément annulée. Howard Lutnick, le secrétaire d'Etat américain au Commerce, a aussi dit que «le Royaume-Uni a ouvert de nouveaux marchés pour l'éthanol, le bœuf, les machines et tous les produits agrico-

les», mais Starmer a précisé en conférence de presse que les normes sanitaires britanniques – alignées aux normes européennes – ne seraient pas compromises.

C'est que Londres joue sur deux tableaux, négociant avec les Américains et les Européens, avec qui les Britanniques espèrent bien signer un accord commercial – un vrai – le 19 mai. Il fallait trouver avec Washington un équilibre qui ne compromette rien à Bruxelles. L'impact économique ne sera donc pas très grand des deux côtés de l'Atlantique, mais la symbolique l'est beaucoup plus.

Car avec tout son art diplomatique, Starmer, s'adressant à Trump par téléphone, a eu le bon goût d'invoquer l'annonce par Churchill, quatre-vingts ans plus tôt, de la victoire alliée en Europe pour commenter ce nouvel accord commercial. Le président américain a apprécié la flatteuse comparaison, qualifiant d'historique un deal avec son quatrième partenaire commercial, avec qui les Etats-Unis entretiennent pourtant un surplus commercial conséquent.

Dans son mode opératoire habituel, celui du pompier pyromane, Donald Trump prétend éteindre un feu qu'il a lui-même allumé, offrant un moment d'apaisement sur le front de la guerre commerciale mondiale engagée en avril par le «Liberation Day», qui agite les marchés et laisse entrevoir des risques d'inflation et de ralentissement grave de l'économie.

Conscient de l'effet des barrières douanières sur l'aéronautique américain, Trump annule les droits de douane sur les importations de pièces et de moteurs, à condition

que les Anglais achètent pour 9 milliards d'euros d'avions Boeing. Il ramène surtout à zéro le niveau des taxes à l'importation d'acier et d'aluminium britannique, jusqu'alors fixés à 25%.

Londres montre sa bonne volonté en réduisant ses restrictions, jusqu'alors minimales, à l'importation d'éthanol, un carburant à base de céréales produit par les agriculteurs du Midwest, cœur de cible électoral de Trump, fort angoissés par les conséquences pour leurs exportations du conflit commercial avec la Chine. A voir le Président vanter aussi, dans le Bureau ovale, «le bœuf américain, le meilleur au monde», la dimension essentiellement politique de l'événement ne laisse aucun doute...

**Fleur politique.** «Nous sommes arrivés à un accord comme celui-là, organique et harmonieux, parce que nous avons fait exploser tout le système», a estimé le Président, autant pour justifier la brutalité de ses mesures que pour suggérer un modèle, un code de conduite de sortie de crise avec les partenaires traditionnels des Etats-Unis. Crédible ?

Trump a rappelé que des négociations étaient en cours avec le Royaume-Uni durant son premier mandat, moins par nécessité commerciale que par son ambition de rapprocher Londres de Washington après le Brexit, et de poursuivre l'endiguement de l'UE. Dans cette même logique, le président de «l'Amérique d'abord» confirme qu'il offre à Starmer une fleur politique à usage interne. Mais alors que les Européens agitent des menaces de représailles commerciales, il semble peu probable que cette entente cordiale puisse servir de feuille de route aux négociations avec la Chine qui commencent en Suisse.

Trump avait besoin de cette «bonne nouvelle» pour contrer les mises en garde de plus en plus pressantes du patron de la Réserve fédérale sur l'effet de la guerre commerciale sur l'inflation et la croissance, et calmer ses réticences à réduire les taux d'intérêt. On est pour l'instant loin du compte, quand bien même Wall Street salue l'événement. ♦



LIBÉ.FR

## Le Parlement européen acte le déclassement du statut de protection du loup

Les eurodéputés à Strasbourg ont soutenu, jeudi, la proposition de la Commission européenne visant à modifier le statut de protection de l'animal en le faisant passer de «strictement protégé» à «protégé». PHOTO BIOSPHOTO. AFP

## Partenariat SNCF et «Mission Impossible»: jusqu'où ira la pub?

*«Ici Ethan Hunt! Votre mission, si vous l'acceptez: gardez vos bagages sous surveillance et signalez tout objet abandonné. Tout oubli pourrait nuire au bon déroulement de la mission. Aucune mission n'est impossible!»*: si vous prenez un train dans les prochains jours, possible que vous entendiez ce message sur fond des cuivres percutants du thème légendaire du générique de *Mission Impossible* signé Lalo Shiffrin. La voix est celle de Jean-Philippe Puymartin, doubleur de Tom Cruise.

**BILLET**

La SNCF s'est associée à la Paramount pour mixer message promotionnel en vue de la sortie du 8<sup>e</sup> volet de la franchise et warning pour ses clients distraits. Evidemment, on peut trouver ça très sympa, très rigolo et plutôt malin. Un joli «coup» pour avoir l'air cool. Mais si ce genre d'opération donne des ailes aux agences marketing, on peut s'attendre à tout et aussi à n'importe quoi. La saturation publicitaire de l'espace public ne semble plus freiner par grand monde. Il suffit pour s'en convaincre de mesurer la taille des bâches publicitaires pour marques de luxe recouvrant en continu les devantures des musées parisiens et autres monuments historiques au prétexte de travaux

DIDIER PÉRON

de rénovation (ils n'ont pas osé sur Notre-Dame, on se demande pourquoi). A ce triomphe de l'image, de l'affiche, du clip promo un peu partout, il n'est pas impossible (si vous acceptez cette mission, bien entendu) de l'élargir à la sphère des messages audios plus ou moins insidieux. Par exemple, vous êtes dans le métro, la rame s'arrête et le message retentit après le jingle de Netflix: «*Tudum! Pas de panique, le trafic reprendra dans cinq minutes. La suite au prochain épisode...*» Dans un théâtre, la voix qui intime aux spectateurs de ne pas oublier d'éteindre leur téléphone pourrait être remplacée par un message demandant certes de veiller à passer en mode avion mais en glissant au passage une incitation à partir en voyage avec telle compagnie vous permettant de vous évader pour un prix plus bas que celui que vous avez dépensé pour arracher un strapontin en fond de salle derrière un pylône. Bon, si Tom Cruise lui-même vient biper les billets, voire pousse la promo jusqu'à se bastonner avec un voyageur tiré au sort, on dira que c'est bon pour cette fois, pas d'amende. Mais pensez à mettre une étiquette à votre nom sur tous vos bagages.

DIDIER PÉRON

## «Briseurs de grève»

La «semaine noire» à la SNCF n'atteint pas l'ampleur espérée par les syndicats, qui accusent la direction d'avoir eu recours à des «briseurs de grève». «Il y a une volonté d'invisibiliser complètement le conflit», s'indigne le secrétaire fédéral SUD rail, Fabien Villedieu. La CGT cheminots a ainsi annoncé mercredi lancer un nouvel appel à la grève en juin. Le syndicat, première organisation syndicale à la SNCF, incite «l'ensemble des cheminots à agir par la grève» le 5 juin. Elle appelle aussi à une grève des conducteurs le 4 juin et à une grève des contrôleurs le 11 juin en marge de tables rondes organisées pour ces filières.

Un premier pas fondamental dans la lutte contre les déserts médicaux. L'Assemblée a adopté mercredi, en première lecture, un texte pour réguler l'installation des médecins afin de lutter contre les territoires où il est difficile voire impossible de se faire soigner. Il a été porté par un groupe transpartisan de plus de 250 députés, contre l'avis du gouvernement et de nombreux médecins.

Ce groupe, allant de LFI à près d'un tiers du groupe LR, a été lancé en 2022 par le député socialiste Guillaume Garot. «Ce soir, nous avons remis un peu de République dans notre organisation collective, cette République qui doit veiller sur chacun de nous, qui que nous soyons, où que nous habitions, parce que notre santé ne peut pas dépendre de notre code postal», a déclaré le député, rapporteur de la proposition

«Ce texte sur l'installation des médecins ne réglera pas tout mais changera pour le mieux, un petit peu la vie des gens.»



**MARIE POCHON**

Députée écologiste

de loi, à l'issue du vote. Celui-ci a été adopté très largement par 99 voix contre 9. Le RN s'est abstenu. Ce texte n'en reste pas moins inflammable pour la profession, et les débats à l'Assemblée ont été nourris, en particulier lors de l'examen début avril de son article clé qui régule l'installation des médecins sur le territoire. Avant de s'installer, les médecins libéraux ou salariés devront solliciter l'aval de l'Agence

régionale de santé. Il serait de droit dans une zone manquant de soignants; dans les territoires mieux pourvus, le médecin ne pourrait s'installer que lorsqu'un autre s'en va. Un «indicateur territorial» tenant compte du «temps médical disponible par patient» et de «la situation démographique, sanitaire et socio-économique du territoire», servirait à flétrir la régulation, qui ne concernerait potentiellement que 13% du territoire selon ses partisans.

Outre la régulation de l'installation, la proposition de loi prévoit notamment de supprimer la majoration des tarifs pour les patients qui se trouvent sans médecin traitant. Elle instaure aussi le rétablissement de l'obligation pour les médecins de participer à la permanence des soins ou encore l'installation d'une première année de médecine dans chaque département.

Adopté à l'Assemblée, le texte doit poursuivre sa navette au Sénat, probablement à partir de l'automne, alors que la Chambre basse va étudier à partir de lundi sa propre proposition de loi contre les pénuries de médecins dans les territoires. Le texte est vu d'un bon œil par le gouvernement qui pourrait tenter d'y introduire son plan anti-déserts médicaux.

## Guerre: à New Delhi, la population partagée entre patriotisme et inquiétude

Installé à la table d'un restaurant de Delhi, Kashish (1) savoure un thé. Dans la capitale indienne, la vie suit son cours, même si le conflit entre l'Inde et le Pakistan a franchi une nouvelle étape dans la nuit de mardi 6 à mercredi 7 mai. Ce jeudi matin, de nouveaux échanges de tirs ont eu lieu entre les armées des deux puissances régionales.

Le gouvernement indien a annoncé avoir «frappé des infrastructures terroristes au Pakistan, [...] d'où les attaques terroristes contre l'Inde ont été organisées et dirigées». Une référence à l'attentat du 22 avril à Pahalgam dans la partie du Cachemire administrée par l'Inde, qui a fait 26 morts. Mercredi soir, plusieurs quartiers de la ville ont été plongés dans le noir.

Ces coupures de courant, planifiées par les autorités, visent à préparer la population à d'éventuelles frappes aériennes.

Kashish, de confession sikh, ne redoute pas une escalade entre puissances nucléaires. Pour lui, l'Inde et le Pakistan ont trop à perdre. «Je ne pense pas que la situation va



A l'aéroport de New Delhi. F. MASCARENHAS. REUTERS

dégénérer, parce qu'une véritable guerre affecterait fortement l'économie, analyse-t-il. De plus, le Pakistan est soutenu par la Chine économiquement et militairement. Je n'ai pas peur. Je pense que le conflit restera confiné à la frontière.»

Quelques tables plus loin, Seeksha partage cet avis. A 23 ans, elle préfère rester optimiste. «L'affrontement reste loin de nous, cela se passe à la frontière entre les deux pays. La riposte de l'Inde est surtout une façon pour le Premier ministre, Narendra Modi, d'éradiquer le terrorisme et de montrer la puissance du pays», selon

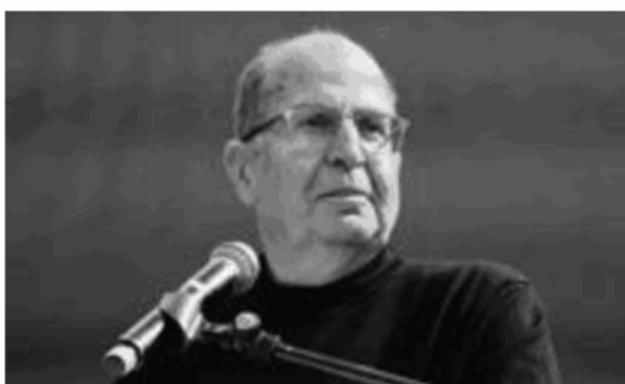
elle. Un sentiment ultranationaliste exacerbé par les autorités. Le ministre indien de l'Intérieur, Amit Shah, a fait l'éloge des forces armées sur X. L'opération Sindoar est la réponse au «meurtre brutal de nos frères innocents à Pahalgam», écrit-il, avant de prévenir: «Le gouvernement Modi est déterminé à apporter une réponse appropriée à toute attaque contre l'Inde et son peuple.» Pour Chandra, le conflit n'a rien changé à ses habitudes: chaque jour, il déguste son thé après son travail. Serein, le quadragénaire place toute sa confiance dans le «pays de Modi». «Je pense que la

guerre devient parfois une voie nécessaire pour aboutir à la paix, avance-t-il. J'ai foi en notre gouvernement et en notre Premier ministre, ils savent ce qu'ils font. Mais j'ai quand même de la peine pour le Pakistan, c'est un petit pays et en cas de guerre, les victimes seront très nombreuses.»

Si le chauvinisme semble animer de nombreux habitants de New Delhi, l'inquiétude se devine sur certains visages. Assis devant un immeuble du sud de la ville, Akash augmente le volume de son téléphone avec, en boucle, les informations en continu. Ce gardien ne lâche pas son portable. «Je crains beaucoup la guerre, car je pense qu'elle n'apporte rien d'autre que la misère, glisse le sexagénaire dont l'angoisse transparaît dans la voix. Je suis très effrayé par les armes nucléaires que détiennent les deux pays, et je veux vraiment la paix plutôt que la guerre. Seuls nous, les civils innocents, en subissons les conséquences.»

**LÉA AUJAL** (à New Delhi)

(1) Le prénom a été modifié.



LIBÉ.FR

### L'ancien ministre de la défense israélien Moshe Ya'alon accuse le chef de l'état-major de «cautionner des crimes de guerre»

*«En ne bloquant pas cette décision, il impose à ses soldats d'agir comme des criminels de guerre.»* L'ancien chef d'état-major et ex-ministre de la Défense israélien Moshe Ya'alon (photo) a vivement critiqué jeudi dans une longue interview à la chaîne de télévision de Ynet, le média le plus populaire en Israël, la conduite de l'armée israélienne à Gaza, reflétant une prise de position de plus en plus répandue chez les officiers supérieurs en réserve de Tsahal. PHOTO AFP



Vue aérienne de la cité médiévale de Monemvasia, dans le Péloponnèse, en 2020. PHOTO ATHANASIOS GIOUOMPASIS. GETTY IMAGES

# Grèce: dans le Péloponnèse, un téléphérique qui fait tiquer

**A Monemvasia, une étroite bande de terre dans le sud du pays, un projet pour relier la ville basse au haut de la cité médiévale divise la municipalité, qui y voit une opportunité pour encourager le tourisme, et les défenseurs du patrimoine culturel.**

Par  
**FABIEN PERRIER**  
Correspondant à Athènes

**D**e loin, l'œil perçoit un immense bloc orangé. Planté nu dans le sud-ouest de la mer Egée, il semble surgir de nulle part. Pourtant, ce piton rocheux, de 1,8 kilomètre de long sur 300 mètres de haut, est relié

à la côte du Péloponnèse, dans le sud de la Grèce, par une seule étroite bande de terre. Né d'un séisme en 375, l'endroit est dénommé Monemvasia, la «seule digue». La quiétude de cette cité médiévale sublime entourée de remparts est actuellement perturbée par un projet: la

#### L'HISTOIRE DU JOUR

construction d'un téléphérique pour gagner le haut du piton uniquement accessible par un sentier pentu. Pour les habitants, c'est une hérésie. Le 18 mars, la fédération européenne du patrimoine culturel Europa Nostra leur a emboîté le pas en faisant de Monemvasia l'un des sept monuments les plus menacés d'Europe pour 2025. La polémique prend sa source en 2021, quand la municipalité décide de relier la

«ville basse», un village de pierre aussi appelé «Kastro», blotti sous ce gigantesque caillou, à la ville haute aujourd'hui en ruines. Le projet s'intitule «Fourniture et installation d'un ascenseur pour le château de Monemvasia». Pour l'adjoint au maire en charge du dossier, Stavros Christakos, il s'agit «principalement de répondre aux besoins des résidents et des visiteurs de Monemvasia, car plus de 50 % d'entre eux ont des difficultés à accéder au château» en raison du chemin escarpé qui mène au sommet. En 2024, les premiers plans, découverts dans les études préalables à la construction sur ce site Natura 2000 et dans l'appel d'offres, n'ont plus rien à voir avec la proposition initiale.

L'ascenseur est remplacé par un téléphérique.

**Deux cabines.** Cette évolution fait bondir les habitants. Pour eux, elle change l'esprit de ce roc. Sur les plans consultés par Libération, deux cabines aériennes d'une capacité de 15 personnes, circuleront sur des câbles. Une station sera construite à 150 mètres de l'entrée principale de la ville basse, et une autre dans la ville haute, à une courte distance du mur d'enceinte. Sur les plans, elles sont représentées en pierre et respectent l'esprit architectural local. Mais «pour les construire, il faudra creuser des fondations, comme il en faudra pour planter des piliers entre les points de départ et d'arrivée», livre à micro-fermé un ingénieur au fait du dossier. «Ce sera une inter-

vention massive sur la roche.»

En théorie, c'est interdit sur les sites protégés... Pour Stavros Christakos, «le téléphérique, qui permettra de transporter 160 personnes par heure, sera un atout majeur pour la commune. Plus de visiteurs pourront se rendre en haut.» En outre, souligne-t-il, le Conseil central archéologique, instance suprême pour la préservation des monuments historiques et du patrimoine, a validé cette installation le 16 avril.

«Pourquoi se précipitent-ils pour établir ce téléphérique? S'agit-il de capter l'argent du fonds de relance européen qui arrive à échéance en 2026?» interroge Niki Vaitsou, la présidente de l'association des amis de Monemvasia. Sur les documents, la construction à 6,8 millions d'euros est financée par ce fonds. Et

puis, «le seul monument à voir, l'Eglise Sainte-Sophie, est inaccessible aux personnes à mobilité réduite et aux personnes âgées. Or la mairie axe sa communication sur l'accèsibilité». Elle craint que l'objectif soit de développer l'exploitation touristique de ce site témoin des différentes strates de l'histoire grecque, occupé par les Francs, les Vénitiens et les Turcs. Les plans confirment ses craintes : un chemin aux allures de piste cyclable relie l'arrivée du téléphérique à Sainte-Sophie.

**«Dommages».** Bref, «le projet met en péril la valeur de ce trésor unique du patrimoine culturel mondial», livre Anastasios Tanoulas, le président du Conseil international des monuments et des sites en Grèce, l'organisme qui conseille l'Unesco sur le patrimoine culturel et naturel. Pour lui, «cette intervention causera des dommages permanents et graves sur ce qui fait l'unicité de Monemvasia. Elle détruira complètement l'autonomie emblématique de ce massif rocheux et sapera l'identité artistique, archéologique et historique de la région». Pour sa part, le ministère de la Culture n'a pas répondu aux questions envoyées sur ce sujet. Même Manolis Korrès, membre de l'Académie et président du comité pour la restauration de l'Acropole, réputé proche de la ministre, Lina Mendoni, se dit opposé à ces travaux. Certes, «il y a une demande des gens pour accéder à tous les sites. Nous ne pouvons que multiplier les efforts pour limiter les impacts des travaux. Mais faut-il vraiment rendre tous les sites accessibles?» souffle-t-il. Avant de préciser: «Chaque intervention sur un site archéologique dégrade son esthétique et son âme».

Celle de Monemvasia fut synthétisée par le poète Yannis Ritsos, qui y est né en 1909, y a grandi et y est enterré: «Le rocher. Rien d'autre. Le figuier sauvage et la pierre ferrugineuse. Une mer immense. Pas la moindre place pour s'agenouiller.» Pour les habitants, le téléphérique rendra ces mots incompréhensibles. Ironie de l'histoire, un musée Yannis-Ritsos sera inauguré prochainement à l'entrée de la ville. ◆

**Répertoire**

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

**Disquaire achète au meilleur Prix****DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD  
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

**Gros Stocks et Collections****Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles

Déplacement en France

avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

**Réponse très rapide PAIEMENT CASH****ANTIQUAIRE EXPERT  
EN ARTS ASIATIQUES**

**Achète comptant**  
porcelaines, statues, vases, bouddhas,  
mobiliers, laques, paravents...



Décorations asiatiques : corail, jade...

**MAISON ALEXANDRA****06 15 02 23 98**

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Vous voulez passer  
une annonce dans**Libération**

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne  
<http://petites-annonces.libération.fr>

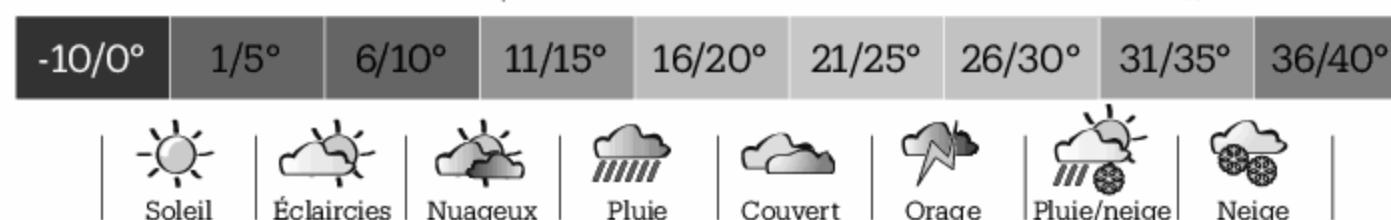
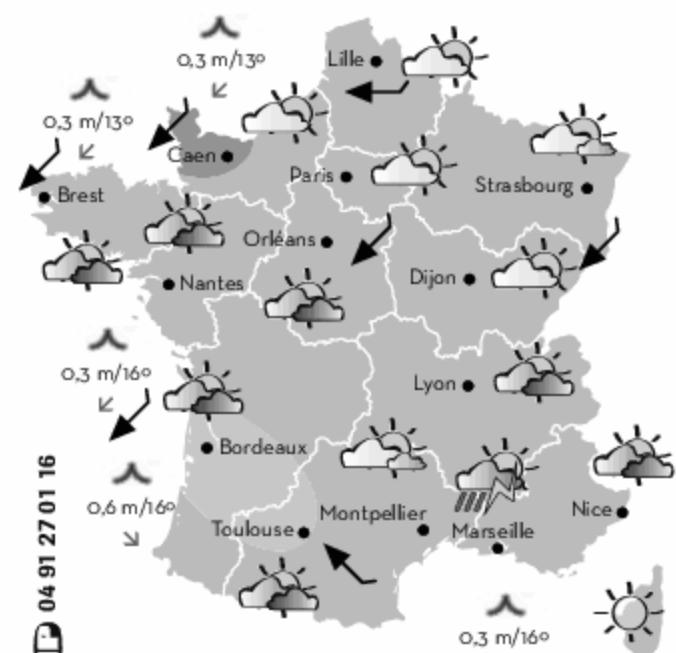
**est  
habileté  
pour  
toutes  
vos  
annonces  
légales  
sur les  
départements**

75 93 94

de 9h à 18h au  
01 87 39 84 00  
ou par mail  
[legales-libe@teamedia.fr](mailto:legales-libe@teamedia.fr)

**VENDREDI 9**

Il fait beau au nord de la Loire avec un vent de Nord-Est qui souffle entre 40 et 50 km/h en rafales en bord de Manche. Sur une large moitié Sud, le temps devient plus instable avec éclaircies et nuages menaçants qui peuvent s'accompagner d'averses et localement d'orages sur les reliefs. Les orages se multiplient de nouveau au Sud-Ouest et Occitanie, surtout sur les zones de montagne.



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	8	19	Lyon	7	18	Alger	14	21
Caen	8	17	Bordeaux	9	20	Berlin	6	18
Brest	9	17	Toulouse	10	20	Bruxelles	8	20
Nantes	9	19	Montpellier	11	17	Jérusalem	20	32
Paris	9	20	Marseille	11	17	Londres	7	18
Strasbourg	8	17	Nice	12	18	Madrid	8	17
Dijon	10	20	Ajaccio	10	19	New York	13	15

La chaîne météo  
[www.lachainemeteo.com](http://www.lachainemeteo.com)  
vos prévisions gratuites à 15 jours

**Libération**

[www.libération.fr](http://www.libération.fr)  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
tél.: 01 88 47 98 80  
[contact@libération.fr](mailto:contact@libération.fr)

**Édité par la SARL  
Libération**  
SARL au capital  
de 23 243 662 €  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
RCS Paris : 382.028.199

**Principal actionnaire**  
Presse Indépendante SAS

**Cogérants**  
Dov Alfon,  
Amandine Bascoul-Romeu

**Directeur de la publication**  
Dov Alfon

**Directeur de la rédaction**  
Dov Alfon

**Directeur délégué  
de la rédaction**  
Paul Quinio

**Directrices adjointes  
de la rédaction**  
Stéphanie Aubert,  
Hamdam Mostafavi,  
Lauren Provost,  
Alexandra Schwartzbrod

**Directeur artistique**  
Nicolas Valoteau

**Rédacteurs en chef**  
Michel Beccuembois  
(spéciaux), Laure Bretton,  
Gilles Dhers (pilotes web),  
Christian Losson  
(enquête),  
Eve Roger (actu)

**Rédacteurs en chef adjoints**  
Lilian Alemagna (France),  
Anne-Laure Barret  
(environnement),  
Lionel Charrier (photo),  
Cécile Daumas (L.),  
Sonia Delesalle-Stolper  
(monde), Fabrice Drouzy  
(suppléments),  
Yoann Duval (forums),  
Matthieu Ecoiffier (idées),  
Quentin Girard  
(modes de vie),  
Cédric Mathiot  
(checknews),  
Camélia Paugam (actu),  
Didier Péron (culture)

**ABONNEMENTS**  
Site : [abo.libération.fr](http://abo.libération.fr)  
[abonnement@libération.fr](mailto:abonnement@libération.fr)  
tarif abonnement 1 an  
France métropolitaine : 384€  
tél. : 01 55 56 71 40

**PUBLICITÉ**  
Libé plus  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
[publicite@libération.fr](mailto:publicite@libération.fr)

**PETITES ANNONCES  
& CARNET**  
10, bd de Grenelle  
75013 Paris  
tél. : 01 87 39 80 20  
[annonces@teamedia.fr](mailto:annonces@teamedia.fr)

**IMPRESSION**  
Midi Print (Gallargues),  
POP (La Courneuve),  
Nancy Print (Jarville),  
CILA (Héric)  
Imprimé en France

**ACPM**  
LE TRI + FACILE

Membre de l'ACPM.  
CPPAP: 1125 C 80064.  
ISSN 0335-1793.  
Origine du papier : France  
Taux de fibres recyclées :  
100 % Papier détenteur de  
l'Eco-label européen  
N° FI/37/01

**Indicateur  
d'eutrophisation:**  
PTot 0.009 kg/t de papier  
La responsabilité du  
journal ne saurait être  
engagée en cas de non-  
restitution de documents.  
Pour joindre un journaliste  
par mail : initiale du  
prénom.nom@libération.fr

**SUDOKU 5537 MOYEN**

			8					
3	5		9		4	2		
4		2		6		5		
2	7	3		9	6	8		
3			1		9		2	
	4	8		5	1			
6		9		8		1		
8	9			5	7	3		
			7					



Solutions des  
grilles précédentes

MOYEN

4	2	9	3	7	5	8	6	1
3	5	7	8	1	6	9	3	2
6	8	1	4	2	9	3	5	7
8	3	2	5	6	1	4	7	9
7	6	4	9	3	2	1	8	5
9	1	5	7	8	4	6	3	2
5	4	3	2	9	8	7	1	6
1	9	8	6	5	7	2	4	3
2	7	6	1	4	3	5	9	8

**SUDOKU 5537 DIFFICILE**

3			2					
5	6							
6	7	8	5	9				
7	3	9	2	5	6		1	
			7	3				
4			9	8	2	7		
				5	6	9	7	
				4	3			
			3		1			

6	4	1	8	9	7	5	2	3
9	2	7	5	3	1	8	6	4
3	8	5	4	2	6	7	1	9
1	9	2	7	8	3	4	5	6
4	7	6	2	1	5	9	3	8
8	5	3	6	4	9	1	7	2
2	3	9	1	5	8	6	4	7
5	6	4	9	7	2	3	8	1
7	1</td							

Par  
GRÉGORY SCHNEIDER

**«M**ikel [Arteta] est un très bon ami. Mais, je ne suis pas du tout d'accord avec lui.» Il était minuit passé dans la nuit de mercredi à jeudi, quand les reporters présents ont vu débarquer dans l'amphithéâtre du Parc des princes un Luis Enrique victorieux, froid comme une lame et un peu menteur: le coach du Paris-Saint-Germain n'a pas d'ami dans le football. Pas plus l'entraîneur d'Arsenal qu'un autre. Ça fait sans doute le prix de l'asturien: droit, dogmatique, manipulateur en rien et vingt-cinq ans de psychanalyse au compteur, un domaine sur lequel il essaie d'ouvrir les joueurs qui passent entre ses mains.

Arteta venait d'expliquer qu'Arsenal, battu deux fois (2-1 mercredi, 1-0 à Londres une semaine plus tôt) en demi-finale de Ligue des champions par Marquinhos et consorts, avait été «meilleur mais malchanceux». Renvoyant aux mérites considérables du gardien parisien Gianluigi Donnarumma, aussi décisif que lors des deux tours précédents. Déloyal envers son propre

gardien David Raya, qui a tout de même sorti un penalty, mais quelques statistiques viennent à la rescousse du coach londonien: plus d'attaques (61 à 26), plus de kilomètres parcourus (118 à 115), plus de frappes au but (19 à 11). Pour autant, Luis Enrique a raison. Ça n'a pas fait un pli. Les Gunners ont donné l'impression de couper les gaz passé la demi-heure de jeu, laissant un public parisien chauffé à blanc s'inviter dans la partie.

**Qu'est-ce qui a basculé?**  
Ce club distant, à bien des égards coupé du substrat géographique parisien où il évolue (la maire de Paris Anne Hidalgo a longtemps été persona non grata dans les tribunes du Parc), a déclenché des scènes de liesse jusqu'au milieu de la nuit dans tous les quartiers de Paris, y compris rive gauche où les habitants entretiennent un rapport plutôt lacunaire au ballon en général et au PSG en particulier. Au-delà du résultat sec et des performances à répétition d'une équipe qui aura déblayé les trois formations les mieux classées de Premier League (Liverpool et Manchester City en plus d'Arsenal) ainsi que la septième (Aston Villa),

il faut se poser la question de ce que les joueurs parisiens dégagent, leur force expressionniste. Au Parc mercredi, celle-ci avait à voir avec la souffrance. «En termes de passion, d'intensité, le match n'a pas déçu, a jugé Luis Enrique, laissant deviner en creux qu'il y aurait eu à redire sur le plan technique. Arsenal était venu gagner et, pendant la première période, ils ont tiré le match vers leur point fort. On a dû disputer un type de match qu'on ne voulait pas jouer. C'est le foot, on doit s'adapter et on l'a plutôt bien fait.» Aussi loin que l'on remonte, cette faculté à mettre les mains dans l'eau de vaisselle et à subir avec humilité est nouvelle dans l'éthos parisien, jadis porté par l'ego et le talent sur naturel de ses stars. Elle est raccord avec l'idée d'une page blanche, Doha ayant réinitialisé le logiciel de l'équipe et joué la carte jeune à (très) grands frais : 650 millions d'euros estimés pour les deux derniers mercatos estivaux. Après le match, le capitaine brésilien Marquinhos, le dernier à avoir vécu les temps héroïques (Thiago Motta, Zlatan Ibrahimovic, Neymar, Kylian Mbappé...) et les crashes à répétition, jetait un regard rétrospectif sur ses années

dans un club qu'il a rejoint en 2013 à 19 ans: «Les déceptions donnent de l'expérience. Ce sont des cicatrices qui restent dans la carrière d'un joueur. Ça te fait grandir et profiter au maximum quand l'équipe est bien, devant au score. Certains [pratiquement tout le monde en fait] viennent d'arriver au PSG et je leur rappelle que cet ADN, cette mentalité ne sont pas acquis, il faut du temps pour la construire. Certains n'ont plus la chance d'être là. Moi, je profite au maximum d'être toujours dans cette équipe.» C'est cette dernière qui aura tiré le Brésilien vers la lumière. Pas le contraire. Luis Enrique n'a de cesse de rappeler qu'il est là pour faire à sa manière, en toute indépendance d'esprit: une équipe sans mémoire, c'est d'abord une équipe sans stigmate.

#### Pourquoi le PSG est-il en finale ?

Parce qu'avec ses 800 à 900 millions d'euros de budget pour la saison 2024-2025, le club sous pavillon qatari navigue bien au-dessus des 500 millions de rigueur permettant de jouer la gagne dans la compétition reine: une condition nécessaire, mais pas suffisante puisqu'il y a une dizaine de clubs engagés en Ligue des champions dans le même cas. Après la qualification, Luis Enrique est revenu sur l'automne compliqué du club sur le front européen, trois buts et quatre points seulement après les quatre premières journées lors des phases de poule : «J'ai défendu très souvent au fil de la compétition que ce qui se voit, c'est le résultat. Mais lors du tour de poule, on méritait neuf points de plus, sans aucun doute. Au fil de ces mois, les statistiques montraient qu'à part l'efficacité, on était l'une des meilleures équipes d'Europe sur le plan des occasions créées, des xG [but raisonnablement attendus par rapport aux opportunités créées devant le but, ndlr], sur le contrôle du jeu, etc. Et quand l'efficacité est revenue à un niveau normal, les gens ont compris.» Certains de ses joueurs aussi du reste, aussi sceptiques que l'environnement du club sur les arguties du coach asturien. Reste que selon des proches de joueurs pas particulièrement amènes envers le management de Luis Enrique, celui-ci a développé à la longue une forme de croyance. Alimentée par les datas mais aussi la force de conviction et l'absence totale de doute de l'entraîneur au fil des mois. Et c'est cette croyance qui a permis de traverser les tempêtes, après la défaite initiale (0-1) contre Liverpool en huitième de finale ou lors du retour (défaite 2-3) contre Aston Villa en quart de finale.

«On a beaucoup de personnalité, expliquait l'attaquant des Bleus Ousmane Dembélé à Birmingham. L'équipe ne lâche rien. Le coach nous dit de toujours y croire quoi qu'il arrive, de rester focus sur ce qu'il nous dit de faire. C'est de la personnalité de l'équipe que l'on parle et on donne tout jusqu'à la dernière minute.» A ces altitudes, au PSG ou ailleurs, le manque d'envie ou d'investissement est un mythe. En revanche,



Des supporters aux abords du Parc

# Ligue des champions Derrière le succès du PSG, le discours et la méthode Luis Enrique

La victoire des Parisiens face à Arsenal (2-1), mercredi, en demi-finale retour de la compétition reine a provoqué des scènes de joie dans la capitale. Croyance, jeunesse et départ des stars... Tour d'horizon de ce qui a mené le club jusqu'en finale, face à l'Inter Milan le 31 mai.

le découragement et le sentiment d'impuissance existent. Les joueurs d'Arsenal l'ont du reste éprouvé lors des deux matchs. Dembélé explique que les joueurs parisiens voient toujours la lumière allumée.

#### L'équipe s'est-elle renforcée en perdant Mbappé ?

Provocatrices en ce qui nous concerne, la question et la réponse affranchie sont partout. Sans même que le président du club, Nasser al-Khelaïfi, ait eu le besoin d'en rajouter publiquement pour justifier après coup le virage marketing décidé par Doha après le départ du capitaine tricolore. Le Bondynois a de fait été en difficulté lors de sa dernière saison parisienne. Il se sentait à la fois isolé, avec le sentiment que la direction du club jouait contre lui, et constamment menacé; ses fré-



des princes mercredi soir après la victoire du PSG et sa qualification pour la finale de la Ligue des champions. PHOTO GEOFFROY VAN DER HASSELT. AFP

quents passages sur le banc, son repositionnement dans l'axe pour laisser le flanc gauche à Bradley Barcola et un salaire qui n'est plus tombé dès le mois de mars, fragilisant un joueur qui, on se tue à le dire, est autrement vulnérable que son aisance dialectique, le laisse supposer.

Surtout, le départ d'un joueur pareil change à la fois les équilibres et les lignes de force dans des proportions cosmiques. Où l'on reparle de l'étrange argument utilisé en fin de saison passée par Luis Enrique à chaque fois qu'il mettait l'attaquant des Bleus sur le banc, pour complaire (mais ça, il oubliait de le dire) une direction plaidant pour une mise à l'écart pure et simple de la star: «*Je prépare l'avenir.*» De fait, l'ancien sélectionneur de la Roja espagnole a sans doute gagné un peu de temps. Et sa capacité à faire rapi-

dement grandir les jeunes joueurs a fait le reste : trois d'entre eux (Warren Zaïre-Emery, Bradley Barcola et Désiré Doué) ont été appelés pour la première fois en équipe de France depuis qu'il entraîne le club de la capitale. Souvent utilisée par les détracteurs de Mbappé, la pusillanimité que l'on prête au Madrilène sur les efforts apparaît sur-

jouée. S'il court peu comparé aux joueurs qui l'entourent, 8 kilomètres par rencontre de Ligue des champions alors que la norme tourne autour de 11, Dembélé n'en avale jamais que 8,6 dans un rôle d'attaquant de pointe assez similaire à celui qu'occupait son prédécesseur à ce poste.

#### **Le PSG est-il favori contre l'Inter Milan le 31 mai?**

Pour maîtriser des situations qu'il vivait chaque saison quand il jouait au Real Madrid ou au FC Barcelone, Luis Enrique a méthodiquement mis la charge de la pression sur le club lombard: «*Je n'oublie pas que c'est leur deuxième finale en trois ans* [après celle perdue en 2023 contre Manchester City, 0-1]. C'est une équipe déjà prête, où il y a eu très peu de changements dans l'effectif.

**«Le coach nous dit de toujours y croire quoi qu'il arrive, de rester focus sur ce qu'il nous dit de faire.»**

**Ousmane Dembélé**  
Joueur du PSG

*Avec une grosse mentalité, très forte avec le ballon ou sans. On a vu une demi-finale retour contre le FC Barcelone [4-3 après prolongations mardi, 3-3 à l'aller] d'un très haut niveau. Ils ont davantage d'expérience, pas seulement du fait de l'âge [des joueurs] mais ils ont déjà gagné trois Ligues des champions»,* en 1964, 1965 et 2010, cette dernière sous la mandature de l'entraîneur portugais José Mourinho. Il y a prescription.

A vrai, l'Inter Milan est le reflet inversé du PSG 2024-2025 sur bien des points. Mardi, ce sont les vieux fusils du club milanais qui l'ont porté un tour plus loin : un Francesco Acerbi (37 ans), qui a laissé derrière lui une vie à ne pas dépasser le milieu de terrain comme tout bon défenseur italien qui se respecte pour égaliser et arracher la prolongation, et le gardien suisse

Yann Sommer (36 ans), dont l'état de grâce a renvoyé l'attaquant catalan Lamine Yamal à ses rêves de ballon d'or. Et ses miraculés : Lautaro Martínez n'aurait jamais dû reprendre si tôt, le buteur décisif en prolongations Davide Frattesi était incapable de s'entraîner la veille, Denzel Dumfries et Marcus Thuram ont dû abréger leur convalescence et serrer les dents... Une caravane furieuse, usée jusqu'à la corde après une saison interminable, selon l'entraîneur du club, Simone Inzaghi. Et qui s'accomplit depuis des mois dans le déséquilibre et le chaos, encaissant des wagons de buts tout en se débrouillant toujours pour en mettre un de plus. Si le Paris-SG est une équipe difficile à lire, capable d'évoluer sur des registres différents, l'Inter avance à cœur ouvert. On ne manquerait ça pour rien au monde. ♦

# IDÉES /

# Pour la Palestine, le coup de grâce ?

**Le pire scénario est-il en train de s'écrire, soixante-dix-sept ans après la première déportation de plus de 700 000 Palestiniens ? Pour l'écrivain libanais Selim Nassib, Gaza et la Cisjordanie sont en train de subir une deuxième Nakba, orchestrée par Benyamin Nétanyahou.**

Comment s'appelait déjà cette journaliste palestinienne morte d'une balle dans le cou, juste entre son menton et son gilet marqué Press ? Je ne me souviens plus que de son prénom, Shireen. Et les 15 secouristes du Croissant-Rouge palestinien tués récemment à bout portant dans la lumière de leurs gyrophares et ensevelis ensuite, avec leurs véhicules, dans une fosse commune creusée au bulldozer ? N'avez-vous pas l'impression que les images passent et s'effacent sans laisser de trace ? Que les mots génocide, droit international, nettoyage ethnique sonnent comme du papier mâché ? Que la femme palestinienne qui tend comme en offrande le corps de son bébé emmailloté de blanc est la même qui revient indifféremment tous les matins ? Que ceux qui manifestent dans les rues des villes du monde entier le poing levé, le keffieh autour du cou, le cœur soulevé par une légitime horreur sont des fantômes n'ayant pas encore compris que la morale et le droit qu'ils invoquent appartiennent désormais à une époque révolue ? Que s'est-il passé pour qu'ils soient, que nous soyons, à ce point devenus «irrelevant», pour reprendre un mot anglais sans vraie traduction - «non-pertinents» paraissent bien faible ? Celui qui l'est, «relevant», pertinent donc, s'appelle Benyamin Nétanyahou. Il a, lui, les deux pieds solidement plantés dans l'époque nouvelle - il en a même

été le précurseur. Parce qu'il en a compris la règle principale - le droit du plus fort a remplacé le droit international -, il en joue à merveille. Il est réel. Les armes qu'il commande aux Etats-Unis (à 69%) et à l'Allemagne (à 30%) lui sont livrées quasiment par pont aérien depuis ce fameux 7 Octobre. Les bombes qu'il fait pleuvoir sur des centaines de cibles sélectionnées quotidiennement par l'IA arrivent sans faute à destination. Le blocus qu'il maintient dans le but délibéré d'affamer quelque 2 millions d'êtres humains ne suscite que des condamnations sans conséquence. Mais son plus grand talent est d'avoir su développer un récit - ou plutôt un dispositif idéologique conséquent - lui permettant de paralyser les critiques intérieures, rendre inopérantes les indignations extérieures et stériliser les cris d'alarme des organisations internationales.

**RENDRE GAZA INVIVABLE**  
L'utilisation du spectre de l'antisémitisme en est la clé de voûte. En martelant sur tous les tons que Palestiniens = Hamas = terroristes = antisémites, il a réussi à faire correspondre aux yeux de son opinion un traumatisme ancestral et un monde imaginaire dans lequel les Palestiniens seraient la réincarnation des nazis, leur «haine des juifs» n'aurait rien à voir avec l'occupation qu'ils subissent et leur action n'aurait d'autre but que la disparition d'Israël - ce dernier danger, pour l'instant hypothétique, comptant infiniment plus que celui, bien réel, de la disparition de la Palestine.

Il est incontestable que la guerre de Gaza et ses horreurs ont servi de prétexte à la libération d'une parole antisémite nauséabonde qui se tenait coite jusque-là. Parce qu'elle a envahi l'Ukraine, la Russie a été soumise à des sanctions massives et sans précédent. Rien de comparable n'a frappé Israël depuis le déclenchement de sa guerre de dévastation. Ce «deux poids, deux mesures», incompréhensible pour beaucoup, a ravivé de très anciens et tout aussi nauséabonds clichés

antisémites («les juifs sont partout, ils sont puissants, ils contrôlent le monde, etc.»). Tout le truc de Nétanyahou a été de confondre délibérément ces différentes formes d'un racisme plus ou moins conscient avec la vague mondiale d'indignation légitime contre Israël. Et si des juifs du monde entier sont regardés de travers, insultés et même violemment agressés du fait de sa politique, il prétend être leur défenseur contre un antisémitisme qu'il a lui-même favorisé. Il en profite d'ailleurs pour conforter au passage l'image d'Epinal d'un petit Israël éternellement victime et seul refuge possible pour les juifs persécutés. L'argumentaire était si bien construit, et son effet paralysant si efficace, qu'il a été importé quasiment tel quel par Donald Trump. Sous le slogan «*Tous des antisémites !*» celui-ci a lancé son implacable croisade destinée à décaper le mouvement de protestation, et mettre au pas les universités américaines.

En Israël, le dispositif aura permis à Nétanyahou de poursuivre sans entrave sérieuse la plupart de ses objectifs. Disons, pour nous en débarrasser, que le premier d'entre eux était de rester au pouvoir et d'échapper à la prison - en donnant à ses ministres d'extrême droite les gages nécessaires pour éviter la chute de son gouvernement. L'affaire est entendue et connue de tous. Mais derrière cet objectif, certes capital pour lui, il en est un autre plus fondamental : réaliser le rêve historique du sionisme en établissant un Etat juif sur l'ensemble de la Palestine historique.

En pratique, cela veut dire : rendre impossible la création d'un Etat palestinien au côté d'Israël. Voilà pourquoi il a entrepris sans relâche d'affaiblir une Autorité palestinienne désireuse d'obtenir un Etat en Cisjordanie et à Gaza, fut-il croupion, et renforcer, y compris financièrement, un Hamas qui promettait d'effacer Israël de la carte. Sacré ennemi idéal, celui-ci a servi à justifier année après année le refus israélien de négocier avec des «terroristes». Nétanyahou n'ignorait pas que les valises contenant les



Gaza, ici le 4 mai, et la Cisjordanie comptent 5,4 millions de

millions de dollars «humanitaires» envoyés par le Qatar (et convoyés par Tsahal depuis l'aéroport Ben Gurion) étaient largement détournées à des fins militaires. Mais il pensait cultiver le Hamas comme un animal domestiqué, suffisamment armé pour continuer à jouer le rôle du méchant mais trop occupé à gérer son territoire pour devenir véritablement dangereux. L'attaque sanguinaire du 7 Octobre est apparemment venue ruiner ce calcul pseudo-machiavélique. Aveuglé par l'*hubris*, sourd aux avertissements de ses services, Nétanyahou allait logiquement être tenu comptable du carnage. C'est tout le contraire qui s'est produit. Niant toute responsabilité, le Premier ministre a vu

dans le massacre perpétré par le Hamas la divine surprise qui allait lui permettre de réaliser son rêve. S'appuyant sur «le droit d'Israël à se défendre» face à l'agression, légitimement reconnu par le monde entier, il a entrepris de détruire systématiquement la bande de Gaza de façon à la rendre inhabitable. Mais ce n'était là que la première étape. La deuxième, qui se déroule sous nos yeux, consiste à la rendre invivable.

Au prétexte d'écraser le Hamas et de libérer les otages, le projet assumé est de prendre le contrôle militaire du territoire et d'affamer à mort sa population afin de la briser, la chasser de ses villes et favoriser son «émigration volontaire»... pour raisons humanitaires. Cette politique, également en œuvre en Cisjordanie, rencontre si peu d'opposition qu'elle s'est étendue aux pays voisins : grâce au feu vert américain, Israël dispose à présent de zones tampon à l'intérieur du Liban et de la Syrie, pays qu'il peut bombarder à sa guise - en attendant que vienne le tour de la République islamique d'Iran. Sous prétexte de défendre la communauté druze

Par  
**SÉLIM NASSIB**



Ecrivain



Palestiniens «accrochés à leur terre et dont personne ne veut». PHOTO OMAR AL-QATTA / AFP

contre le nouveau pouvoir islamiste de Damas (comme il a prétendu le faire jadis pour la communauté chrétienne du Liban), Israël pousse à la démilitarisation du Sud de la Syrie et, potentiellement, à l'éclatement du pays sur une base confessionnelle. Il serait commode de croire que la politique consistant à empêcher l'émergence d'un Etat palestinien est celle du seul Nétanyahou et de son gouvernement d'extrême droite – mais elle est en réalité soutenue par une large majorité d'Israéliens. Certes, des milliers d'entre eux défilent semaine après semaine pour vomir leur Premier ministre et lui reprocher son indifférence criminelle au sort des otages – mais ils ne trouvent pas grand-chose à redire à la guerre qu'ils mènent en leur nom. Lassés par un conflit interminable aux objectifs mal définis, une majorité d'entre eux ont fini par souhaiter que la guerre s'arrête afin que les otages encore en vie puissent être libérés. Beaucoup d'entre eux ont encore des yeux pour voir les crimes sans nom perpétrés à Gaza, journalistes, penseurs, écrivains, militants des droits humain ou

simples citoyens, mais à l'heure où les mots Palestine et Etat palestinien sont devenus des insultes, ils ne voient pas quelle autre politique proposer. En vérité, eux aussi sont devenus des fantômes appartenant à l'époque révolue.

**«LOI SUR LA PROPRIÉTÉ DES ABSENTS»**

Les malheureux Palestiniens représentés par une Autorité corrompue jusqu'au cou d'un côté et une organisation sanguinaire rêvant de libérer Jérusalem par les armes de l'autre se retrouvent à l'arrivée dans la plus tragique des solitudes. Soixante-dix-sept ans après la première Nakba («catastrophe») qui avait vu la déportation de plus de 700 000 d'entre eux, la destruction systématique de leurs villages et la promulgation d'une «*loi sur la propriété des absents*» autorisant l'Etat d'Israël fraîchement créé à saisir leurs terres, ils en vivent aujourd'hui une deuxième – à Gaza, mais aussi en Cisjordanie. Pour Israël, ce n'est pas gagné pour autant. Car il est quasiment impossible de se débarrasser de 5,4 millions d'êtres humains (Gaza et Cisjordanie confondues)

accrochés à leur terre et dont personne ne veut. Mais en réalité, il n'est pas nécessaire de les voir tous partir pour annexer leurs terres et les concentrer sans droits dans des bantoustans sévèrement gardés par l'armée. Nétanyahou y arrivera-t-il? Sous le titre «*Ci-gît la Palestine*» le rédacteur en chef du quotidien libanais centenaire *l'Orient-le Jour*, Anthony Samrani, se pose la question : «*Qui va aider les Palestiniens, eux-mêmes désunis et désorganisés ? Les Etats-Unis de Trump ? La Russie de Vladimir Poutine ? La Chine de Xi Jinping ? L'Europe, qui peine à se défendre elle-même ? Les pays arabes, qui ne pensent qu'à leur propre survie ? [...] Y a-t-il encore quelqu'un pour penser qu'après avoir perdu pendant soixante-dix-sept ans la Palestine verra bientôt le jour ? [...] Nous sommes en 2026. Ou 27. Ou 30. Peu importe. Gaza est israélienne, tout comme la Cisjordanie. La plupart des Palestiniens ont été chassés [...] Israël a normalisé ses relations avec la Syrie, le Liban et l'Arabie Saoudite. [...] Qui peut aujourd'hui affirmer que ce scénario est totalement irréaliste ?*»

Bruno Retailleau a-t-il «refusé» de rencontrer la famille d'Aboubakar Cissé?

Pourquoi les solutions de la Chouette d'or déçoivent et agacent les «chouetteurs»

Comment la traque en ligne de Xavier Dupont de Ligonnès a alimenté le harcèlement d'un streamer

Mort et succession du pape : à quel point le film «Conclave» est-il réaliste ?

**Vous demandez  
nous vérifions**



# CheckNews

# LIVRES/

# Alexandre Kojève, les secrets d'un phénomène

Le premier tome de «*Sophia*», ouvrage introuvable depuis plus de quatre-vingts ans écrit par lénigmatique philosophe russe, vient de paraître. Une œuvre au destin aussi rocambolesque que la vie de son auteur.

Par  
**ROBERT MAGGIORI**

**U**n homme «mystérieux». Etais-il un «philosophe du dimanche» comme il se disait lui-même, un lettré polyglotte, un économiste, un haut fonctionnaire, un physicien, un espion, un noceur, un «agent de Staline», marxiste et gaulliste? Il s'exprimait en un français auquel le mélange de «r» slave et bourguignon donnait une sonorité étrange. Il aurait écrit, juraient ses proches, un grand œuvre de plus de 1000 pages, alors qu'il vivait «dans un petit appartement de la banlieue parisienne». Le manuscrit ? Il eut dû être «imprimé en URSS» et «accepté comme thèse de doctorat». Aucune trace. En mai 1941, sa compagne Nina Ivanoff aurait déposé un document, peut-être le tapuscrit, à l'ambassade d'URSS à Paris - mais celle-ci, menacée d'évacuation, brûle ses archives. Piste effacée. Quelqu'un doit pourtant savoir : Georges Bataille, alors bibliothécaire au département des Périodiques de la Bibliothèque nationale. Walter Benjamin, traqué par la Gestapo, lui a déjà confié les manuscrits du *Passagen-Werk*. Le «philosophe du dimanche» fait de même, et demande à Bataille de «mettre son texte à l'abri», avant de «franchir la ligne de démarcation et de s'établir en Provence». Le classeur y restera caché jusqu'à la mort de Bataille, puis transféré au département des Manuscrits. On le retrouvera là. C'était *Sophia - Philosophie et phénoménologie*. Édité et traduit

par Rambert Nicolas (1), le tome I paraît aujourd'hui.

Sourires, congratulations, commentaires dithyrambiques... «Quel numéro ! C'est du génie!» Vient-on de voir les Ballets suédois ou Joséphine Baker au Casino de Paris? Le groupe de fans ne sort pas d'une salle de spectacle, mais de la sobre Ecole pratique des hautes études. Certaines semaines, Sartre, Jankélévitch, Lévi-Strauss ou Lévinas en font partie. D'autres sont toujours là, le lundi, 17h30: Bataille, Raymond Queneau, Lacan, Aron, Merleau-Ponty, André Breton, Nicolas Berdiaev... L'événement? Eh bien, un jeune homme lit, traduit et commente la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel. Les cours débutent en 1933, quant au lecteur il n'est pas encore reconnu le titre de philosophe, et se prolongent jusqu'en 1939, lorsque, philosophe célébré, il préfère se consacrer au Marché commun et aux négociations sur les tarifs douaniers. Oui, un curieux personnage, Alexandre Kojève.

#### LA NAISSANCE D'UN HEGEL NOUVEAU

On a du mal à imaginer l'impact que les exercices de haute voltige réalisés chaque semaine par Kojève - les séminaires sont d'abord publiés, en 1947, à partir des notes prises par Queneau - ont sur la vie philosophique. Ils font naître un Hegel nouveau qui, pendant un demi-siècle, ensuite, sera le foyer de la réflexion philosophique et politique, alimentera par les thèmes de la dialectique du maître et de l'esclave, du travail du négatif, de l'odyssée de l'Etat, de la «fin de

l'histoire», le dialogue entre marxisme, existentialisme et phénoménologie. Aussi s'est-on accordé à dire que les cours sont la principale œuvre de Kojève - bien que, par la suite, viendront l'*Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*, le *Kant* (réédité ces jours-ci en «Tel», Gallimard), l'*Esquisse d'une phénoménologie du droit*, et autres... Mais il manquait «quelque chose», qui soit non une «lecture», mais la proposition philosophique de Kojève lui-même, enracinée dans la pensée, la politique et la culture russes: elle apparaît dans cet ouvrage jusqu'ici inconnu, *Sophia*.

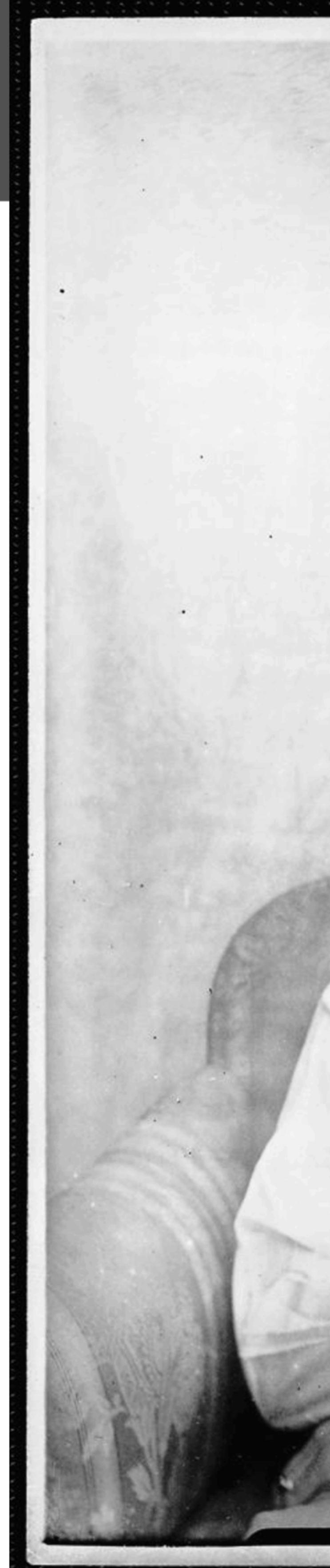
Alexandre Vladimirovitch Kojevnikov est né en 1902 à Moscou. Sa jeunesse, passée dans l'hôtel familial du quartier de l'Arbat, avec sa mère, fille de banquiers, son père adoptif, joaillier, et son oncle, le peintre Wassily Kandinsky, est plutôt dorée. Il apprend, avec des précepteurs privés, le latin, l'anglais, l'allemand, le français, et baigne dans la culture cosmopolite de la haute société moscovite. Quand éclate la révolution d'Octobre, le beau-père parvient à cacher ses trésors, avant d'être assassiné, alors qu'Alexandre, on ne sait pourquoi, fait du marché noir. Arrêté par la Tchéka, il eût été fusillé s'il n'avait fait valoir ses «relations». Toutefois, convaincu que quelque chose d'essentiel vient de se produire pour l'histoire mondiale, le jeune bourgeois se dit «communiste». Il décide quand même de quitter le pays. Fin 1919, il est à Varsovie, où, soupçonné d'être un «rouge», il fait deux mois

de prison et, de plus, contracte le typhus. Il rejoint Berlin en juillet 1920. Il y réalise son grand coup : il obtient d'un ami allemand qu'il aille clandestinement à Moscou chercher les bijoux du beau-père. En attendant, il part pour l'Italie. Saisi par la beauté romaine, il met sur le papier une série de réflexions sur l'art, où se mêlent des éléments de bouddhisme, auquel il est de plus en plus réceptif. De retour en Allemagne, il récupère le magot. Il n'aura plus aucun souci. Sa vie d'oisiveté, de fêtes et de plaisirs, il la passe à Berlin. Sa vie studieuse, à Heidelberg : il suit en philosophie les cours de Karl Jaspers, devant lequel il soutiendra sa thèse sur «La philosophie religieuse de Vladimir Soloviev», et parallèlement étudie le sanskrit, le tibétain et le chinois. Il rencontre là Cécile Leonidovna Shoutak, sa future femme, belle-sœur du philosophe Alexandre Koyré. Les deux futurs «K» de la pensée française se lient d'amitié. Depuis 1922, Koyré était chargé de conférences à l'EPHE de Paris : c'est lui qui demandera à Kojève de le suppléer.

#### LUXE, SEXE, BEUVERIES, MAIS PAS INSOUCIANCE

En mai 1926, Cécile et Alexandre Kojevnikov s'installent à Paris, puis dans une belle maison de Boulogne-sur-Seine. Le couple mène grand train. Luxe, sexe, beuveries - mais pas insouciance : Kojevnikov pense à convertir une partie de l'argent des bijoux en titres, et les investit dans une affaire d'avenir, «Les fromages de la Vache qui rit». N'ayant pas à travailler, il continue

A Boulogne, en 1930, Alexandre Kojève





nourrira la réflexion philosophique et politique pendant un demi-siècle. PHOTO BNF

(il a 26 ans) à étudier. Il suit les cours de Koyré à l'EPHE, approfondit sa connaissance de la philosophie des religions, de l'islam, des sagesse de l'Inde, de la Chine et du Japon, et entreprend en Sorbonne une formation complète de mathématiques et de physique. Le krach de 1929 met fin à la *dolce vita*. La Vache ne rit plus, et Kojève - divorcé, installé à Vanves - doit désormais gagner son pain. Il publie des comptes rendus dans des revues, traduit en français son mémoire sur Soloviev, grâce auquel il obtient le diplôme de l'EPHE, et se met à une thèse de doctorat, «L'idée du déterminisme dans la physique classique et la physique moderne».

Fin 1933, il est enfin chargé de cours à l'EPHE. Son séminaire devient mythique. Quand celui-ci prend fin, en 1939, Kojève, naturalisé français, *mute*, devient un autre. Durant la guerre, il est à Marseille, et participe à la résistance, dans le maquis de Gramat, près de Souillac. A la Libération, il trouve un emploi temporaire de bibliothécaire du musée de l'Armée à Vincennes. Puis il rencontre un de ses anciens auditeurs de l'EPHE : Robert Marjolin, haut fonctionnaire, artisan de la création de la Communauté européenne, qui lui propose un poste provisoire à la Direction des relations économiques extérieures (DREE). Il y restera pour toujours.

#### UNE «ARME», UN TRAVAIL MILITANT

Dès lors, le héraut de Hegel devient l'éminence grise du ministère de l'Economie, le roi de la négociation internationale. Invisible derrière les figures de Pierre Mendès France, Jean Monnet ou Robert Schuman, le nouveau Kojève - régulièrement accusé d'être un agent du KGB - est partout, à La Havane, à Tokyo, à Moscou, à Washington. Sarcastique, tête, dialecticien en diable, il se révèle, traitant de charbon et d'acier, d'armement, d'import de bananes ou de taxes douanières, la «terreur des délégations des autres pays», au dire d'un jeune chargé de mission formé à son côté, Raymond Barre. Ecrit en 1941, inachevé, *Sophia* est un ouvrage imposant. Il se présente comme une «arme», un travail militant. Du coup, revient à l'esprit la confidence faite par l'auteur au philosophe Tran Duc Thao, à savoir que ses célèbres leçons de 1933-1939 «étaient essentiellement une œuvre de propagande destinée à frapper les esprits», chantant sous la Phénoménologie de l'esprit de Hegel «un "discours" interprété résolument selon les vues et voies marxistes-léninistes». La notion de «fin de l'histoire» y est en effet reprise pour signifier l'accomplissement de l'histoire que réalisera(ut) le communisme (après la chute du mur de Berlin, Francis Fukuyama lui donnera un sens exactement opposé : triomphe définitif du libéralisme), soit la «construction d'une nouvelle culture, la culture soviétique» censée accomplir les «aspirations messianiques des peuples russes» et «achever l'histoire mondiale». Il faut avouer que ce propos ne passe pas bien aujourd'hui, où le communisme achevé - affranchissement de l'homme, liberté, paix et justice, fin des classes et des frontières - ne semble pas vraiment pointer à l'horizon, et où la Russie est celle de Poutine. Faut-il alors prendre *Sophia* comme un «document» sur les rêves et les illusions d'une époque révolue? Sans doute - même si Kojève appelle étrangement «communisme» la *sophia*, sagesse ayant atteint le stade du «savoir complet et définitif», et «socialisme» la *philosophie*, savoir encore partiel en voie de se compléter.

Mais ce serait sans compter avec ce «quelque chose» de magnétique qu'a Kojève, qui fait que, malgré tout, on l'«écoute», quand il explique la méthode phénoménologique, expose justement la différence entre philosophie et sagesse, entre «science philosophique», psychologie et histoire, analyse la pensée de Descartes, les conditions de la liberté, la «négativité», la faculté, pour chaque être singulier, de compter. «Si les hommes peuvent "choisir" entre des possibilités illimitées, alors chaque homme peut choisir celle qu'aucun autre n'avait encore choisie. Par conséquent, il peut toujours se distinguer de tous les autres. Or cela signifie également qu'il est une "personne inégalable"». Il n'y aura donc pas de «dernier mot» sur Alexandre Kojève. L'homme qui voulait être «la conscience de Staline» est mort le 4 juin 1968 à Bruxelles, au cours d'une réunion de la Commission européenne sur le commerce du blé. ◆

(1) De Rambert Nicolas paraît parallèlement la *Conscience de Staline - Kojève et la philosophie russe*, Gallimard «Bibliothèque des idées», 226 pp., 20 €.

ALEXANDRE KOJÈVE  
**SOPHIA. 1. PHILOSOPHIE ET PHÉNOMÉNOLOGIE**  
Édité et traduit du russe par Rambert Nicolas, Gallimard «Bibliothèque des idées», 544 pp., 28 € (ebook : 19,99 €).



La metteuse en scène Lorraine de Sagazan, le 6 mai 2024.

PHOTO SIMON GOSELIN

# «La Défense» Refaire justice

A partir de samedi et pendant six jours, devant le tribunal de Paris, des pénalistes réunis par l'artiste Lorraine de Sagazan offrent symboliquement à d'anciens prévenus le temps de plaidoirie qu'ils n'ont pu avoir en comparution immédiate.

Par  
**ÈVE BEAUVALLET**

**E**st-ce la justice telle qu'elle devrait être, et pourrait être si notre système actuel versait moins dans l'exaltation de la répression? C'est en tout cas la défense que Khallaf Baraho, aujourd'hui comédien, hier «serial» détenu, aurait «adoré avoir» il y a vingt-et-un ans au tribunal de Dijon. En mars, loin des salles d'audience et devant les spectateurs d'un centre d'art (le Mac Val de Vitry-sur-Seine dans le Val-de-Marne), l'avocat Raphaël Kempf réjouait la défense de l'ancien prévenu, en lui offrant ce à quoi il n'avait pu prétendre en comparution immédiate en 2004: la possibilité de rencontrer son conseil plus de six minutes, de lui détailler son histoire, d'écouter ensuite une plaidoirie minutieusement préparée et longuement argumentée.

*La Défense* est une œuvre d'une drôle de nature, inventée par l'artiste Lorraine de Sagazan. Un rituel de conjuration original, puisqu'il s'agit de rejouer une audience passée de manière symbolique. Une expérience critique du système judiciaire actuel, aussi, qui voit les comparutions immédiates se normaliser, là où cette procédure était, au début des années 2000, censée rester exceptionnelle. La performance s'inscrit dans un vaste projet mis en place par l'artiste depuis quatre ans autour des défaillances du système judiciaire, nourri d'un travail de documentation et d'enquête auprès de magistrats, de détenus, de sociologues, de philosophes, et qui se décline aujourd'hui en pièce de théâtre (*Léviathan*, au Festival d'Avignon l'an passé et actuellement au théâtre de l'Odéon jusqu'au 23 mai, dans laquelle joue d'ailleurs Khallaf Baraho), en installation plastique (le très beau *Monte du Pietà* avec des textes de la poète Laura Vazquez) et en tables rondes données en marge des représentations, fédérant chaque fois différents maillons de la chaîne judiciaire.

## «LA PRISON, ICI, C'EST LA NORME»

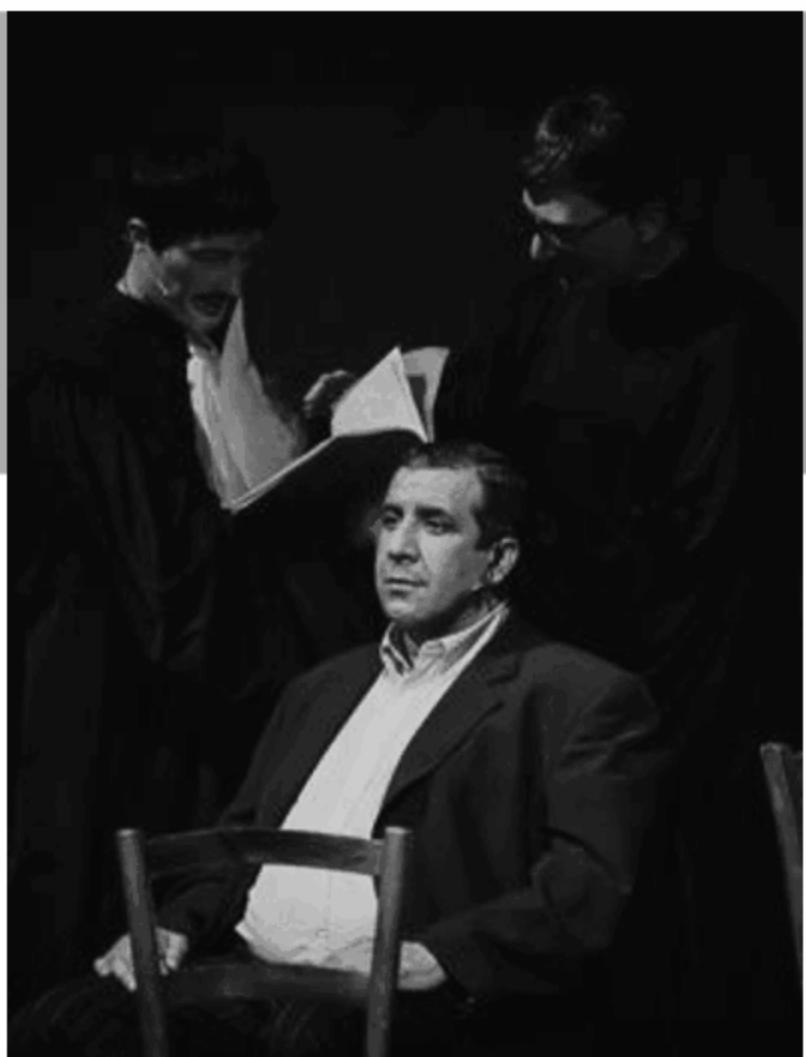
Il y a vingt-et-un ans, donc, c'était l'histoire banale d'une conduite en scooter sans permis et sans casque sur un parking. L'histoire d'une récidive, d'un flagrant délit et d'un jugement expédié. Après sa garde à vue, Khallaf Baraho était jugé en comparution immédiate et se souvient bien de débarquer à son audience après deux nuits passées en geôle, «pas douché, puant, hagard», en ayant rencontré l'avocat d'as-

treinte en coup de vent. Durée totale de la procédure, vingt minutes «à tout casser, se souvient l'intéressé. *La problématique des comparutions immédiates, c'est le temps*. Elle concerne aussi les avocats, unanimement critiques envers cette procédure, en dépit de leur orientation politique. Avec parfois cinq clients à défendre lorsqu'ils sont de permanence l'après-midi, «ils ne peuvent construire qu'une défense au rabais», poursuit Khallaf Baraho. Lui a pris six mois ferme. A 24 ans, ça l'a «désocialisé à nouveau», dit-il.

Khallaf connaissait déjà la prison depuis l'adolescence, comme tous les jeunes de son quartier dijonnais, «je traînais dans la rue la plus criminogène du quartier le plus criminogène de la ville. La prison, ici, c'est la norme, à 18 ans, t'es déjà vacciné. Je n'ai pas un seul de mes amis et voisins qui n'y soit passé. C'est con, mais c'est un truc de mimétisme social: si tout le monde avait joué de la harpe, j'aurai fini harpiste. Ici, tout le monde passait en prison, alors...». Il a enchaîné les braquages. Il ne cache rien de son parcours: «Tout est sur Google quand on tape mon nom! J'ai honte de mon passé mais c'est mon passé.»

Le présent, lui, il le doit à l'association pour la réinsertion Wake up café, à une prof d'atelier théâtre extraordinaire à Laon (Aisne), Aurélie Adamiak, aux auteurs dévorés quand il animait la bibliothèque de la prison (*tous les Bourdieu, les Derrida et tout...*). A Lorraine de Sagazan, aussi: «Quand j'ai été choisi pour participer à la pièce de théâtre *Léviathan*, c'était un peu comme si je jouais en D2 et que d'un coup, j'étais recruté au PSG.»

Il a pu raconter tous les détails de son parcours à Raphaël Kempf, cet avocat connu comme défenseur d'activistes, de gilets jaunes et de victimes de violences policières. Durant le processus de création de *la Défense*, le pénaliste n'a cessé de s'interroger: «Que veut dire exactement rejouer cet épisode puisque la peine de prison a déjà été effectuée? En comparution immédiate y a une forme d'incomplétude, la sensation de n'avoir pu simplement exercer son travail. Donc, se dire «reprendre le temps», «redéplier ce que nous n'avons pas pu faire au tribunal», cela m'apparaît comme symboliquement fort», confie aujourd'hui Raphaël Kempf. Ça ne va pas réparer des mois de prison mais ça permettra sans doute de remettre des mots sur une souffrance subie. Et moi, ça me fait considérer autrement ma pratique.» En rencontrant Khallaf Baraho, l'avocat s'est rendu compte,



Khallaf Baraho, le 17 juin 2024. PHOTOS. GOSSELIN



Raphaël Kempf, avocat. PHOTO B. COUTIER. AFP

entre autres, qu'un «*aspect majeur de son histoire n'avait pas pu être développé. Non parce que [sa] consœur avait mal fait son travail à l'époque, mais parce que les conditions systémiques dans lesquelles elle a travaillé rendaient tout développement impossible.*»

Face public au Mac Val, l'avocat et l'ancien détenu reproduisaient en mars les sept minutes de rencontre chronométrées normalement ac-

cordées à cette procédure. Puis, un hors-champ se dégageait, ouvrant l'espace sur le récit manquant, celui qui n'avait pu se déployer à l'époque dans l'espace-temps usuel des comparutions immédiates. Ensuite seulement commençait la nouvelle plaidoirie, longue, une vingtaine de minutes. Aujourd'hui, Khallaf Baraho dit de Raphaël Kempf qu'il lui a offert «une défense de rupture, superbe, qui insistait sur l'idée qu'on

*avait moins jugé les faits à l'époque que des éléments de [son] passé.*» Dans quelques jours, une troisième plaidoirie à partir de son dossier d'antan verra le jour, cette fois sur le parvis du tribunal judiciaire de Paris. Là-bas, six anciens détenus et six avocats (dont Arié Alimi, très associé aux recherches de Lorraine de Sagazan) rejoueront six versions alternatives et utopiques d'audiences passées.

Khallaf Baraho, lui, jouera en parallèle dans la pièce *Léviathan*. Le 2 mai, il invitait pour la première représentation parisienne sa prof d'atelier théâtre de Laon, des membres de l'association pour la réinsertion Wake up café et quatre amis qui ont eu comme lui un passé carcéral et ne sont jamais venus au théâtre. Il participe également à une autre œuvre de Lorraine de Sagazan, elle aussi en tournée. *Monte di Pietà* réunit pour une exposition des objets symbolisant tous une injustice pour leurs propriétaires. «*Un abri pour chagrin*», dit l'artiste. Sur les cimaises sont suspendus ici un justau-corps de patinage artistique, ou là une cassette audio de l'année 1987.

### OBJETS CLOUÉS AU MUR

Les objets de la douleur ne sont pas encadrés, ils sont crucifiés au mur avec des pieux. Comme pour tuer des vampires. «*Dans les monts de piété, les objets laissés en gage*

*étaient suspendus à des clous*», précise Lorraine de Sagazan. L'installation, déjà montrée à la Collection Lambert d'Avignon en juillet 2024 et à la Biennale d'art contemporain de Lyon à l'automne 2024 sera aussi reprise à la Biennale de Venise l'an prochain. Parmi tous les objets cloués au mur, auxquels sont accrochées de petites étiquettes nominatives comme dans les morgues, l'un est lié à Khallaf Baraho. «*Lorraine m'a fait une surprise : elle a cloué au mur, avec une étiquette à mon nom, une bombe lacrymogène.*» L'objet pour lui fondateur d'une partie de vie passée en détention. Aujourd'hui mis à bonne distance, exorcisé sur un mur de musée.

**LA DÉFENSE** de LORRAINE DE SAGAZAN, de samedi jusqu'au 16 mai à 17 heures ou 18 h 30 sur le parvis du tribunal de Paris. En marge des représentations de **LÉVIATHAN**, au théâtre de l'Odéon jusqu'au 23 mai.

OPÉRA  
NATIONAL  
DE PARIS

OPÉRA

OPÉRA

Jules Massenet

# MANON

OPÉRA BASTILLE

Du 26 mai au 20 juin 2025

DIRECTION MUSICALE

Pierre Dumoussaud

MISE EN SCÈNE

Vincent Huguet

CHEF DES CHŒURS

Alessandro Di Stefano

AVEC Nadine Sierra / Amina Edris, Benjamin Bernheim / Roberto Alagna,  
Andrzej Filończyk, Nicolas Cavallier

Orchestre et Chœurs de l'Opéra national de Paris

Brigitte Sébastien/Marie/GDF  
L'œuvre ES-LF-21-00206, LF-21-010247.  
L'œuvre ES-LF-21-00206, LF-21-010243

MINISTÈRE  
DE LA CULTURE  
Liberté  
Égalité  
Fraternité

EY  
MÉDECIN PRINCIPAL  
DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

CHANEL  
GRAND MÉDECIN  
DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

ARP  
MÉDECIN

ROLEX  
MÉDECIN DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

PAPREC  
MÉDECIN PRINCIPAL  
DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

CRÉDIT AGRICOLE  
CORPORATE & INVESTMENT BANK  
MÉDECIN DU RAYONNEMENT  
DE L'OPÉRA

KINOSHITA GROUP  
MÉDECIN PLATINUM  
DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS

RÉSERVEZ  
DÈS MAINTENANT SUR  
**OPERADEPARIS.FR**  
0 892 899 090  
(09:00 TT min + prix suppl.)

# CULTURE/

## Louis Matute tire sur sa corde latine

**A l'affiche du festival Jazz sous les pommiers à Coutances (Manche), le guitariste suisse, qui s'inspire de la musique héritée de son histoire familiale, s'est retiré à La Frette avec son Large Ensemble pour préparer son nouvel album.**

C'est un petit coin résidentiel du Val-d'Oise, tranquille, un ancien lieu de villégiature pour la bourgeoisie parisienne où l'on a érigé la banalité en style de vie. A La Frette-sur-Seine, beaucoup des grandes demeures construites vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sont encore debout, un peu désuètes et souvent mal entretenues. Pas toutes. Située à cinquante mètres du fleuve, l'une d'elles abrite un fameux studio d'enregistrement, la Frette, qui a vu passer un paquet de grands noms parmi lesquels Jean-Jacques Goldman ou les Arctic Monkeys. Et parce qu'il est possible d'héberger tout un groupe et une partie de son équipe dans ses beaux étages, les musiciens y restent plusieurs jours, en communauté, pour faire naître leurs albums et profiter du jardin. Cette semaine, c'est au tour de Louis Matute et de son Large Ensemble d'investir les lieux. Il faut descendre au sous-sol pour rencontrer une bande de trentenaires en train de se préparer pour enregistrer des cuivres. A la fin d'une prise, Louis Matute se lève du canapé, élancé, le ton sûr. «On fait un tour des lieux ?»

En sortant par une porte donnant sur l'extérieur verdoyant, il faut remonter par le double escalier extérieur pour accéder au rez-de-chaussée, pénétrer dans un bordel organisé de câbles, d'instruments, de micros, d'amplificateurs. Ce qui fut autrefois un salon ou une bibliothèque est aujourd'hui transformé en laboratoire dédié aux nouvelles envies du guitariste suisse de 32 ans. Il y a là des guitares bien sûr, dont un «tres cubano» qu'il saisit et dont il joue sacrément bien. «Je suis allé à La Havane il y a quelques années pour apprendre à en jouer», explique-t-il en le reposant sur le canapé. Ma relation avec l'Amérique latine est étrange: je ne suis pas complètement bilingue, mais je la porte dans mon cœur et je m'y sens très connecté.»

**Ebullition.** Son dernier album en date, *Small Variations from the Previous Day*, mêle les sonorités brésiliennes, cubaines, capverdiennes également, toutes enrobées dans une démarche jazz et tout à fait collective. C'est un très bel album.

Pour comprendre ce tropisme qui l'habite, direction la cuisine du studio, là où les autres musiciens du groupe et les gérants des lieux passent, discutent, écoutent... Attablé, Louis Matute raconte une histoire familiale complexe dont il a pris conscience récemment et qui a profondément imprégné sa musique. «Mon grand-père est hondurien. En 1972, il y a eu un coup d'Etat militaire dans le pays,



Le guitariste Louis Matute (tee-shirt jaune) et son Large Ensemble. PHOTO NADIA TARRA

*largement soutenu par les Etats-Unis, ce qui a fini par provoquer beaucoup de révoltes paysannes, parfois réprimandées par de vrais massacres. Puisqu'il connaissait des grévistes, il allait souvent leur parler au nom du gouvernement pour tenter de régler les choses dans le calme. En remerciement, il a pu aller étudier à Harvard, mais lorsqu'il est revenu au pays, il a pris conscience des atrocités commises et s'est mis à écrire dans des journaux d'opposition sur le taux d'analphabétisme, le travail infantile, le manque d'aides sociales, l'oligarchie... Il a été menacé de mort et a dû venir se réfugier en Suisse.» Le père de Louis Matute a alors 10 ans. A Genève, il fera l'expérience du racisme. «Pour s'intégrer, il a mis sa culture hondurienne de côté, ne m'en a presque jamais parlé. Avec mes frères, on s'appelle Louis, Stéphane et Philippe. Mais sa fierté d'être latino est revenue avec le temps.»*

Dans la cuisine baignée de lumière, une petite ébullition s'installe. Le pianiste Andrew Audiger et le contrebassiste Virgile Rosselet viennent d'arriver, le saxophoniste Léon Phal et le trompettiste Zacharie Ksyk sont remontés du sous-sol pour faire une pause, le batteur Nathan Vandenbulcke s'accorde un peu de silence... Les cinq autres musiciens du Large Ensemble ont tous des projets solos ou des

groupes qui ont aussi leur petit succès dans le milieu du jazz. Si la plupart sont Français, ils se sont rencontrés à la Haute Ecole de musique de Lausanne, se distinguant des innombrables groupes formatés par les années d'apprentissage académique grâce à leur talent, certes, mais, dans ce cas précis, par cette couleur voulue par Louis Matute, par cette redécouverte de ses racines par la musique.

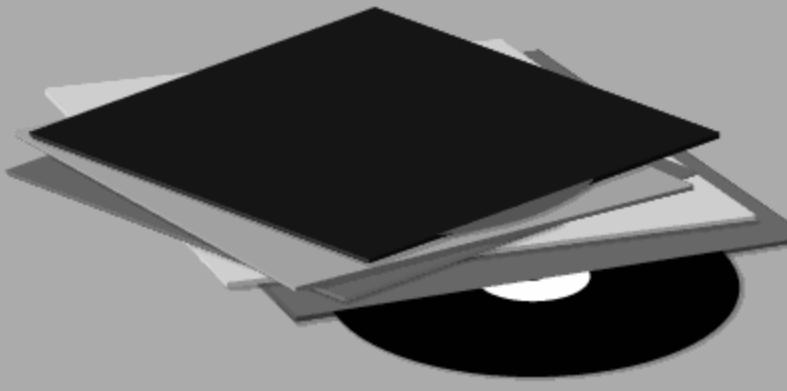
**«Autre direction.»** «Je ne suis pas un expert des musiques latines», tempère-t-il. Il saisit pourtant régulièrement son téléphone pour faire écouter une compilation de musiques brésiliennes presque inconnues, disserte sur l'histoire d'un label, sur les gloires et décadences d'un chanteur des années 1970, sur la bachata ou les différentes salsa, sur la culture des afrodescendants du Honduras, les Garifunas, sur les albums du guitariste américain Marc Ribot enregistrés avec Los Cubanitos Postizos... «Jefais très attention à ne pas me réapproprier ces cultures et ces musiques, prévient-il. Je les oriente dans une autre direction sans trop tirer de bénéfices de l'histoire d'une minorité, ou au moins en le conscientisant. Je ne revendique pas l'idée de jouer de la musique latine. D'ailleurs, je ne pense pas en faire.»

Son album en préparation sera son quatrième en tant que leader. Un statut qu'il a embrassé naturellement mais qu'il entretient également par pragmatisme. «C'est assez fatigant d'avoir sa gueule partout, d'être plus mis en avant que les autres. Mais quand il y a un seul nom sur l'affiche, le projet devient beaucoup plus clair aux yeux du public. Et puis, j'ai beaucoup de plaisir à sentir que les gens avec qui je joue sont heureux, à leur place, qu'ils peuvent s'exprimer, qu'ils croient en la musique que l'on fait. C'est important que tout le monde soit payé correctement, ait sa chambre propre en tournée. Gérer un groupe, c'est gérer les personnalités, des caractères. Quand on arrive à jongler avec tout ça, c'est un vrai plaisir.»

Mais ce nouvel album n'est pas pour tout de suite. Louis Matute et son Large Ensemble sont désormais demandés par de prestigieux festivals de jazz et la scène est l'un de leurs terrains de jeu favoris. Il voit du pays, prend du plaisir. Mais il n'a pas encore fait le voyage qui bouclera un peu la boucle. «Je ne suis jamais allé au Honduras. Mais j'en ai très envie, depuis longtemps. On y pense beaucoup avec mon grand frère.» L'année prochaine, peut-être.

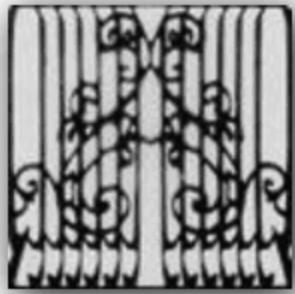
**BRICE MICLET**

En concert à Jazz sous les pommiers, à Coutances (Manche), le 29 mai.



## PLUS VITE QUE LA MUSIQUE

Pop, rock, musiques électroniques... Chaque semaine, «Libé» vous aide à vous y retrouver dans l'actu des sorties.



Model/Actriz seraient-ils sur le point de suivre le même chemin que Turnstile ou Fontaines DC? De passer en un souffle du monstre scénique aux disques affreusement monolithiques, à un prototype de groupe de rock moderne à haut potentiel tout en fureur, audace et transcendances ? *Pirouette* est non seulement le premier disque vraiment réussi du groupe mais surtout un strike aveuglant enchaînant les fulgurances avec une finesse qu'on ne leur connaît pas (*Doves*, *Diva*), sans pour autant sacrifier à l'énergie et à cet hybride de rock industriel, techno et pop charbonneuse. Joli coup, même si ça reste vingt étages en dessous de ce que peuvent faire, dans un genre un peu plus radical et décomplexé des gens comme Moin, The Body ou Spirit of the Beehive.

**LELO JIMMY BATISTA**

MODEL/ACTRIZ **PIROUETTE**  
(Dirty Hit / True Panther)



Quelques mois après un concert lors d'un festival en Puisaye, le trompettiste de Kansas City, désormais résident à Paris, et le pianiste né à Montréal se retrouvent au chaud, à quelques kilomètres de là, chez le producteur Antoine Rajon. Rien de spectaculaire à première vue dans cette histoire de sentiments partagés entre deux amis de longue date, juste une session en toute intimité et amitié: quatre reprises dont *Maimoun* de Stanley Cowell pour ouvrir et *Laini* de Marius Culier en guise de conclusion et quatre originaux dont deux improvisations. Le tout servi sans additif, avec pour horizon esthétique cette double entente propice à faire décoller la moindre idée mélodique sur un tapis de notes nouées avec délicatesse.

**JACQUES DENIS**

HERMON MEHARI & TONY TIXIER  
**SOUL SONG** (Komos)



Oui, au-delà même du nom tellement proche qu'il apportera sûrement à ces jeunes Marseillais quelques auditeurs dyslexiques, la musique de la Flemme ressemble parfois beaucoup à celle de la Femme, surtout quand c'est la voix claire de Stella Lopez qui prend le contrôle. Une fois qu'on a dit ça, on peut aller sereinement pogoter sur ce sympathique album glarage, pardon, garage, qui donne exactement ce qu'il promet, ce qui est à la fois sa faiblesse (pas de grandes surprises) et sa force (la fête est bonne). Sous la pochette signée Salomé Lahoche, neuf morceaux chantent le blabla aviné et les lendemains pâteux, avec en clôture une petite merveille de pop au refrain parfait, *Sans fond*. En tournée, le quatuor viendra pulvériser son énergie démente dans la capitale le 11 juin, au Supersonic.

**MARIE KLOCK**

LA FLEMME **LA FÊTE** (Exag Records)



Mark Pritchard et Thom Yorke.  
PHOTO PIERRE TOUSSAINT



On finirait presque par oublier que J.C. Satán était le meilleur groupe français de la décennie passée. Heureusement, ses multiples prolongements sont là pour le rappeler. Ici, le deuxième album solo du chanteur, guitariste et compositeur

Arthur Satan. Merveille de pop massive et ouvrage, aux inflexions californiennes, ayant le goût et l'audace d'aller piocher à la fois chez les Byrds, Jane's Addiction et Queens of the Stone Age. Voir les trois en même temps, comme sur le fantastique *The Killer*, féroce démonstration de style montrant le cap de ce disque impressionnant, qui après un long et tumultueux voyage (17 titres) finit par accoster à Liverpool – moins celui des Beatles que des Boo Radleys, qui y enregistrent deux disques gigantesques et sous-estimés au tout début des années 1990, dont ce *A Journey That Never Was* s'impose comme un cousin athlétique, tatoué, blond et fou.

**L.J.B.**

ARTHUR SATAN  
**A JOURNEY THAT NEVER WAS** (Born Bad)



C'est le genre de disque qu'on aime faire écouter aux amis un peu largués quand ils se placent de prendre des nouvelles de la création électronique en 2025. Un disque formidable, sans velléité aucune d'être écouté par qui que ce soit

d'autre que ceux qui suivent l'actualité de l'underground mais dont on se dit en l'écoulant que chaque seconde pourrait plaire à n'importe qui tant il est inspiré et vivant. *Wrecked Lightship* est formé par Adam Winchester, explorateur des franges étranges de la techno, et par Appleblim, pionnier du dubstep. Dans leur musique, on ressent les syncopes de la jungle pendant que l'œil se perd dans les paysages friedrichiens de My Bloody Valentine et c'est un ravissement – le haut du haut du pionnier de l'underground, donc, dispo en un clic, foncez.

**O.L.**

WRECKED LIGHTSHIP **DRAINED STRANDS** (Peak Oil)



Depuis sa victoire, à 18 ans, au concours Van Cliburn, Yunchan Lim hystérisé le public et la critique qui a encensé ses Etudes de Chopin, pourtant calamiteuses, parues en 2024. Ce *Concerto N°3* de Rachmaninov, capté en 2022 lors de la finale du concours texan, n'en reste pas moins ahurissant. Le pianiste coréen en révèle la forme par des variations de timbre, de lumière et d'accents – des basses telluriques, hors-tempo à la Horowitz! – et y déploie une urgence expressive, à la Argerich, toujours chevillée à la polyphonie. Las, les grotesques *Variations Goldberg* qu'il inflige actuellement en tournée mondiale, confirment plutôt l'émule des histrions Lang Lang et Pogorelich qu'un nouveau Volodos. Dommage.

**ERIC DAHAN**

YUNCHAN LIM RACHMANINOFF: CONCERTO N°3  
(Decca)

**OLIVIER LAMM**

MARK PRITCHARD & THOM YORKE **TALL TALES** (Warp)

# Elle et elles

**Christine Orban** Rencontre avec l'écrivaine qui, souvent, fait revivre des femmes illustres ou méconnues.



**I**l y a chez Christine Orban une gravité que son existence avantageuse et son apparence avantageuse ne laissent pas soupçonner. Il y a chez l'écrivaine qui a publié plus de 25 romans, une sourde mélancolie qui masquent parfaitement l'allure élancée, la peau déjà bronzée et l'élégance des lieux où elle reçoit. Seul le ton parfois lancinant, sinon languide, pervertit à demi le classicisme de son propos et ses bonheurs d'expression. Cela sonne comme le regret d'une indolence abandonnée sur le dossier d'une chaise en fer forgé, telle une étoffe tissée de peaux mortes.

Souvent, dans ses romans, Christine Orban prend la voix de femmes célèbres aux destins contrariés et aux amours sacrifiés. Elle se glisse dans leur passé et réécrit leurs tourments comme s'ils étaient siens. Elle vient de réaliser que nombre des héroïnes qu'elle a fait revenir au jour, telle Jacqueline Pascal, la sœur de Blaise, Marie-Antoinette ou Lady Di sont mortes autour de 37 ans, comme sa jeune sœur. Cette dernière n'avait pas quitté le Maroc de leur enfance. Femme au foyer, elle «faisait le loukoum au bord des piscines», égratigne gentiment l'aînée qui a échappé à ce destin très partagé dans son entourage. Elle venait de divorcer d'un homme d'affaires.

## LE PORTRAIT

Elle était enceinte de son nouveau compagnon. Elle n'a pas survécu à une rupture d'anévrisme. Et Christine Orban d'avouer : «*Elle me manque tous les jours.*»

A Casablanca, le père est assureur maritime. La famille est aisée. La belle vie se déroule au grand air. Après le bain du midi, c'est les nattes mouillées qu'elle rejoint l'école. Son père chasse

quand elle élève de jeunes sangliers qui la suivent comme de bons toutous et sait se saisir des scorpions sans se faire piquer. Surtout, elle fait de l'équitation et devient

championne junior de concours complet. Ses chevaux se nomment Kidnapping, Hold-Up et Héron. A la fin du lycée, elle les abandonne pour tenir la promesse qu'elle s'est faite : écrire. Pour complaire aux exigences de respectabilité, elle commence par faire son droit à Assas. Elle exerce un temps comme clerc de notaire, s'occupant de successions. Elle se marie jeune avec un avocat qui appartient à une lignée fameuse. Louis Rheim est le fils de Maurice, commissaire-priseur, historien d'art et académicien. Il a pour sœur Bettina, la photographe, et Nathalie, l'écrivaine. Il meurt d'un cancer à 33 ans. Et c'est comme si la facilité fortunée et l'accès par alliance au beau monde culturel se payaient tôt de drames et de deuils.

Depuis, elle est en couple avec l'éditeur Olivier Orban qui dirigea longtemps la maison Plon. Ils ont deux enfants, Roman, 34 ans, «qui est dans le private equity» hésite leur mère, et Milan, 32, qui s'occupe «de bitcoins et de blockchains» avance-t-elle à tâtons. Farauds mais pas forcément idiots, le réalisateur Roman Polanski comme le romancier Milan Kundera lui ont demandé si ces prénoms étaient un hommage à eux adressés. Elle a éconduit leur prétention avec cette élégance de manières et ce léger amusement dont elle sait user. Et d'évoquer plutôt les origines hongroises de son mari et la rime à respecter. Chaque matin, avant l'aube, elle coupe court à ses insomnies. Elle gagne son bureau où les peintures et les sculptures tirent l'œil. Gérard Fromanger l'a dessinée en fil à fil multicolore comme il a beaucoup fait pour les célébrités. Anselm Kiefer lui a dédié une toile. Et Adel Abdessemed a calligraphié son prénom. Tous trois sont de proches connaissances et l'ensemble de l'appartement impressionne par ses ressources artistiques. La matinée durant, elle travaille précisément, élaguant, passant le tamis, se gardant des effets pour parvenir à une fluidité où l'on ne sente ni l'effort des butors, ni les contreforts escarpés, ni un trop vif réconfort. Certains la disent «*mondale et brillante, évaporée et de bonne compagnie.*» Elle se décrit en condamnée volontaire à la solitude et au silence. A midi, elle déjeune de pas grand-chose, ce qui lui vaut à 67 ans cette silhouette inchangée, habillée ce jour-là d'une longue jupe Rick Owens et d'un chemisier noir ajouré. Puis vient l'heure de la promenade dans les rues de Saint-Germain-des-Prés, terre de connaissance et d'abondance. Elle guette les plaques commémoratives qui indiquent qu'ici résida un illustre, que là vécut un fameux. Et c'est comme si hier était un meilleur aujourd'hui. Le soir, avant le dîner, elle prend un bain en écoutant la radio, seul moment de reconnexion savonneuse avec une actualité dont elle s'est toujours tenue à distance.

Elle a cessé de faire croire avec malice qu'en épouse soumise, elle votait toujours comme son mari. Ce dernier est un libéral, proche de la droite raisonnable. Ils sont liés avec Dominique de Villepin, beaucoup moins avec Nicolas Sarkozy. En 2022, comme de bien entendu, elle a rallié «*Macron aux deux tours*». Mais cela semble loin de ses préoccupations. D'ailleurs, ses souvenirs politiques sont datés. Ainsi, elle appréciait beaucoup «*l'homme François Mitterrand*» et a vu dans un train Michel Rocard lire l'un de ses romans intitulé *le Silence des hommes*, sans oser l'aborder.

Christine Orban, qui a le féminisme accommodant de sa génération, a la sororité littéraire. Elle reconnaît écrire «*avec beaucoup d'empathie*». Celle-ci aidant, elle vole au secours de ses dames d'antan. Adolescent, elle était fascinée par Napoléon qui caracolait sur un cheval aussi gris que le sien. Cela l'a amenée à s'intéresser à Joséphine répudiée par l'empereur soucieux d'assurer sa descendance. C'est la fréquentation assidue et émue des textes de Virginia Woolf qui l'a menée jusqu'à Jacqueline Pascal. Elle a tenu à faire sortir cette poëtesse ignorée de l'ombre de son frère, philosophe et mathématicien. Pour se rapprocher de la méconnue entrée dans les ordres, elle est même allée jusqu'à serrer sa discipline comme les jansénistes. Elle s'est aussi attachée à redonner un visage au modèle ayant posé pour Gustave Courbet, cuisses écartées et toison fleurie, pour *l'Origine du monde*. Propriétaire de ce tableau, le psychanalyste Jacques Lacan avait installé son cabinet à quelques encablures du domicile de Christine Orban. Gibier de divan, celle-ci a fini par abandonner son interminable cure quand son thérapeute salua d'un «*cher confrère*» celle qui s'est dispensée de le concurrencer.

Cette fois-ci, Christine Orban s'attache à Lady Di. La livraison est agréable et les pages se tournent facilement. Mais pourquoi ressasser joliment les malheurs de la princesse du peuple quand, après tant d'autres, la série *The Crown* vient d'acidifier légèrement l'eau de rose des mémoires royales? Sans doute parce qu'en matière d'icônes, répétition rime avec admiration et déploration. Christine Orban apprécie ses tête-à-tête avec les fantômes des disparues connues. Mieux, elle trouve Charles «*séduisant avec ses grandes oreilles décollées*». Et là, qu'elle nous excuse, l'on craint que le trône tant espéré et enfin conquis soit un adjuant puissant à l'attraction éprouvée. ➤

Par **LUC LE VAILLANT**  
Photo **MARGUERITE BORNHAUSER**

BIENNALE DE VENISE

9 MAI 2025

Libé

# L'architecture en chantier

Les conflits, les crises sociales et environnementales imposent de nouvelles donnees architecturales. A l'occasion de la 19<sup>e</sup> Biennale de Venise, exploration des projets qui réinventent la discipline face à l'imprévisibilité du monde.

L'écoquartier du hameau de l'Andelle, à Val-de-Reuil (Eure), en avril. PHOTO HENRIKE STAHL



RÉPUBLIQUE  
FRANÇAISE  
*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

INSTITUT  
FRANÇAIS

# Architecture «C'est l'habitabilité du monde qui est en jeu»

Nouvelle génération de matériaux, activisme, approche plus radicale... face aux crises climatiques, économiques, et aux guerres, les architectes sont confrontés à une bascule historique qui impose de repenser la pratique.

A l'occasion de la 19<sup>e</sup> Biennale de Venise, le Pavillon français explore, avec le projet «Vivre avec /Living With», ce bouleversement.

Par  
**BENJAMIN LECLERCQ**

**C**omment, dans un monde où les vulnérabilités se chevauchent et s'amplifient, habiter autrement, en bonne intelligence avec l'existant et le vivant? Quelles méthodes, techniques et communautés l'architecture peut-elle convoquer pour mieux vivre avec les instabilités, les risques naturels et anthropiques? Telles sont les brûlantes questions que propose d'explorer, à partir du 10 mai, le Pavillon français à la 19<sup>e</sup> Biennale d'architecture de Venise – un événement dont *Libération* est partenaire. Les quatre commissaires, les architectes Dominique Jakob, Brendan MacFarlane, Martin Duplantier et Eric Daniel-Lacombe, y dévoilent «Vivre avec /Living With», sélection d'une cinquantaine de projets repères, français et internationaux.

Le chantier, parce qu'il exige des réponses distinctes et adaptées selon les territoires, et parce qu'il y a urgence, s'annonce colossal. «La

*relation de l'architecture aux crises est une longue histoire, mais elle revêt aujourd'hui une gravité particulière: avec la crise climatique, c'est l'habitabilité même du monde qui est en jeu. Et cette "méta crise" ne sera pas passagère», résume Stéphane Bonzani, architecte et philosophe, auteur du livre *De l'invention en architecture. Initier, situer, durer* (Editions 205, 2024). Une bascule historique qui engage la discipline, et pousse ses acteurs à repenser leurs pratiques. «Il y a une vraie conscientisation des enjeux et des limites atteintes, note Stéphane Bonzani. Preuve en est l'émergence récente, au sein de la profession, d'une réflexion qui en dit long sur le bouleversement à l'œuvre: faut-il encore construire?»*

#### Eviter les mirages

Il faudra sans aucun doute, ne serait-ce que pour rebâtir ce qu'emporteront ici les incendies (Los Angeles) ou les inondations (Valence), là les cyclones (Mayotte) ou la montée des eaux (Bangladesh), là encore les bombardements (Ukraine,

Gaza...). Ce sera souvent ailleurs; ce ne pourra surtout plus être, limites planétaires et réchauffement obligent, comme avant. «Il s'agit de considérer désormais le risque comme une dynamique, instable, multicritère et de long terme, témoigne l'architecte et co-commis-

saire Martin Duplantier. A nous, architectes, de nous apprêter les cartes, les datas et l'écart type [la mesure du risque relatif, ndlr] et d'en faire des ingrédients des projets.» Reste à trouver le bon chemin... «Face à cette polycrise, on peut ob-

server trois grandes approches, analyse Véronique Patteeuw, théoricienne de l'architecture, professeure et coéditrice de *It's About Time, The Architecture of Climate Change* (non traduit, IABR, 2024). La première, inscrite dans l'idée néolibérale de l'optimisation des systèmes, est l'accélération. Elle mise sur l'intelligence humaine, la science et la technologie.» En concevant, par exemple, une nouvelle génération de matériaux composites, en exploitant la data, l'intelligence artificielle et les modèles numériques, en inventant des procédés constructifs, comme l'impression 3D.

Deuxième voie: l'activisme. «Il promeut une architecture plus légère, sobre et inclusive, qui prend en compte les inégalités sociales et s'appuie sur des dynamiques de communauté.» On pense ici aux matériaux géo et biosourcés (terre, bois, paille, etc.), à la participation habitante dans les projets, ou à l'urbanisme temporaire. Enfin, une approche plus radicale – et marginale –, dite «du bon ancêtre»: «Pen-



A la Roche-sur-Yon (Vendée). En 2023, des bâtiments conçus par



Les commissaires Brendan MacFarlane, Dominique Jakob, Martin Duplantier et Eric Daniel-Lacombe. PHOTO JULIETTE AGNEL



l'agence Guinée\*Potin en ossature bois et serre écologique. PHOTO STEPHANE CHALMEAU

ser l'architecture, l'urbanisme et le paysage pour la septième génération après nous, décrit Véronique Patteeuw, en intégrant, dès la conception, de nouvelles valeurs : l'évolutif, la maintenance et le soin, pour permettre l'adaptation aux usages et à l'environnement dans le temps très long.»

L'enjeu ? Plutôt que de choisir, combiner ces approches. Notamment en matière de technique. Il s'agit d'éviter deux mirages : la nostalgie et le technosolutionnisme. «Je ne crois pas le retour en arrière possible, estime Antoine Picon, professeur d'histoire de l'architecture et de la technologie à la Harvard Graduate School of Design. L'avenir de l'architecture sera fait de technologie, mais celle-ci doit servir nos façons d'habiter et être pensée en continuité du vivant.»

«Le bon sens et la sobriété des anciens et la technologie ne s'opposent pas, ajoute l'architecte et co-commissaire Brendan MacFarlane. L'idée est de renouer avec des ressources et savoir-faire passés, en les actualisant avec les instruments

d'aujourd'hui. L'IA est par exemple un outil prédictif formidable pour modéliser l'impact d'un projet ou l'environnement d'un site dans dix ou vingtans. Et le numérique permet de travailler avec grande précision la lumière, l'humidité ou la circulation de l'air.» Combiner, en somme, l'IA et la terre crue ; l'ingénierie de pointe et le vernaculaire ; le naturel et l'artificiel. Exemple, présent dans l'expo du Pavillon français, au Bangladesh, où l'agence Kashef Chowdhury-Urbana a ressuscité, pour sécuriser son Friendship Center, une solution anti-inondation qui n'était plus utilisée dans la région depuis près de 2000 ans, et qu'elle a adaptée aux besoins actuels de l'ONG hôte.

Les praticiens disposent de bien d'autres moyens. Parmi eux : «L'atlas et l'inventaire en amont des interventions, une pratique qui s'intensifie», note Véronique Patteeuw. Concrètement, c'est «enquêter et diagnostiquer ce qui est déjà là : le bâti, ses éléments et ses structures; le site, ses sols, son climat, et ses risques; les ressources, matérielles et humai-

nes ; le vivant sur place, humain et non-humain». Illustration, cette fois à Beyrouth, avec les travaux du Beirut Urban Lab, qui recense, géolocalise et cartographie sur une plateforme en ligne les vulnérabilités et les ressources du tissu urbain post-explosions de 2020, afin d'équiper les acteurs locaux (citoyens, ONG, pouvoirs publics, etc.) dans leurs efforts de réparation (lire pages VI-VII). «Le travail d'inventaire permet de poser deux questions fondamentales, précise l'architecte et co-commissaire Dominique Jakob. A-t-on

**«Face à un avenir perçu comme de moins en moins désirable, l'architecture est une promesse.»**

**Antoine Picon**  
professeur à la Harvard Graduate School of Design

## À VENISE, LA BIENNALE S'ADAPTE

C'est à l'ingénieur et architecte turinois Carlo Ratti, fondateur d'une agence de design mais aussi directeur du Senseable City Lab du Massachusetts Institute of Technology, qu'a été confié le commissariat général de cette 19<sup>e</sup> édition de la Biennale de Venise, le plus couru des rendez-vous de l'architecture internationale. Un choix assez particulier que ce promoteur de la «smart city», incarnation d'une architecture interventionniste, techno-optimiste et volontiers tape à l'œil, fort à rebours de la sobriété, l'adaptation raisonnée et le ré-enracinement qui animent actuellement une partie de la profession.

Co-concepteur notamment du CapitaSpring, un gratte-ciel high-tech et végétalisé de 280 mètres de haut à Singapour (2022), Carlo Ratti, 54 ans, est connu pour son travail sur les convergences entre urbanisme et numérique.

A Venise, l'exposition qu'il a échafaudée, intitulée «Intelligens. Natural. Artificial. Collective.», entend convoquer l'intelligence, sous toutes ses formes, pour que l'architecture prenne sa part face au grand chambardement climatique.

«Pendant des décennies, la réponse de l'architecture à la crise climatique a été centrée sur l'atténuation – concevoir pour réduire notre impact sur le climat, explique le commissaire dans son introduction officielle. Cette approche ne suffit plus. Le temps est venu d'adopter l'adaptation : repenser la façon dont nous concevons pour un monde altéré.»

Une urgence qui résonne, à Venise, plus que partout ailleurs : selon une étude publiée en mars 2025 par l'Institut italien de géophysique et de vulcanologie, la lagune, dont les digues actuelles ne suffiront pas, disparaîtra de moitié sous les eaux d'ici la fin du siècle si rien n'est fait.

B.L.

19<sup>e</sup> Biennale de l'architecture de Venise, du 10 mai jusqu'au 23 novembre.

Rens. : [Labienale.org](http://Labienale.org)

vraiment besoin ici d'un nouveau projet ? Et comment innove-t-on avec ce qui est déjà là ?» De quoi acter un précieux changement de paradigme : «Les retrouvailles entre les architectes et l'existant, et la revalorisation de pratiques dénigrées par la modernité : maintenir, réparer, adapter», souligne Stéphane Bonzani.

### «Engager la conversation»

La démarche ouvre la voie à un autre changement de posture clé : le pari du collectif. Ce que les commissaires du Pavillon français nomment l'approche «chorale» de la conception. «Elle implique de repenser la notion de projet et la fonction de l'architecte au-delà de la pratique libérale traditionnelle», souligne Antoine Picon. «L'architecte doit, plus qu'il ne le fait aujourd'hui, engager la conversation», plaide Eric Daniel-Lacombe, architecte et autre commissaire. L'enjeu est d'organiser la parole entre une série d'étages qui ne se parlent pas : élus locaux, régulateurs, Etat, populations, associations, etc.» Et d'associer aux projets, en sus des expertises structurées (ingénieurs, écologues, sociologues, etc.), la pluralité des savoirs et les savoir-faire locaux : ici une filière de production bas carbone, là un artisanat spécialisé, là encore les compétences des habitants...

Comme à Saint-Pierre-et-Miquelon, où les architectes de Métamorphoses urbaines s'appuient sur la culture autoconstructive des résidents pour relocateur et concevoir avec eux leurs logements loin du risque de submersion. Reste que cet élan collectif réclame, plus que jamais, un effort de conviction. Ce que les chercheurs nom-

ment «une pédagogie de la transformation». «Face aux catastrophes climatiques, la tendance spontanée de la majorité des acteurs privés consiste à chercher à reconstituer la situation antérieure à la catastrophe. Quelquefois avec véhémence, et au péril de leur vie», note Eric Daniel-Lacombe, qui en a fait l'expérience à Trèbes (Aude), Mandelieu-la-Napoule (Alpes-Maritimes) ou Romorantin-Lanthenay (Loir-et-Cher), où ont sévi d'importantes inondations. «Il faut le prendre en compte, et appuyer l'adaptation architecturale sur l'adhésion des groupes d'habitants et d'acteurs économiques concernés. Là encore, notre premier outil est le langage!» A Romorantin par exemple, où son agence fut missionnée en 2006 pour réhabiliter le site d'anciennes usines automobiles, il aura ainsi fallu «deux ans de conversation et de schémas explicatifs pour, finalement, trouver un chemin de prudence collective» ; soit laisser 80 % du site à la rivière et bâtir moitié moins de logements.

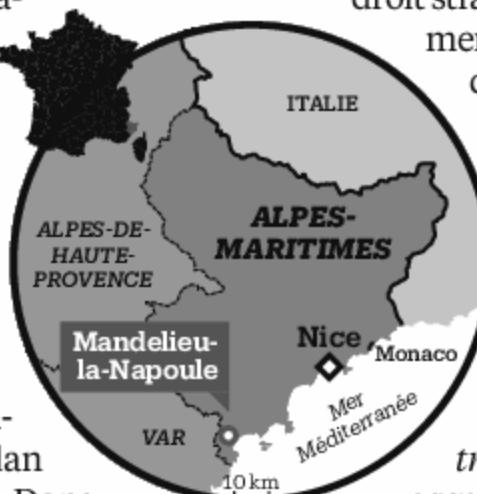
La discipline dispose toutefois d'un atout, non négligeable... «Face à un avenir perçu comme de moins en moins désirable, l'architecture est une promesse, veut croire Antoine Picon. Elle a le pouvoir de montrer qu'une relation entre la ville et la nature est gratifiante.» «Elle permet, au-delà de ses réponses techniques, un autre regard, de la poésie, de la beauté», renchérit Brendan MacFarlane. «Le recul de l'urbanisation que provoquent, par exemple, les incendies et les inondations est une opportunité formidable, souligne Eric Daniel-Lacombe. Celle de gagner, en lieu et place du béton, d'immenses et beaux jardins.»

# A Mandelieu, la culture de la prudence

Dans la ville en proie aux inondations, un «projet d'aménagement résilient» prévoit d'installer des ouvrages hydrauliques dans les vergers pour réduire les risques en favorisant leur croissance.

**L'**endroit est presque bucolique. Il y avait encore des pêchers jusqu'à la fin du siècle dernier, il y a toujours des brebis qui paissent pour produire des fromages. A Mandelieu-la-Napoule (Alpes-Maritimes), les vergers de Minelle sont une zone naturelle, comme on en voit peu sur la Côte d'Azur. Coincée entre un hypermarché et une route goudronnée, la verdure s'étend sur 14 hectares. Le terrain a été racheté par la mairie et sanctuarisé par le PLU, le plan local d'urbanisme. Dans une ville en proie à l'urbanisation et aux inondations, le «projet d'aménagement résilient» prévoit dans ce grand pré des ouvrages hydrauliques qui réduiront le risque : quand l'orage grondera, l'eau montera dans les vergers de Minelle au lieu de submerger les quartiers résidentiels. La population en aval sera moins vulnérable.

**Résilience.** Mandelieu-la-Napoule a connu les crues. En 2015 et en 2019, l'eau est montée emportant avec elle des maisons, des souvenirs, des vies. «Ces épisodes ont été très marquants, se souvient Lionel Rubaudo, directeur général des services de la ville de Mandelieu. Pendant quelques heures, des résidences n'étaient plus accessibles par les services d'urgence, des familles avec enfants ont dû être secourues. Il y a eu des morts. C'est un vrai traumatisme pour l'humain et le territoire. Il nous faut agir collectivement.» Depuis, il y a la prévention dans les écoles et la construction de bassins de rétention, les subventions pour les batardeaux (des barrages provisoires) et le curage des cours d'eau. Le projet d'aménagement des jardins de Minelle fait partie de cette résilience. Le Riou de l'Argentière est un ruisseau qui prend sa source sur les premiers renforts du Var. Par temps calme, il s'écoule vers la Méditerranée, traversant les quartiers bas de Mandelieu-la-Napoule. Quand le ciel tombe sur la tête, la rivière devient furie. «Le Riou de l'Argentière est coincé dans un vallon. Sa vitesse est rugissante et son niveau monte rapidement, explique Lionel Rubaudo. Pour peu qu'il y ait des embâcles naturels, on se retrouve avec 1,50 mètre d'eau au



niveau du magasin et 1,90 mètre dans les jardins de Minelle. Ce sont des réalités, pas des légendes!»

Les vergers de Minelle bordent le Riou de l'Argentière. Avec ce projet d'urbanisme, ils deviendront rizières. «C'est une partition en trois. La première rizière se déverse dans la seconde, la seconde dans la troisième. Au milieu coule la rivière, expose l'architecte du projet Eric Daniel-Lacombe. Avec ces trois petits murs de 1,50 mètre, on arrive à calmer l'eau et à la faire couler. On enlève de la force et de la dynamique, on fait des vergers une zone d'absorption de grandes quantités d'eau.» Car les vergers de Minelle sont un endroit stratégique pour le mouvement hydraulique. Plus bas que le Riou de l'Argentière, le jardin est un secteur d'expansion de crue naturelle. «Le territoire de Mandelieu était une zone marécageuse, complète Lionel Rubaudo.

Il y a eu une grosse transformation du paysage par les approches de la voirie, l'urbanisme, la présence de l'homme.» Le verger restera ouvert aux promeneurs, aux sportifs, aux amoureux des animaux. «Ce ne sera pas un objet technique hors de la vue, rassure l'architecte. Je fais une alliance entre la ville et la nature.» Un tiers du jardin sera réservé aux animaux de la ferme, un deuxième tiers «aux pique-niques et aux balades à vélo», un dernier tiers «aux animaux que personne ne connaît» : «On va faire comme en Floride. On mettra des passerelles au-dessus pour dire aux enfants : "Venez voir une nature sauvage où vous ne mettez pas vos pieds", promet Eric Daniel-Lacombe. Les habitants ont gagné un immense jardin.»

**«Prudence».** Le temps est aux autorisations et aux enquêtes publiques. Les travaux pourraient démarrer fin 2026. Le coût d'achat du terrain en décembre 2021 s'élevait à 2 millions d'euros, celui des travaux est estimé à 25 millions. Un budget réparti entre la ville, l'agglomération et l'Etat. Les vergers de Minelle seront aussi un lieu de prévention. «Comment l'eau arrive ? Comment elle ricoche ? Au lieu d'affrayer tout le monde avec le risque, on pratique la culture de la prudence, énonce l'architecte. Comme si on racontait le vent à quelqu'un qui prend la mer ou la neige à une personne qui va affronter une avalanche.» Quand la météo se fait caniculaire, «toutes ces dérivations sont des canaux frais qui rafraîchiront Mandelieu l'été et rassureront les gens sur le risque de très grands incendies». Et les brebis continueront de paître à l'envi.

**MATHILDE FRÉNOIS**  
Correspondante à Nice



Elodie Allanic (à droite), membre de l'association de l'écoquartier du hameau de l'Andelle, à Val-de-

## Dans l'Eure, la renaissance des maisons Phénix

A Val-de-Reuil, des pavillons HLM réhabilités en écoquartier privilégient la sobriété énergétique et les espaces verts partagés. Une métamorphose réussie sans passer par la case destruction.

«C'

étaient des passoires. On ne pouvait pas continuer comme ça!» D'une main, Eric Joly montre les maisons pimpantes du hameau de l'Andelle, à Val-de-Reuil (Eure), où il habite depuis plus de trente ans avec sa compagne. Difficile, derrière les enduits colorés, les nouvelles terrasses surélevées

et les bardages bois, d'identifier les maisons Phénix originelles, construites à une époque où les arbitrages énergétiques n'étaient pas les mêmes, et où une façade en béton de 5 cm d'épaisseur rebutait moins. Ces dernières années, le quartier HLM a opéré une véritable mue. La réhabilitation menée à l'initiative du bailleur social la Siloge, appuyée par

l'Anru, les collectivités locales et l'Europe, s'est achevée l'automne dernier.

**«De l'air aux rues».** Pour les locataires, c'est une libération. «On ressent bien la chaleur, et on fait des économies de gaz!» s'exclame une habitante qui détaille : sa facture est passée de 230 euros à 68 euros mensuels. La priorité a été donnée à l'isolation des toits et façades, pour rompre avec la précarité énergétique des habitants. Effet collatéral positif, le confort acoustique apaise la vie du quartier. «Quand on vit heureux chez soi, quand les bruits des logements



Reuil dans l'Eure.

mitoyens ou de l'extérieur ne sont plus une nuisance, alors votre voisin n'est plus votre ennemi dans l'espace public», observe l'architecte Philippe Madec, qui a conçu le projet. Surtout, la seconde vie de ces maisons Phénix, symboles du rêve pavillonnaire et de ses écueils, montre que la réhabilitation coûte souvent moins cher que de tout raser pour reconstruire à neuf. «Et c'est aussi moins d'énergie, moins de ressources, moins de nuisances...»

Dans le quartier, les travaux menés vont au-delà de la rénovation des logements. «On a l'impression qu'on a donné de l'air aux rues», sourit une passante. On respire bien et, ce matin de printemps, les pavillons jaunes, rouges et blancs bordés d'allées piétonnes et de verdure évoquent un havre de paix norvégien. La métamorphose n'est pas étrangère à la construction, à quelques pas de là, de l'écoquartier des Noés, récompensé en 2018 du prix de l'Equerre

d'argent dans la catégorie aménagement urbain et paysager. «Avant, c'était un marécage», se souvient Eric Joly devant l'ensemble de 98 logements sociaux (dont 14 maisons en location-accession), sortis de terre à quelques dizaines de mètres de son pavillon. Conçu par le même cabinet d'architecture de Philippe Madec dans une exigence de sobriété énergétique, cet écoquartier fait la part belle aux espaces partagés, associatifs et publics (halle couverte, jardins, poulailler, crèche, chaufferie au bois...), mais aussi au végétal et à l'eau: des noues ont été creusées pour permettre d'absorber les crues de l'Eure toute proche. «Tout le monde savait que Les Noés rendaient les gens

heureux», se félicite l'architecte, à qui la Siloge a demandé de décliner la formule au quartier voisin du hameau de l'Andelle.

Mission accomplie. Autour des maisons Phénix (un échantillon infime des 450 000 construites sur l'Hexagone, qui ont parfois été purement et simplement détruites), 12 500 végétaux de plus de cinquante essences différentes ont été plantés - des aulnes qui poussent sur les rives

des rivières, de l'aubépine, des genêts, des Iris des marais... Le hameau de l'Andelle a retrouvé son lien à l'Eure toute proche (à cinq minutes à pied) et une tranquillité évocatrice du bocage normand, qui contraste avec le passé récent. C'est l'une des fiertés de Denis Comont,

paysagiste du projet, qui relève l'importance d'avoir partiellement désimperméabilisé les sols. Auparavant, le quartier était bitumé, «phagocyté par l'usage automobile aux dépens des fonctions piétonnes, qui se résument aux quelques pas de l'automobiliste descendant de sa voiture juste devant sa porte. Le lien avec l'environnement s'était perdu: on aurait pu être partout ailleurs».

**Image.** Bien sûr tout n'est pas parfait au hameau de l'Andelle: les habitants, fiers de leur quartier et désireux qu'il reste dans le meilleur état possible, pointent ici un portail qui coincide, là, des traces d'humidité. Pointilleux? Echaudés, plutôt. Val-de-Reuil n'est pas n'importe quelle commune. A mi-chemin entre Rouen et Mantes-la-Jolie, la petite dernière des villes nouvelles projetait à sa fondation, en 1973, d'accueillir 140 000 Roolvalois à l'horizon des années 2000. Mais

rien ne s'est passé comme prévu: au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, la jeune cité ne compte que 13 000 habitants, et 96 % de logement social. L'usine Renault et la classe moyenne attendues ne sont jamais venues: pour Val-de-Reuil, les Trente Glorieuses se sont arrêtées trop tôt. Aujourd'hui, la ville entend bien se défaire de son image de «ville de cas soc» et permettre aux habitants dont les revenus progressent de rester à Val-de-Reuil, qui comprend désormais «seulement» 60 % de logement social. Un dispositif d'accès permettant aux locataires du hameau de l'Andelle d'acquérir leur logement devrait bientôt être lancé. Eric Joly se montre intéressé, mais prudent: il attend le détail de l'affaire. Une chose est sûre, il se sent bien ici, chez lui, et il ne déménagera pas.

**CHRISTELLE GRANJA**  
(à Val-de-Reuil)  
Photos HENRIKE STAHL

# En Vendée, un potager qui tient chaume

A la Roche-sur-Yon, un lieu dédié à la biodiversité locale et au maraîchage se fond depuis 2010 dans le paysage naturel vendéen, entre bocage et zones humides.

**A**vec les années, les murs en chaume ont pris une couleur brun taupe, renforçant l'impression d'un animal qui sommeille, lové contre l'ancienne bâtisse du XIX<sup>e</sup> siècle. A la Roche-sur-Yon (Vendée), le Potager extraordinaire, pourtant situé à quelques pas d'une zone industrielle, est un délicat havre de paix. Un endroit dédié à la biodiversité et au maraîchage, autour d'un bâtiment conçu en chaume - toiture et façade -, pour mieux se fondre dans le paysage naturel vendéen de bocage et de zones humides. Le site appartenait à Georges Durand, riche propriétaire terrien et naturaliste passionné qui léguera ses multiples biens au Muséum national d'histoire naturelle de Paris à sa mort en 1964. Le petit manoir et ses collections d'oiseaux et d'insectes en font partie, peu à peu délaissés car situés trop loin de l'institution parisienne.

**Courges.** Il faudra attendre le procès du naufrage de l'Erika et la victoire de la région Pays-de-la-Loire, alors présidée par le maire socialiste de la Roche-sur-Yon Jacques Auxiette, pour voir de l'argent réinjecté sur le terrain, devenu propriété de la collectivité. C'est en 2010 que Guinée\*Potin Architectes remporte l'appel à projet pour rénover le lieu et transformer la friche et son manoir squatté en un espace dédié à la biodiversité locale, avec un objectif pédagogique, culturel et scientifique. Dans le jardin réveillé par le printemps, Hervé Potin se souvient: «La friche était à son climax, avec beaucoup de végétation, des ronciers, des haies, un bouquet de chênes éclatés et une grande prairie. Nous ne voulions pas nous y opposer.»

L'agence engagée dans la construction bas carbone imagine un bâtiment en ossature bois



recouvert de chaume, juché sur des pilotis en troncs massifs afin d'avoir «un impact moindre sur la biodiversité». La nouvelle construction embrasse l'ancienne et s'étire entre les bosquets, avec ses passerelles en bois et ses baies vitrées qui donnent sur la héronnière voisine. Son enveloppe de chaume s'inspire de l'architecture locale et traditionnelle - les bournines vendéennes, des petites fermes traditionnelles que l'on trouvait dans les marais. L'intérieur est chauffé avec des pellets. Une phytoépuration est installée, abandonnée depuis car sous-dimensionnée.

**Cabane.** Le centre Beaufour (son nom à l'époque) fera les frais de nouvelles passes d'armes entre institutions et collectivités. En 2013, lorsqu'il est inauguré, le site ambitionne de faire venir scientifiques, scolaires et grand public. Quelque 50 000 visiteurs sont attendus. Il y en aura dix fois moins. Puis en 2018, la région Pays-de-la-Loire, passée à droite, coupe les subventions. L'agglomération n'a plus les moyens de soutenir le site et décide de le louer. C'est le groupe d'économie sociale et solidaire Estille, spécialisé dans l'insertion des personnes éloignées de l'emploi, qui en devient locataire et lui insuffle son second souffle. Le centre est doté d'une activité de maraîchage sous forme de chantier de réinsertion et d'un conservatoire de graines; et le terrain est agrandi passant de 7 à 10 hectares.

En 2023, plusieurs bâtiments sont conçus par Guinée\*Potin: deux abris, dans l'esprit cabane de jardin, en ossature et charpente bois et une serre écologique en ossature bois paille et enduit terre crue. Le Potager, tel qu'il existe aujourd'hui, est né: du maraîchage en réinsertion et un parc touristique, où les visiteurs viennent admirer le couloir de courges logenaria et leurs formes étonnantes, tandis que les grandes pièces lumineuses du bâtiment central voient passer des scolaires ou des colloques d'entreprises. Depuis, le potager a essaimé. Pour preuve, Guinée\*Potin vient de terminer une école à Saint-Pabu, dans le Finistère, en couverture chaume.

**MARINE DUMEURGER**  
Correspondante à Nantes



des rivières, de l'aubépine, des genêts, des Iris des marais... Le hameau de l'Andelle a retrouvé son lien à l'Eure toute proche (à cinq minutes à pied) et une tranquillité évocatrice du bocage normand, qui contraste avec le passé récent. C'est l'une des fiertés de Denis Comont,

# Zaporijia, l'école à l'abri des bombes

En Ukraine, les équipes de Martin Duplantier Architectes ont conçu des classes souterraines pour protéger les enfants et maintenir les liens éducatifs. Flexibles, les espaces se veulent utiles en temps de paix.

**C**omment, alors que frappent les missiles et pleuvent les bombes, maintenir la jeunesse ukrainienne à l'école? En quels lieux, surtout, sécurisés et accueillants, entretenir la flamme du lien éducatif, en présentiel et en collectif? Depuis 2024, dans l'oblast de Zaporijia, les autorités, épaulées par des architectes, expérimentent pour ce faire une solution nouvelle, aussi innovante que contraite: un grand repli sous terre.

Comme tant d'autres pans de la vie des Ukrainiens, l'éducation est très durement touchée par la foudre militaire russe qui s'abat depuis 2022. «La guerre à grande échelle a perturbé l'éducation d'environ 4 millions d'enfants, contrignant environ 600 000 élèves à un apprentissage entièrement à distance», témoigne, depuis Kyiv, Anastasiia Stepula, de l'Ukrainian Child Rights Network, une ONG de défense des droits des enfants ukrainiens. Au moins 3000 établissements scolaires ont été endommagés et plus de 300 détruits, soit plus de 10% du total des écoles du pays. Les conséquences sociales sont majeures: «Cet accès entravé à l'école entraîne des pertes d'apprentissage considérables et a un impact négatif sur la santé mentale et le développement des compétences sociales des enfants.»

**«Sept mètres».** En Ukraine, le repli souterrain fut d'abord spontané: dans les villes lourdement bombardées, comme Kharkiv, des écoles improvisées sont rapidement nées dans les stations de métro. L'objectif est désormais de pérenniser et consolider cette stratégie, comme à Zaporijia, donc, où le gouverneur régional Ivan Fedorov a mobilisé les architectes pour multiplier ces mises à l'abri. Le Français Martin Duplantier est l'un d'eux. Son agence, qui a monté en urgence une équipe en Ukraine dès mars 2022, à Kyiv et Lviv, a conçu un nouveau modèle d'école souterraine, qui doit prendre le relais des huit premiers établissements enfouis déjà bâties dans le secteur en 2024. «L'idée est de partir d'écoles existantes et de fonder, en creusant dans la cour, une école bis à 7 mètres de profondeur, qui soit anti-bombes et anti-radiations», explique l'architecte. A Zaporijia, la proximité d'une centrale nucléaire vulnérable

ajoute en effet un risque majeur supplémentaire. Si les financements sont réunis, une dizaine de ces nouvelles écoles devraient être construites en 2025, et d'autres sont prévues dans la région de Kherson.

Le défi architectural est ici redoutable: rendre supportable, et peut-être même gaie et ressourçante, une vie scolaire confinée, sans lumière naturelle ni vue sur l'extérieur. «*L'une des réponses est la flexibilité absolue des espaces*», souligne Martin Duplantier. Il faut en effet ruser pour que puisse se déployer la pluralité des activités du temps scolaire dans les 900 m<sup>2</sup> prévus par école. A l'instar de ces salles de classe transformables aisément et rapidement en cours de récréation pour les élèves.

Le choix des formes, aussi, pour briser le sentiment d'enfermement. «*Nous avons puisé dans l'architecture classique, en convoquant les voûtes et les coupoles. Très résistantes aux chocs et aux impacts, elles donnent en intérieur un sentiment de cocon, de protection.*» Autre recours, celui à des «astuces high-tech», comme la fibre optique pour véhiculer jusqu'aux profondeurs la lumière naturelle de surface.



**Vagues.** Le tout, en pensant à l'avenir: conçu en temps de guerre, le plan d'aménagement se veut fonctionnel aussi en temps de paix. Les espaces souterrains pourraient être reconfigurés en lieux pour la pratique musicale, sportive, artistique, etc. En surface, le paysage est modulé en vagues, habitées par des arbres. Tel est bel et bien l'autre horizon de ces projets: au-delà de l'urgence, plancher sur ce que pourrait être l'école de demain en Ukraine, pour, à l'air libre cette fois, reconstruire autrement. L'héritage à actualiser est ici double. Il est d'abord institutionnel et politique: «*L'Ukraine conserve l'un des taux les plus élevés d'enfants placés en institutions et de ségrégation dans des écoles spéciales*, rappelle Anastasiia Stepula. La reconstruction doit être l'occasion de rompre avec ce système qui isole et fragilise, et d'inventer une école inclusive et confortable pour chaque enfant, qu'il soit handicapé, qu'il ait des besoins éducatifs spéciaux, des problèmes de santé mentale ou rien de tout cela.» Il est ensuite matériel et culturel. «*80% des écoles ukrainiennes ont été bâties et standardisées selon des normes soviétiques, orientées sur le collectif et le formel, au détriment de l'individualité et de l'informel*, note Martin Duplantier, qui travaille sur un atlas du bâti existant en Ukraine, à paraître cette année. Au moment de reconstruire leurs écoles, adapter ou transformer l'existant sera l'une des questions que les Ukrainiens devront trancher.»

BENJAMIN LECLERCQ



Dans un quartier de Beyrouth après l'explosion, en 2020. PHOTO WISSAM CHAAYA. BEIRUT URBAN LAB

## Beyrouth, de brique et de broc

Cinq ans après l'explosion du port, l'Etat libanais, en faillite, est toujours aux abonnés absents. Et l'Observatoire urbain de la ville peine à lancer des projets de rénovation.

**«Quand les ONG sont arrivées, on a bien mangé pendant quelques semaines... Nous n'avions plus de fenêtres mais j'aurais pu ouvrir une épicerie avec toute l'aide alimentaire qu'on recevait.»** A Mar Mikhael, le vieux Abdo contemple son salon vide en se souvenant de cette année 2020. Il peine encore à croire qu'il ait pu, seul à cette époque, balayer tous ces morceaux de verre éparpillés aux quatre coins de la pièce. «*Puis, quelque temps après l'explosion, nous n'avons eu de l'aide qu'une fois par semaine, puis une fois par mois... et puis plus du tout*», se souvient le vieil homme. Le châssis de ses fenêtres est alors resté vide, Abdo n'avait pas les moyens de réparer les dégâts. «*J'ai vécu ici trente-sept ans de ma vie mais maintenant je vais vendre. Le quartier a trop changé, tout est devenu trop cher, bourré de cafés pour les travailleurs étrangers des ONG... Tout est*

*trop différent. Mes amis sont morts ou partis. On ne choisit pas de refaire sa vie à mon âge, mais au Liban on peut y être contraints.»*

**Bétonnée.** Cinq ans après l'explosion du port de Beyrouth ayant tué 214 personnes et blessé plus de 6500 autres, un tiers des bâtiments comme celui d'Abdo n'ont pas été réparés. Le déploiement anarchique de près de 300 ONG n'a pas suffi à palier les manquements d'une classe politique dont l'incurie a non seulement précipité le drame du 4 août 2020, mais aussi compromis toute la reconstruction.

Depuis la catastrophe, l'Observatoire urbain de Beyrouth (le Beirut Urban Lab, BUL) n'a pourtant pas chômé. Le centre de recherche libanais en urbanisme se lance après l'explosion dans un projet ambitieux: comprendre comment va être conduite la reconstruction de la ville. «*Nous avons fondé un Observatoire urbain de Beyrouth, et nous avons compris par exemple que cette reconstruction abandonnée aux ONG avait été très inégalitaire*, explique Maria Rajha chercheuse au BUL. Vingt ONG pouvaient travailler sur un même immeuble tandis que d'autres étaient délaissés. Aussi, beaucoup a été fait pour réparer les espaces privés sans s'intéresser à l'espace public.»

Convaincu que les plaies de la capitale seront pansées par le bien commun, le BUL lance un grand projet: étendre des espaces publics inexistants dans un Beyrouth ultra-privatisé, et engager une «coulée verte» dans les quartiers sinistrés pour végétaliser une capitale qui avec ses 0,8 m<sup>2</sup> d'espaces verts par habitant demeure une des plus bétonnée du monde. Avec l'accord de la municipalité, l'organisation choisit un carrefour au nord du quartier de Mar Mikhael qui servira de laboratoire. «*Les habitants étaient derrière nous, nous avons installé des réverbères solaires, agrandi*



# A Mayotte, «résorber les bidonvilles par le haut»

Dans le quartier de Mahabourini, un plan de sécurisation des bâtis, de refuges et d'habitat digne est à l'étude. Un projet complexe afin de restaurer ce territoire abîmé et relégué.

**L**e samedi 14 décembre, le cyclone Chido terrassait Mayotte. Parmi les zones les plus durement touchées : les hauteurs du village de Kawéni, en périphérie ouest du chef-lieu Mamoudzou, habitées par près de 15 000 personnes et constituées essentiellement de bidonvilles. Si ses habitants ont rapidement entamé, seuls, la reconstruction, la catastrophe a ravivé pour les acteurs locaux une équation complexe : comment accompagner ces territoires ultra précaires ? Y projeter un habitat digne, et pourquoi pas durable ? C'est le sens du projet mené depuis 2017, dans le quartier de Mahabourini, par la ville de Mamoudzou et l'agence AIR Architectures. Ici, sur les hauteurs de Kawéni, les vulnérabilités se superposent, s'amplifient les unes les autres. «Mahabourini est typique des franges de villages qui ont vu au cours des vingt dernières années se coaguler des habitats précaires sur des pentes fortes et souvent dangereuses», décrit Dominique Tessier, architecte et directeur du Conseil architecture urbanisme environnement (Caeu) de Mayotte. Aux risques anthropiques – incendies, insalubrité, promiscuité et constructions fragiles – se greffent de puissants aléas naturels : tremblements de terre, inondations, glissements de terrains et, bien sûr, vents violents et cyclones.

**«Circulation».** Dans ces cas de figure, deux types d'opérations ont été engagés à Mayotte, explique Dominique Tessier : le «décasage» avec relogement préalable se-

lon les règles de la loi Elan, et la mise en sécurité des sites. «Mais, vu l'ampleur en nombre d'habitants et en surface de ces quartiers, il est bien évident qu'actuellement Mayotte n'a pas la capacité d'offrir le relogement aux plus de 100 000 personnes concernées.» C'est donc bien dans la seconde perspective que se situe l'expérimentation menée à Mahabourini, sur du foncier propriété de la commune.

Le chantier, qui a débuté en mai 2024, s'articule en deux phases. «La première est la réduction des vulnérabilités : consolider le foncier,implanter les réseaux d'eau, sanitaires et d'électricité, créer des espaces publics et des zones refuges», détaille l'architecte Cyrille Hanappe, responsable du projet à l'agence AIR et directeur scientifique de la filière DSA Architecture et risques majeurs à l'Ensa Paris Belleville. C'est, d'abord, construire des cheminements en dur (béton), qui «participent à la stabilisation des pentes et sécurisent la circulation des personnes et de petits véhicules de secours». C'est ensuite ériger les refuges. AIR Architectures s'est appuyé sur le modèle des *fare*, ces bâtiments communautaires traditionnels mahorais. Conçues pour se muer en abris paracycloniques, grâce notamment à un système de volets, cinq de ces halles en bois, d'environ 150 m<sup>2</sup> chacune, peupleront à terme Mahabourini. Leurs abords, un espace public étage dédié à la vie quotidienne, sont équipés de mobilier, d'une fontaine, d'éclairage public et d'un local poubelle.

Le second volet est celui de l'habitat : substituer aux fragiles cabanes de tôles et de bois des logements dignes, sûrs et adaptés. Le projet est politiquement et socialement sensible : il acte que détruire et reloger

ailleurs n'est pas humainement et matériellement soutenable en l'état ; et suggère que la transformation urbaine est ici une tâche titanique mais possible. «Il est délicat pour les maires d'agir pour sécuriser ces quartiers alors que la population du centre de Kawéni souhaiterait les voir disparaître», souligne Tessier. «Il s'agit, plutôt que de raser, d'inventer des architectures sur place, de mobiliser les intelligences pour résorber les bidonvilles par le haut», explique Cyrille Hanappe.

**Enquête.** A Mahabourini, AIR Architectures, avec l'association Actes et cités, a mené en amont une minutieuse enquête sociale auprès des familles dont, contrairement aux idées reçues, une majorité n'est pas expulsable (car françaises ou un de leur membre disposant d'un titre de séjour). L'enjeu : «Comprendre comment chaque maison est habitée, par qui et avec quelles fonctionnalités ; surtout ne pas raisonner en masse, ce que font les politiques générales et qui produit des catastrophes humaines», souligne l'architecte. Les futurs logements, paracycloniques et bioclimatiques, seront en bois et en briques de terre crue, et dotés d'espaces semi-extérieurs et extérieurs où pourra s'insérer la microéconomie locale (agriculture vivrière, petit élevage, artisanat, etc.). Parce que l'aléa cyclonique tend à s'amplifier, chaque logement est équipé d'un bloc central en béton capable de résister à des vents de 350 à 400 km/h. Huit premières unités sont en cours de construction ; six destinées au locatif très social et deux en accession sociale à la propriété. Une quinzaine d'autres devraient sortir de terre prochainement.

B.L



Vue d'artiste des cheminements sécurisés au sein du quartier de Mahabourini. AIR ARCHITECTURE

# Avignon fait sa promotion canopée

La réhabilitation de la bibliothèque Renaud-Barrault est une étape vers la rénovation urbaine du sud de la ville. Derrière les portes : toiture en bois végétalisée et meubles mobiles.

**D**u centre-ville d'Avignon, le tramway suit l'extérieur des remparts historiques, traverse les faubourgs puis s'engage sur la rocade. Il faut à peine une quinzaine de minutes pour rejoindre la bibliothèque Renaud-Barrault, équipement totem posé le long de la voie rapide dans ce quartier populaire du sud de la ville en pleine rénovation urbaine.

Dès l'entrée, l'acoustique se fait tout autre : le bruit de la circulation cède la place à une douce atmosphère. Le regard, lui, est attiré par le bois. Tel un arbre bordé de rayonnages, une structure en menuiserie déploie ses branches et invite à gravir les escaliers, au gré des livres posés dans le tronc. «C'est l'arbre de la connaissance mais aussi l'idée de l'arbre à palabres, un lieu où l'on se retrouve, se rassemble, un lieu intergénérationnel où tisser du lien», aime à dire l'architecte Dominique Jakob, de l'agence Jakob+MacFarlane qui signe la réhabilitation de la bibliothèque, réouverte au public en novembre après deux ans et demi de travaux.

**Effet casquette.** De la structure originelle, les architectes ont fait le choix de garder tout le béton et d'en



La Canopée de la bibliothèque Renaud Barrault par Jakob+MacFarlane, à l'automne 2024. R. HALBE

donner une nouvelle lecture. «Dans tous nos projets, nous essayons d'être très clairs entre ce qui était là et ce que l'on ajoute, cela permet de se situer dans les histoires», expliquent-

**La toiture en bois végétalisée «réduit l'apport en chaleur sur le bâtiment» et joue un effet casquette.**

ils. C'est aussi l'histoire du quartier, quelque chose qui résonne ici pour les familles.» Inaugurée dans les années 80, et vite surnommée le «Beaubourg avignonnais» pour ses couleurs vives et ses lignes futuristes, la bibliothèque a longtemps été le seul équipement culturel extra-muros d'Avignon. «Des rénovations comme celles-ci permettent de rappeler qu'il y a aussi un patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle à valoriser», souligne Cécile Helle, maire (PS) d'Avignon, ville classée à l'Unesco pour le palais des Papes et son patrimoine historique.

Devenu une «véritable passoire thermique», la rénovation du bâtiment s'imposait. Poursuivant l'idée de l'arbre, l'agence d'architecture a imaginé une «canopée» coiffant l'édifice. Cette toiture en bois végétalisée «réduit l'apport en chaleur sur le bâtiment» et joue un effet casquette, le protégeant à la fois du soleil et de la pluie. Elle supporte aussi des panneaux photovoltaïques pour une meilleure autonomie énergétique de la bibliothèque. «Le béton qui était là, le bois que l'on a amené, et question matériau c'est à peu près tout», sourit

Dominique Jakob. A l'intérieur, le parti pris architectural a été de décloisonner, d'ouvrir les espaces pour conférer à la bibliothèque l'identité de «tiers-lieu culturel» voulu par la ville. «C'est l'évolution quasi naturelle des bibliothèques, entre la révolution numérique, la transformation des besoins et des usages, et le fait que dans une ville il ne reste plus beaucoup d'endroits où les gens peuvent se réunir au quotidien», explique Jérôme Triaud, directeur d'Avignon bibliothèques.

**Poufs.** L'espace peut facilement évoluer, avec un mobilier modulable et sur roulettes. La bibliothèque Renaud-Barrault abrite aussi une ludothèque, un lieu dédié aux enfants, une salle de jeux vidéo, des petites salles à réservoir pour réviser en groupe le bac ainsi qu'un bel auditorium. Des poufs de couleurs sont disséminés un peu partout, l'un des étages accueille même un hamac. Des machines à café doivent bientôt être livrées. Côté collections – près de 25 000 documents sont disponibles.

Les plus jeunes sont encore à l'école ce jour-là. Attablées, quatre lycéennes chuchotent et mettent la dernière main au carnet sur leur voyage scolaire en Finlande qu'elles doivent présenter le lendemain. «C'est plus grand qu'avant les travaux, c'est bien pour travailler», glissent-elles, se promettant de revenir. Près de l'accueil, elles pourront lire les rendez-vous de la semaine annoncés sur le panneau ardoise : atelier «Fabrique ton film», soirée livres, concert de musique du monde et d'autres à venir.

**CAROLINE DELABROY**  
Envoyée spéciale à Avignon

# Habiter le monde tel qu'il va

**Eva Nguyen Binh** présidente de l'Institut français.

**L**es architectes français, aujourd'hui plus de 30 000, portent dans le monde une voix singulière, de Rio de Janeiro, avec la Cidade das Artes de Christian de Portzamparc, à Abou Dhabi avec le Louvre de Jean Nouvel, en passant par le Pavillon français inauguré récemment à l'Exposition universelle d'Osaka, orchestré par l'agence Coldefy, en partenariat avec Carlo Ratti (commissaire de la Biennale de Venise cette année).

**Plateforme.** Les architectes français sont les deuxièmes exportateurs du secteur en Europe, derrière les Britanniques, et se distinguent par leur expertise en matière d'architecture durable et responsable, de continuité entre patrimoine, conservation, réhabilitation, adaptation et création concrétisant le principe selon lequel l'architecture est «une et indivisible» comme la qualifie Philippe Prost, grand prix national de l'architecture 2022.

Au-delà d'être l'opérateur du Pavillon français de la Biennale de Venise, l'Institut français soutient, en cohérence avec la stratégie nationale pour l'architecture annoncée par la ministre de la Culture, Rachida Dati, le 4 février, la présence à l'international des architectes en début de carrière, accompagne les agences dans leur projection à l'international en lien avec le réseau diplomatique français, et notamment celles qui souhaitent accélérer leur développement sur des marchés cibles.

La Biennale de Venise offre depuis sa création une plate-forme aux architectes pour présenter leur travail, échanger avec leurs pairs et faire connaître les tendances architecturales. Près de 300 000 personnes ont visité la précédente Biennale d'architecture en 2023, dont plus de 180 000 pour le Pavillon français. C'est un événement prescripteur auquel soixante-cinq pays participent. Alors même que le bâtiment historique abritant

le Pavillon français sera fermé pour d'importants travaux de rénovation nécessaires, pilotés et financés par le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, l'Institut français, avec le ministère de la Culture et le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, dont il relève, ont choisi de maintenir la participation de la France à la Biennale cette année.

**Défis.** Imaginer un pavillon «hors les murs» : c'est le défi relevé par l'agence Jakob+MacFarlane, associée aux architectes Eric Daniel-Lacombe et Martin Duplantier, sélectionnés pour représenter la France. Faire de cet aléa une opportunité : c'est le manifeste de leur projet «Vivre avec/Living With». L'architecture s'adapte à l'existant, vit avec l'impermanence des choses et l'imprévisibilité du futur, propose des solutions innovantes face aux défis environnementaux, aux conflits et à l'instabilité du monde. Celles qui seront présentées dans ce projet proviennent d'une

collaboration avec une quarantaine d'architectes, urbanistes, paysagistes, d'écoles d'architecture. L'Institut français mobilise ses partenaires pour montrer ce projet au plus grand nombre. En 2026, il fera étape au Frac Centre-Val de Loire à Orléans, puis à Chicago, à Recife et São Paulo dans le cadre de la Saison France-Brésil 2025.

La thématique du Pavillon résonne avec l'un des objectifs de la stratégie nationale pour l'architecture : montrer que l'architecture est autant une discipline qu'une politique publique incontournable pour répondre aux défis environnementaux et sociaux. A noter que plusieurs architectes et designers français seront présents à Venise dans l'exposition internationale qui se déroule en parallèle des pavillons nationaux, comme l'agence Coldefy, Imma Sierra, Clémence Althabegoity, Rach Rouzaud, Bernadetta Budzik, François Roche, Eytan Levi ou encore Gabriel Fontana au Pavillon des Pays-Bas. Qu'on se le dise : les architectes français portent une voix singulière, et reconnue. ◀



TRIBUNE